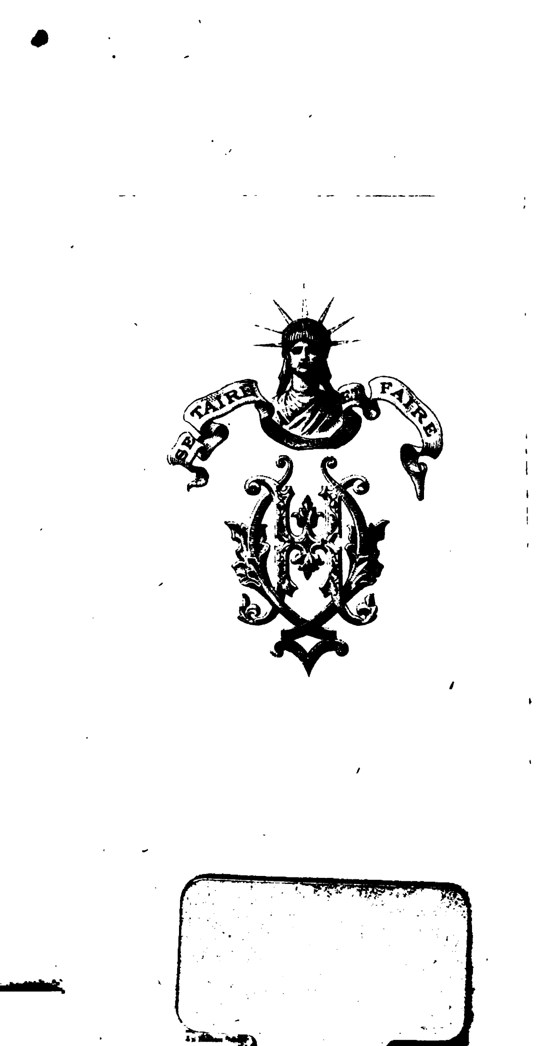

SE TAIRE ET FAIRE

ŒUVRES COMPLÈTES DE FRÉRET.

TOME TROISIEME.

ŒUVRES COMPLÈTES DE FRÉRET,

Secrétaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

ÉDITION augmentée de plusieurs ouvrages inédits, et rédigée par feu M. DE SEPTCHÊNES.

HISTOIRE. — TOME III.

A PARIS,

Chez { DANDRÉ, Libraire, rue du Cimetière S. André-des-Arts, n°. 15; OBRÉ, rue S. Denis, n°. 20.

AN IV. (1796.)



RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

LES ANCIENS PEUPLES

DE L'ASIE.

SECONDE PARTIE.

Histoire d'Assyrie, tirée des écrivains profanes.

Les écrivains profanes que nous pouvons consulter, sont de plusieurs sortes; les unes avoient rapporté la tradition de ceux qui leur avoient paru les mieux instruits, tel est Hérodote : d'autres, comme Ctésias, Bérose, Ménandre d'E-

phése, etc. avoient écrit sur les annales des peuples voisins de Ninive, et avoient tiré de leurs histoires ce qui regardoit les Assyriens. La ville de Ninive ayant été totalement détruite par les Babyloniens et par les Médes, les mémoires historiques, conservés dans cette capitale de l'empire, avoient péri entiérement; du moins ne voit-on rien dans l'antiquité qui nous fasse présumer qu'il se fût sauvé quelqu'histoire de ce pays, écrite par les Assyriens de Ninive.

Cependant les annales des Babyloniens devoient contenir presque tous les faits essentiels de l'histoire de Ninive : Babylone étoit très-ancienne, et avoit commencé de très-bonne heure à conserver, dans des annales, la mémoire des événemens historiques. Ses prêtres, qui faisoient une profession ouverte de l'astrologie judiciaire, étoient obligés de mettre en écrit tous les événemens de la vie des hommes singuliers (1); et c'étoit

1 Voyez *Dodwel*, *dissert. Cyprian. appendix*. §. XXV.

par le rapport qui se trouvoit entre ces événemens et les mouvemens des corps célestes, qu'ils avoient établi les principes de leur art : ils prétendoient avoir depuis des milliers de siecles, de pareilles observations des événemens historiques comparés aux révolutions des astres. On leur conteste avec raison cette longue suite d'observations, qui étoient alléguées par les seuls astronomes judiciaires : mais on ne peut révoquer en doute celles de leurs astronomes ; et (1) il est sûr que l'on en avoit au temps d'Aristote, qui étoient plus anciennes que l'empire des Assyriens.

Enfin une troisieme espece d'écrivains sont ceux qui, ayant consulté les premieres, avoient écrit l'histoire de Assyriens, ou du moins en avoient parlé par occasion, en écrivant d'autres histoires. De tous les témoignages de ces écrivains, je ne rapporterai que ceux

1 Les observations envoyées par Callisthénes à Aristote, faites 1903 ans, avant la prise de [illegible] ylone par Alexandre, sont connues de tout le mon[illegible] elles remontoient à l'an 2200 avant l'ère chrétien[illegible]

qui contiennent quelques choses d'important pour la chronologie des Assyriens, pour la suite et le nombre de leurs rois, pour la durée de leur empire, et pour les époques de son établissement, de ses révolutions et de sa destruction totale : je ne m'engagerai point dans la discussion des passages qui ne contiennent rien qui ait rapport à ces différents points, parce que ce n'est point une histoire complette de l'empire des Assyriens que j'entreprends de donner ici.

Hérodote (1), le plus ancien des historiens grecs que nous avons, étoit né l'an 481 avant l'ère chrétienne, sous le regne de Darius I (2). Il avoit beaucoup voyagé, sur-tout dans les états du roi de Perse. Il avoit été en Egypte, en Phœnicie, dans la Babylonie et dans plusieurs autres provinces de la Perse; il avoit cherché dans tous ces pays à

1 Il avoit 53 ans avant la premiere année de la guerre du Péloponnèse.

2 Aul. Gell. 15, 23.

s'instruire par le commerce des plus habiles gens ; c'est sur ce qu'il avoit appris d'eux qu'il a écrit son histoire : il a presque par-tout la bonne-foi de distinguer les traditions qui lui ont paru assurées, de celles qui étoient contestées, et il va quelquefois, jusqu'à déclarer que c'est sans y ajouter foi, qu'il rapporte certaines choses qui ne lui paroissent pas croyables. Ainsi l'on doit, en combattant les choses qu'il rapporte, examiner s'il les donne comme certaines, avant que de le taxer de crédulité.

Outre les neuf livres d'histoire que nous avons de lui, il avoit écrit un ouvrage qui, sous le titre d'*Assyriaques*, contenoit les antiquités des deux nations qui avoient porté ce nom, c'est-à-dire, des Assyriens de Ninive, et de ceux de Babylone. Hérodote (1) nous renvoye à cet ouvrage, et dit qu'il y avoit décrit le siege et la prise de Ninive par le roi des Médes : ce livre est perdu depuis

1. Herod. lib. 1, cap. 106.

long-temps; mais Aristote l'avoit vu, et il le cite dans son histoire des animaux (1).

Si nous avions cet ouvrage, nous verrions ce que les Babyloniens avoient appris à Hérodote touchant leurs antiquités, et celles des Assyriens de Ninive. Il n'en parle qu'en passant dans sa grande histoire, tandis qu'il rapporte fort au long les antiquités égyptiennes, celles des Lydiens, et même celles des Scythes voisins du Tanaïs. Voici à quoi se réduit ce qu'il nous apprend sur les Assyriens de Ninive (2) : les Assyriens ayant été maîtres de la haute Asie pendant 520 ans, les Médes secouerent le joug les premiers, et soutinrent la guerre contre les Assyriens avec tant de valeur, qu'ils se rendirent entiérement indépendans : l'exemple des Médes fut suivi par plusieurs autres peuples. Ces peuples, affranchis du joug des Assyriens, ne

1 Hist. animal. lib. 7, c. 18.

2 Lib. 1, c. 95.

se donnerent pas d'abord des rois; ils conserverent quelque temps leur liberté, et vécurent dans un état qu'Hérodote appelle d'*Autonomie*, se gouvernant par cantons, se donnant des chefs pendant la guerre, et des juges pendant la paix, dont l'autorité ne duroit qu'autant qu'il plaisoit à ceux qui la leur avoient conférée. Cette forme de gouvernement, qui a bientôt dégénéré en anarchie chez les nations policées, subsiste encore parmi plusieurs peuples de l'Amérique septentrionale, parmi les Arabes du désert, et parmi les Tartares de la haute Asie.

Les intrigues de Déjoces (1) engagerent les Médes à quitter cette forme de gouvernement, pour se donner un roi; et ce fut lui qu'ils mirent sur le trône: mais comme Hérodote ne marque point la durée de ce temps d'autonomie parmi les Médes, on ne sait quand il fait finir les 520 ans de la domination des Assyriens sur la haute Asie; et par

1 Herod. ibid.

conséquent on n'en peut assigner le commencement.

L'empire des Assyriens subsistoit toujours ; et selon la remarque d'Hérodote, il se trouva assez puissant, malgré la défection de la plupart de ses vassaux, pour faire la guerre aux Médes, et même avec avantage. Les Assyriens gagnerent contr'eux une grande bataille 75 ans après le couronnement de Déjoces, et tuerent Phraortes, successeur de ce prince. La guerre continua entre les Assyriens et Cyaxare fils de Phraortes : ce prince remporta même sur eux des avantages assez considérables pour les renfermer et les assiéger dans Ninive. Mais tandis qu'il étoit devant cette place, une effroyable multitude de Scythes entra dans ses états par les vallées du Caucase, voisines de la mer Caspienne : ces peuples se répandirent dans toute l'Asie, pousserent jusqu'aux frontieres de l Egypte, et ne purent être ou chassés ou exterminés qu'au bout de 28 ans.

Lorsque Cyaxare se vit délivré de ces barbares, il reprit son ancien projet du siege de Ninive, et il se rendit maître de cette ville ; ce qui arriva vers la fin de son regne, mais cependant avant la guerre de Lydie qui dura 6 ans, et dont la fin est remarquable par une éclypse (1) de soleil, que Thalès avoit prédite.

1 *Selon Pline*, II, 12, cette éclipse arriva la quatrieme année de la XLVIIIe. olympiade, & l'an de Rome 170. Eudemus, dans son histoire astronomique citée par Clément d'Alexandrie, *Stromat.* I, la mettoit vers la Le. olympiade. Mais comme Cyaxare est mort, selon Hérod. 35 ans avant le commencement de Cyrus, c'est-à-dire, l'an 596, avant l'ère chrétienne, la premiere année de la XLVIe olympiade, il y a grande apparence qu'ils se sont trompés, & que comme Thalès avoit prédit plusieurs éclipses différentes, ils n'ont pas distingué celle dont parle Hérodote, qui étoit arrivée la sixieme année de la guerre des Médes, & pendant le regne de Cyaxare.

Le p. Péteau, dans son livre *de doctrinâ temporum*, montre que l'an 597 avant l'ère chrétienne, qui précéda l'année de la mort de Cyaxare, il y eut dans l'Asie une éclipse de soleil de 9 doigts 22 minutes, le 9 juillet vers les huit heures du matin ; & c'est, selon les apparences, de cette éclipse que parle Hérodote. Suivant ce calcul, la guerre de Lydie aura commencé l'an 602 avant l'ère chrétienne, 6 ans après la prise de Ninive & la subversion totale de

Selon Hérodote, Cyaxare est mort 35 ans avant le commencement de Cyrus sur les Médes ; ce qui tombe à l'an 56 avant le commencement de Cyrus à Babylone. L'écriture nous apprend que Ninive a été détruite 71 ans avant le regne de Cyrus à Babylone ; ainsi la prise de cette ville dans la chronologie d'Hérodote, sera arrivée 15 ans avant la mort de Cyaxare, et immédiatement après l'expulsion des Scythes : cette date de la prise de Ninive est la seule que

l'empire assyrien. Lansberge Vranometr. *pag.* 60, montre que l'an 587 avant J. C., il y eut une éclipse de soleil à 4 heures 39 minutes du soir, dans la Lydie, le 22 mai de l'année Julienne ; cette éclipse fut totale avec demeure. Lansberge prétend que cette éclipse, qui, étant par son calcul de douze doigts 20 minutes, étoit la plus considérable de toutes celles que les anciens connoissoient, est celle-là même dont Hipparque s'étoit servi pour déterminer le rapport de la grandeur & de la distance du soleil, de la lune & de la terre. Il croit aussi que c'est celle dont parlent Cléomédes, *lib.* 2, *c.* 3, & Theon dans son commentaire sur *l'almageste de Ptolémée*, *lib.* 6. *cap.* 2.

Mais quand cela seroit vrai, il n'en faut pas conclure que cette éclipse soit celle d'Hérodote ; la chronologie y répugne.

l'on puisse conclure de tout le récit d'Hérodote : il faut seulement observer que de même qu'il place la fin de la domination ou de l'empire des Assyriens sur la haute Asie, long-temps avant la destruction du royaume d'Assyrie et la ruine de Ninive, il est de même très-probable qu'il plaçoit l'établissement du royaume des Assyriens auparavant le commencement de leur empire et de leur domination sur la haute Asie. Nous voyons dans son histoire (1) une pareille distinction au sujet des Médes : il ne donne que 128 ans de durée à l'empire des Médes sur la haute Asie, au delà du fleuve Halys, quoique la durée totale de leur monarchie ait été de 150 ans.

Hérodote ne nous donne donc que deux dates chronologiques par rapport à l'histoire Assyrienne; savoir, la prise de Ninive sous Cyaxare, plusieurs années avant la fin de son regne, et le couronnement de Déjoces, 171 ans avant le com-

1 Herod. 1, cap. 130.

mencement de Cyrus à Babylone (c'est-à-dire l'an 709 avant l'ère chrétienne) et quelque temps après la déroute de Sennachérib, vers les premieres années du regne de son fils Assarahaddon. Le commencement de l'empire des Médes ou de leurs conquêtes dans la haute Asie, tombe à l'an 687, peu après la mort de Sennacherib, et vers le commencement du regne de Manassès ; ce qui montre qu'il dut y avoir dans ce temps-là une révolution considérable à Ninive, qui affoiblit tellement les Assyriens, qu'ils se trouverent hors d'état de s'opposer aux progrès de Médes : il paroît encore par le récit d'Hérodote, que vers la fin du regne de Phraortes, vers l'an 634 avant l'ère chrétienne, les Assyriens se trouverent en état d'attaquer les Médes, et remporterent sur eux des avantages considérables ; ces événemens tombent à la huitieme année du regne de Josias, et peuvent servir à éclaircir l'histoire du livre de judith. J'ai observé plus haut

qu'Hérodote parle de Sennachérib et de sa défaite miraculeuse : il parle (1) aussi d'un roi de Ninive, qu'il nomme *Sardanapale* ; il fait mention de ses richesses et de son luxe, mais il ne dit rien qui puisse déterminer le temps auquel il a régné ; ainsi tout ce que l'on en peut conclure, c'est que le nom de ce prince et la réputation qu'il avoit dans la Gréce, étoient établis avant les ouvrages de Ctésias, qui n'ont pu être écrits que plusieurs années après la mort d'Hérodote.

Ctésias (2), postérieur à Hérodote de 30 ans au plus, étoit contemporain de Xénophon. Vers l'an 400 avant l'ère chrétienne, lors de la bataille de Counaxa, où le jeune Cyrus fut tué, Ctésias étoit médecin du roi de Perse, et ayant eu le

1 L. 11, c. 150.

2 Diodore de Cicile, *lib.* 11, & Diogène-Laërce 11, 255, mettent l'expédition de Xénophon à l'année quatrieme de la LXXXXIVe olympiade. Diodore dit formellement que Ctésias fut fait prisonnier au combat de Connaxa; mais Xénophon, *lib.* 2, & Ctésias lui-même *dans Plutarque*, (Artax.) semblent contraires à cette opinion.

bonheur de guérir ce prince d'une blessure qu'il avoit reçue dans le combat, il en fut très-favorablement traité, et demeura pendant 17 ans à son service. Ctésias (1) avoit écrit plusieurs ouvrages, et entr'autres une histoire de Perse en vingt-trois livres, qui remontant jusqu'au regne de Ninus et de Sémiramis, dont il décrivoit les regnes assez au long, comprenoit l'histoire entiere des Assyriens, des Médes et des Perses jusqu'à la troisieme année de la LXXXXV[e] olympiade, où finissoit son vingt-troisieme livre (2), c'est-à-dire, à l'année 398 avant l'ère chrétienne; ainsi cette histoire n'alloit que trois ans au-delà de l'expédition de Cyrus. Ctésias ne pouvoit être revenu dans la Gréce que vers l'an 384 avant l'ère chrétienne, ayant passé dix-sept ans à la cour de Perse. Les trois premiers livres de cette histoire de Ctésias contenoient l'histoire des As-

1 Diod. Sicul. lib. II.

2 Diod. lib. 14, pag. 421

syriens ; les trois suivans, celle des Médes ; les dix-sept derniers livres comprenoient l'histoire des Perses, depuis Cyrus premier jusqu'à la défaite du jeune Cyrus par Artaxerxe. Ctésias avoit joint à son vingt-troisieme livre la relation d'un voyage par terre d'Ephèse à Bactra ; un itinéraire de l'Inde en journées et en parasanges, et un catalogue des rois de l'Orient, depuis Ninus jusqu'à Artaxerxe.

Ctésias avoit écrit outre cela une description de l'Inde, dans laquelle il rapportoit bien des choses qui lui avoient donné la réputation d'écrivain fabuleux ; car c'est sur cet ouvrage que Photius (1) fait tomber cette qualification, que les critiques nouveaux étendent indistinctement à tous les ouvrages de Ctésias. Je sais que Ctésias est un auteur extrêmement décrié aujourd'hui, et qu'il y auroit bien de la hardiesse à entreprendre son apologie : mais je ne désespérerois pas de la réussite, pourvu que la question fut examinée par des

a Phot. bibl. cod. 72.

gens sans prévention (1). Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit sur cet écrivain dans un autre mémoire; je me contenterai d'observer que les reproches de Plutarque qui se déchaîne extrêmement contre Ctésias, se bornent à l'accuser de partialité pour les Lacédémoniens, et à le convaincre d'une vanité qui le portoit à se louer lui-même sans aucune pudeur; ce qui ne peut tomber que sur les derniers livres de son histoire, où il racontoit les choses arrivées de son temps. Ce jugement de Plutarque (2), dans lequel même il entroit beaucoup d'humeur, ne détruit point l'autorité de Ctésias pour l'ancienne histoire. Qu'il ait cherché, de même qu'Hérodote, à mettre du merveilleux dans ses narrations pour flatter le goût des Grecs :

1 De l'étude des anciennes histoires, & de la certitude de leurs preuves.

1 Voyez *disquisitio historica de Ctésiâ*, de Henri Etienne, à la tête de l'édition d'Hérodote. La cause du chagrin de Plutarque, qui n'a pas plus épargné Hérodote, que Ctésias, venoit de ce que ces écrivains avoient mal parlé des Béotiens.

que dans cette vue il ait adopté trop facilement les miracles et les prodiges qu'il croyoit liés au système de sa religion : qu'il ait rapporté trop légérement les merveilles de physique et d'histoire naturelle, que les voyageurs Persans racontoient des pays éloignés ; faut-il conclure de-là que ce qu'il dit de la chronologie des Assyriens, de la durée et la grandeur de leur empire, doit être rejetté sans examen, quoique ce qu'il en dit, ne contienne rien ni d'absurde ni d'incroyable ?

Les anciens eux-mêmes qui ont jugé Ctésias avec le plus de rigueur, n'en ont pas usé ainsi : tandis qu'ils le déclarent indigne de croyance dans les faits de physique, ils suivent son témoignage pour l'histoire de l'empire d'Assyrie, soit par rapport à l'antiquité de son origine, soit par rapport à son étendue au temps de Sémiramis, soit par rapport à la longueur du temps auquel il a subsisté.

Platon (1), né l'an 428, devoit avoir vu son histoire, lorsqu'il publia son livre des loix, qu'il composa dans un âge avancé : Platon dans cet ouvrage parle de l'antiquité et de l'étendue de l'empire des Assyriens, conformément aux idées de Ctésias, dont le caractere et l'autorité lui devoient être connus, puisqu'il étoit son contemporain. Il dit que lors du siege de Troye les Assyriens étoient maîtres depuis plusieurs siecles de la plus grande partie de l'Asie, et que le royaume de Troye étoit une dépendance de leur empire. Xénophon, dans sa retraite des dix mille, cite l'histoire de Ctésias, médecin du roi de Perse, au sujet de la mort du jeune Cyrus : Xénophon écrit cet ouvrage après l'an 391, et avant l'an 387, comme M. Dodwel le fait voir (2) : il est antérieur à la continuation de Thucydide,

1 Olympiade 88e, selon Apollodore, cité par Diogène-Laërce, lib. 3.

2 Appar. ad annal. Thucyd. §. 28, p. 33.

supposant que cette continuation a été écrite vers l'an 580 avant Jésus-Christ, comme on ne peut s'en dispenser; il s'ensuit que l'histoire de Perse de Ctésias, qui finissoit à l'an 398, étoit déjà publique et connue des Grecs, lorsque Platon avoit 48 ans; ce philosophe étant né en 428, avoit 48 ans en 380.

Aristote, disciple de Platon, dit (1) de Sardanapale, roi de Ninive, les mêmes choses que Ctésias; et cependant c'est ce même Aristote qui, sur un fait d'histoire naturelle rapporté par Ctésias (2), reconnoît que cet écrivain étoit un témoin peu croyable. La conduite de ce philosophe nous prouve que le jugement désavantageux qu'il portoit de Ctésias, tomboit sur les faits d'histoire naturelle, et non sur ceux de l'histoire politique.

L'exemple de ces deux philosophes a été suivi par tous les écrivains de l'antiquité. Tous, jusqu'à Strabon (3), qui re-

1 Ethior. lib. 1, cap. 3.

2 Hist. Animal. 8, 28.

3 Strabon, *lib.* 11, *pag.* 507, dit que l'autorité de

jette en plusieurs endroits l'autorité de Ctésias, s'accordent à le suivre dans ce qu'il dit de l'histoire d'Assyrie : quelques-uns en diffèrent à la vérité sur certains articles ; mais ils conviennent avec lui dans le gros des faits, et dans les points les plus essentiels, comme l'antiquité, l'étendue et la longue durée de l'empire de Ninive, les noms et les aventures de Ninus et de Sémiramis, ses fondateurs, sa décadence, et enfin sa ruine totale sous un prince nommé Sardanapale. L'énumération de ces auteurs me méneroit trop loin : je me contenterai de répéter ici ce que j'ai dit ailleurs, savoir, qu'il ne nous est pas permis de donner aux reproches que les anciens font à Ctésias, plus de force qu'ils ne leur en donnoient eux-mêmes ; leur con-

Ctésias et celle d'Hérodote n'est pas plus grande que celle d'Homere, d'Hésiode et des poëtes tragiques : cependant, *au livre 16, p. 737*, il parle de Ninus et de Sémiramis, fondateurs des villes de Ninive, de Babylone et de l'empire Assyrien, et de Sardanapale sous lequel il fut détruit par les Medes, conformément au récit de Ctésias : Strabon avoit écrit une histoire universelle.

duite à l'égard de Ctésias doit régler la nôtre. Croyons que, lorsqu'ils recevoient pour l'histoire assyrienne le témoignage d'un homme à qui ils refusoient leur croyance dans les autres matieres, ils y étoient forcés par la vérité de cette même histoire : s'il faut les en croire dans le jugement qu'ils portent contre cet auteur en certaines occasions, nous devons en faire autant, lorsqu'ils lui sont favorables; parce qu'alors ils étoient en état d'en juger, et qne nous ne savons rien maintenant de ces anciennes histoires que sur leur rapport.

Il ne nous reste aucun ouvrage de Ctésias : nous avons seulement une espéce d'abrégé de ses six premiers livres dans Diodore de Sicile (1); et Photius (2) nous a conservé un extrait des dix-sept autres, et de sa description de l'Inde. Le catalogue des rois d'Assyrie, qui se trouve dans le canon d'Eusébe en latin,

1 Bibl. Diod. Sicil. lib. 2.

2 Phot. bibl. cod. 72.

et dans la chronologie de Georges Sincelle en grec, pourroit avoir été copié sur celui qui étoit à la fin du vingt-troisieme livre de Ctésias : (1) mais ces deux auteurs sont accoutumés à se donner tant de licence, et à faire de si grands changemens aux catalogues de cette espéce, pour les ajuster à leur chronologie, que l'on ne peut faire aucun fonds sur eux. D'ailleurs, ils mettent un plus grand nombre de rois que ne faisoient les écrivains anciens.

Ctésias assuroit que dans son histoire moderne, il avoit rapporté les choses dont il avoit été témoin, ou qu'il avoit apprises des Persans qui en avoient été eux-mêmes témoins. A l'égard de l'ancienne histoire, il protestoit qu'il l'avoit tirée des annales des rois de Perse, ou des archives mêmes, dans lesquelles les Persans étoient tenus par une loi expresse d'écrire les anciennes histoires. Diodore

1 Eusebe donne une suite des rois de Lydie, et une de ceux des Médes, où il differe des auteurs d'où il les avoit tirées.

de Sicile (1), qui avoit lu l'histoire de Ctésias, et les écrits des historiens venus après lui, assure que cet écrivain avoit lu ces annales avec soin, et qu'il en avoit même traduit une partie dans ses ouvrages.

Nos critiques modernes, que rien n'arrête, lorsqu'ils ont une fois pris parti pour ou contre un écrivain, nient hardiment, non-seulement que Ctésias ait vu ces annales, mais encore qu'elles continssent les anciennes histoires des pays soumis aux Persans. Comme ils nient le premier fait sans aucunes preuves, il suffit d'observer que Ctésias, médecin du roi de Perse, pouvoit avoir facilement communication des annales de cet empire, qui ne contenoit rien de secret; d'ailleurs, cette communication faisant mieux connoître la Perse aux Grecs, étoit propre à leur en donner une grande idée. Ctésias pouvoit avoir acquis la con-

1 Παλαιὰς πράξεις.
Bibl. lib. II.

noissance de la langue persane (1) pendant les 17 ans de séjour qu'il avoit fait à la cour d'Artaxerxe, ou du moins il lui étoit facile de se les faire traduire par les interpretes que le roi de Perse entretenoit pour la nécessité du commerce qu'il avoit avec les Grecs.

Pour ce qui est de l'existence de ces anciennes histoires des provinces de l'empire persan, il est étonnant qu'on ose la nier. Nous en avons des preuves formelles dans l'écriture : on voit dans le premier livre d'Esdras, chapitre 4, que les Samaritains, dans la lettre qu'ils écrivent au roi de Perse contre les juifs, lui représentent que cette nation, toujours rébelle et ennemie des rois qui ne sont pas de leur nation, a perpétuellement troublé le repos des pays qui sont au midi de l'Euphrate; et que dès qu'elle aura relevé les murailles et les fortifications de sa capitale, elle se-

1 Voyez Reland, dissert. de veteri linguâ persicâ, et dissert. de veteri linguâ indicâ.

couera

couera le joug, et donnera l'exemple de la révolte aux peuples voisins. Pour prouver la vérité de cette accusation, ils demandent au roi qu'il fasse consulter les histoires de Perse, ℣. 15: *Ut recenseas in libris historiarum patrum tuorum, et invenies in commentariis quoniam urbs illa, urbs rebellis est, et nocens regibus et provinciis, et bella concitantur in ea ex diebus antiquis, quamobrem et civitas ipsa destructa est.*

Le même livre d'Esdras contient un fragment du rescript du roi de Perse, envoyé en réponse aux Samaritains, où le prince s'y exprime en ces termes, ℣. 19: *A me præceptum est, et recensuerunt inveneruntque quoniam civitas illa à diebus antiquis adversùs reges rebellat, et seditiones et bella concitantur in eá: nam et reges fortissimi fuerunt in Jerusalem, qui et dominati sunt omni regioni quæ trans fluvium est, tributum quoque*

et vectigal et reditus accipiebant. Le roi de Perse déclare donc dans ce rescript, que l'on a trouvé dans les annales anciennes l'histoire des rois de Juda et d'Israël, et sur-tout celle de ces rois belliqueux qui ont soumis tout le pays d'au-delà de l'Euphrate, et qui l'ont obligé à leur payer tribut ; ce qui ne peut se rapporter qu'à David et à Salomon. Les juifs, malgré l'éclat du regne de ces deux princes, ne faisoient au temps d'Esdras, qu'une très-petite figure dans l'Orient, en comparaison des Babyloniens (1), des Médes et des Assyriens. Cependant leur histoire étoit conservée dans les archives de Perse, ce qui n'a pu se faire qu'à cause de la loi dont parle Ctésias ; par conséquent, en exécution de cette même loi, l'histoire des puissantes monarchies qui avoient précédé l'empire persan, surtout celle des Assyriens, étoit conservée

1 Dum Assyrios, Pœnes, Medos ac persas Oriens fuit despectissima pars servientium. *Tacit, hist. l. 5, §. 8.*

dans les archives. Ctésias nous assure qu'il l'avoit consultée, et Diodore qui avoit lu l'ouvrage de Ctésias, en étoit persuadé : nous devons l'en croire, parce que c'est là une de ces choses dont on apperçoit aisément la vérité ou la fausseté, en lisant un ouvrage. Je n'entrerai pas dans ce détail de l'histoire d'Assyrie, que Diodore nous donne d'après Ctésias; je me contenterai de ce qui peut servir à fixer la chronologie des points principaux.

Selon Diodore (1), Ctésias donnoit plus de 1360 ans de durée à l'empire des Assyriens : dans un autre endroit Diodore dit plus de 1400 ans (2); ce qui vient, sans doute, de ce qu'il a confondu les endroits de Ctésias, où

1 Diodore, *liv.* 2, *p.* 77, cite le second livre de Ctésias pour cette durée de 1360 ans et plus.

2 *Pag.* 81, Diodore dit, en marquant la fin du regne de Sardanapale, que l'empire assyrien avoit duré plus de 1400 ans. Dans l'un et dans l'autre endroit, il place la fin de durée à la même époque de la destruction de Ninive : donc la différence venoit de celle du commencement.

cet auteur commençoit à compter du regne de Belus, avec ceux où il commençoit seulement à Ninus fils de Belus, le premier dont les conquêtes aient augmenté l'étendue de l'empire d'Assyrie.

Diodore décrit assez au long les regnes de Ninus et de Sémiramis; mais il passe sous silence le regne de leurs successeurs, depuis Ninyas fils de Sémiramis, jusqu'à Sardanapale : il dit en deux endroits (1), que Sardanapale étoit le trentieme depuis Ninus. Sincelle (2) dit que, selon Diodore, Sardanapale étoit le trente-cinquieme roi d'Assyrie, soit qu'il ait consulté des manuscrits différens des nôtres, soit qu'il ait cru devoir compter les trente générations de Diodore entre Ninyas et Sardanapale, sans y comprendre ces deux rois; ce qui, joint à Belus, Ninus et Sémiramis, fait cinq regnes ou gé-

1 P. 78 et 81.

2 Chronogr. pag. 165.

nérations à ajouter. Le Sincelle, après Jule africain, compte quarante-un rois d'Assyrie, compris Belus et Sardanapale.

Diodore (1) dit que Teutamus, vingtieme successeur de Ninyas, c'est-à-dire, vingt-troisieme ou vingt-quatrieme roi d'Assyrie, étoit contemporain de Priam et du siege de Troye; selon Ctésias, qu'il est le Thiton, pere de Mennon, et qu'il envoya des troupes au secours des Troyens. Diodore ajoute qu'au temps du siege de Troye (2), l'empire des Assyriens sur la haute Asie, duroit depuis plus de mille ans : si ce calcul étoit celui de Diodore, qui plaçoit la prise de Troye 1182 ans avant l'ère chrétienne, le commencement de Ninus étoit antérieur à l'an 2182 avant la même ère : si c'étoit celui de Ctésias, il devoit remonter plus haut ; parce qu'alors on faisoit la prise de (3)

1 Diod. lib. p. 77.
2 Diod. bibl. præf.
3 Herodote, *lib.* 2, *cap* 145, compte près de 800 ans

Troye plus ancienne d'un siecle, que ne l'ont cru les chronologistes postérieurs; ainsi, suivant Ctésias, le commencement de Ninus tomboit vers l'an 2280.

Diodore rapporte l'histoire de Sardanapale, et la révolte des Médes, sous Arbaces, avec assez de détail. On voit par son récit, qu'il étoit persuadé que la destruction totale de Ninive étoit arrivée au temps d'Arbaces, que les Médes avoient succédé dès lors à toute la puissance des Assyriens, et que les rois de Babylone relevoient des rois de Médie. Dans cette supposition, la puissance des Médes ayant subsisté depuis Sardanapale jusqu'à Cyrus, pendant 357 ans, elle a fini l'an 560 ou 561, qui, de l'aveu de tous les écrivains, étoit le commencement du regne de Cyrus sur les Médes : donc la destruction de Ninive est arrivée l'an

entre la naissance de Pan, fils de Pénélope, & la sienne qui est arrivée l'an 482 ; donc la prise de Troye tombe vers l'an 1280 avant l'ère chrétienne. *Voyez la dissertation sur la chronologie des rois de Lydie.*

918; et l'empire Assyrien ayant duré plus de 1360 ans depuis Ninus, le commencement de ce prince tombe à l'année 2278, ou même un peu auparavant; car Diodore ne donne pas la durée précise.

Cette chronologie suppose que le commencement du royaume des Médes et le regne d'Arbaces sont postérieurs à la ruine de Ninive et à la destruction de l'empire d'Assyrie: il semble que ce soit le systême de Diodore; cependant cela est contraire, non-seulement à Hérodote, mais encore aux écrits des prophétes, dans lesquels on voit que Ninive a subsisté pendant près de trois siecles depuis l'an 900, je ne sais même si l'on doit attribuer cette faute à Ctésias. Il avoit écrit tout de suite dans ces trois premiers livres, l'histoire d'Assyrie, depuis Ninus jusqu'à Sardanapale; les trois suivants contenoient l'histoire des Médes depuis Arbaces, auteur de la révolte contre les Assyriens, jusqu'à la défaite d'Astyigas ou d'Astyages par

Cyrus. Diodore a pu croire que ces deux histoires n'avoient aucun temps commun, que la durée des Médes etoit distinguée de celle des Assyriens, que le dernier de ces deux empires n'avoit commencé qu'après la destruction de l'autre; ce qui étoit absolument faux, car ils avoient été contemporains, et la monarchie des Médes avoit commencé environ 300 ans avant la destruction de Ninive.

Peut-être Ctésias avoit-il lui-même brouillé tout cela : peut-être qu'ayant trouvé dans les histoires des Médes, les rois d'Assyrie désignés par d'autres noms que par ceux qui étoient employés dans les annales (1) Assyriennes, il a cru que ces rois étoient différens de ceux dont il avoit parlé dans ses trois premiers livres. Je montrerai dans la suite, qu'il y a eu trois rois de

1 J'ai montré plus haut, que les Perſans connoiſſoient rois d'Aſſyrie ſous des noms différents de ceux qui eur étoient donnés par les Juifs. Il a pu ſe faire que, dans l'hiſtoire des Médes, on leur donnât auſſi d'autres noms que dans celle d'Aſſyrie.

Ninive, auxquels on a donné le nom de Sardanapale, sous lesquels il est arrivé trois révolutions considérables : peut-être Ctésias s'étoit-il exprimé d'une maniere obscure là-dessus ; et par-là il aura induit Diodore en erreur.

Diodore de Sicile nous déclare lui-même dans sa préface, qu'il ne s'attachera en aucune façon à la chronologie, dans l'histoire des temps antérieurs au retour des Héraclides, pour la Gréce, et au regne de Cyrus, pour les pays étrangers. Il nous a tenu parole, car on ne peut être moins exact qu'il l'est sur cet article dans ses six premiers livres. Son peu d'attention va même jusqu'à rapporter les narrations les plus contradictoires, sans s'embarrasser de les concilier, ni même de marquer celle qui lui paroît la mieux fondée, ou la plus probable. Nous avons des preuves positives qu'il a rapporté ce qu'Hérodote dit de l'histoire des Médes et des Assyriens, d'une façon très-infidele. 1o. Selon

Diodore (1), Hérodote ne donne que 500 ans de durée à l'empire des Assyriens sur la haute Asie ; dans la vérité, il en donne 520. 2o. Il dit que le temps de l'autonomie des Médes dura non-seulement plusieurs années, mais encore plusieurs générations : Hérodote ne dit rien qui puisse déterminer si la durée de cet état d'autonomie fut longue ou courte. 3o. Selon Diodore, Hérodote donne le nom de Cyaxare au Prince qui établit la royauté parmi les Médes; et il ajoute que selon Hérodote, ce Cyaxare monta sur le trône la seconde année de la XVIIe. olympiade : ce récit est absolument contraire à celui d'Hérodote. 1o. Il ne parle point des olympiades, qui n'étoient point encore en usage de son temps, comme époques chronologiques. 2o. Il est vrai que cette seconde année de la XVIIe. olympiade est celle du commencement de la royauté des Médes, selon la chronologie d'Héro-

1 Diod. lib. 2, pag. 118.

dote ; car cette royauté ayant duré 150 ans, et ayant fini au commencement (1) de Cyrus, l'an 560 avant l'ère chrètienne, la royauté des Médes a dû commencer l'an 710, qui est la seconde année de la XVIIe. olympiade : mais c'est le commencement du regne de Déjoces, grand-pere de Cyaxare, qui n'a été que le troisieme roi de Perse, et non le premier, suivant Hérodote.

Cyaxare est le roi des Médes, qui a détruit l'empire des Assyriens ; Diodore a cru sans doute, que celui qui avoit succédé à la puissance des Assyriens dans l'Orient, devoit être considéré comme le fondateur de la monarchie des Médes ; et comme il ne citoit Hérodote que de mémoire, il a confondu

1 Eusebe, *præpar. evangel. l. X, c.* 10, nous apprend que tous les chronologistes anciens & tous les Historiens, Polybe, Castor, Thallus, Diodore, Phlegon, &c. s'accordent à mettre le commencement du regne de Cyrus sur les Médes, la premiere année de la LVe. olympiade ; & tous les chronologistes modernes ont regardé ce commencement de Cyrus comme une époque assurée *Petau de doctrina temporum, lib. X, cap.* 13, 14. *&c.*

ce Cyaxares avec Déjoces son aïeul, et il a fait commencer son regne près de 80 ans plutôt que ne fait Hérodote, dont il prétend cependant rapporter l'opinion. Si Diodore avoit fait la même faute à l'égard de Ctésias, il ne faudroit pas placer le commencement de Ninus 1360 ans et plus, avant la révolte des Médes, mais seulement avant la ruine de Ninive; qui étant arrivée 48 ans avant le commencement de Cyrus; donnera l'an 1968 avant l'ere chrétienne, pour celui du commencement de Ninus.

Mais (1) de quelque part que soit venue l'erreur, soit que Ctésias ait brouillé les choses dans son histoire, soit que Diodore l'ait extrait peu exactement, on ne peut rejetter le témoignage de Ctésias sur la durée totale des Assyriens, depuis Ninus jusqu'à la destruction de Ninive, de 1360 ans et

1 Photi bibl. cod. LXVIII. Vid. cod. CLXI, ubi iterum Cephalionis fit mentio, pag. 342.

plus ; et sur la durée des Médes de 357 ans, depuis la premiere révolte au temps d'Arbaces, jusqu'au commencement de Cyrus ; par-là cette révolte a précédé le commencement de la royauté de Déjoces, de plus de 200 ans : voilà les deux seules choses que l'on doit conclure de l'abrégé de Ctésias dans Diodore.

Céphalion ou Céphalon avoit écrit une histoire universelle, qui commençant au regne de Ninus, finissoit à la mort d'Alexandre : il y avoit suivi pour l'ancienne histoire, Hellanicus, Hérodote et Ctésias. Vossius le distingue de Céphalon de *Gergithum* ville de la Troade, ancien écrivain cité par Strabon, liv. 13, et par Denis d'Halicarnasse (1) : mais comme il n'a d'autre autorité que celle de Suidas pour cette distinction, je ne sais si elle est suffisante. Quoi

1 Dionys. antiquit. rom. lib. 1, p. 39 & 58, le nomme, Αρχαιος Συγγραφεὺς παλαιὸς πανὺ λόγου ἄξιος.

qu'il en soit, ce Céphalion avoit suivi l'histoire Assyrienne de Ctésias : Eusèbe en avoit inséré un assez long fragment dans sa chronique grecque, d'où le Sincelle l'a transcrit. Quoique ce fragment soit imparfait, et que le texte même soit corrompu en quelques endroits, il nous prouve que dès le temps de Céphalion, la liste des rois d'Assyrie, tirée de Ctésias, ne différoit gueres de celle que nous avons dans Eusèbe et dans Sincelle. Céphalion donne comme eux 52 ans de regne à Ninus fils de Belus : il comptoit vingt-trois rois obscurs, et dont l'histoire ne rapportoit aucune action considérable, qui avoient regné après Ninus pendant mille ans. Un de ces rois nommé Belimus, qui régnoit 640 ans environ après Ninus, eut une guerre à soutenir (1) contre Persée qui fuyoit les armes de Bacchus.

1 Suidas, dans l'article de Sardanapale, dit que ce prince fut tué par *Persée*, ὑπὸ Περσέος, c'est-à-dire, par un cavalier ou commandant de la cavalerie assyrienne.

Dans le catalogue des rois d'Assyrie, on trouve un Belochus qui a regné depuis l'an 625 jusqu'à l'an 650 après Ninus : ce Belochus est nommé *Balæus* par des écrivains anciens (1). Le nom de Belochus est composé de deux mots, dont le premier *Bel* ou *Bal* a fait *Balim* ou *Belim* : ce Belochus fut détrôné par un de ses officiers nommé Beletaras, et c'est, sans doute, cette révolution arrivée à Ninive que Céphalion avoit en vue. Pour ce qui est de la guerre entre Persée fils de Danaé et Bacchus ou Denys, c'étoit une ancienne tradition parmi les Grecs qui montroient à Delphes le tombeau de Bacchus tué par Persée (2) : mais il est clair par les Mythologistes les plus anciens et les plus exacts, que le Bacchus des Grecs n'a pas été un personnage historique, et que ce n'étoit que l'Osiris des Egyp-

1 Bion et Alexandre Polyhistor, dont je parlerai plus bas.

2 Sincelle, *pag.* 62. *chronogr.* ajoute que le poëte Dekharnus disoit, dans un de ses ouvrages, que Bacchus avoit été tué dans un combat par Persée.

tiens, qu'Orphée avoit confondu avec un fils de Sémélé princesse de Thébes (1). Ainsi Céphalion ou Ctésias avoit appliqué à des héros grecs quelqu'ancienne histoire de l'Orient. M. le Clerc (2) a fait voir que le nom de Persée n'est qu'une éphithéte tirée des langues orientales, qui signifie un *cavalier* : les noms de *Bacchus* et de *Dionysius* n'étoient non plus que des titres de dignités (3) ; ainsi il a pu se faire que Céphalion et Ctésias aient été trompés par quelque conformité entre les noms de ces deux héros, et ceux de quelques princes, dont l'histoire assyrienne de ce temps-là faisoit mention.

Selon le même Céphalion, le voyage

1 Voyez Diod. de Sicile, 1, pag. 14.

2 Dans ses notes sur Hésiode. *Theogon.* ℣. *280*, *pag. 53.*

3 Suivant l'auteur du grand étymologique, le nom de Διόνυσος vient de Δουνον Νυσης, en langue arabe, *roi de Nysa Pocock*, *not. in spécimen hist. Arabum*, *pag. 106*, montre que *Dou* ou *Di* signifie *maître*, en arabe, et qu'un canton de l'Arabie porte encore le nom de *Nawas* ; il parle d'un ancien roi de l'Yemen, nommé *Dynawas*.

d'Hercule en Cappadoce, et la guerre contre les Amazones, ainsi que l'expédition des Argonautes arriverent pendant le regne de Panyas, le dernier de ces rois obscurs, c'est-à-dire, le vingt-troisieme ὑςέρῃ γενῇς. Dans la suite des rois d'Assyrie tirée de Jule Africain et d'Eusèbe, il est en effet le vingt-troisieme. Ce Panyas est postérieur de cent ans à Belochus; et si le premier étoit contemporain de Persée, Panyas a dû régner au temps d'Hercule, qui descendoit de Persée à la troisieme génération; et qui florissoit 95 ans après lui (1).

Céphalion parloit encore de deux rois d'Assyrie, savoir, de Methræus et de Teuthanes : pendant le regne de ce dernier arriva la guerre de Troye. Céphalion marquoit le rang de ce Theuthanes dans la succession des rois d'Assyrie ; mais le premier des deux caracteres qui exprimoient ce nombre est effacé dans

1 Apollod. chronic. apud Clem. Alex. Strom. 1, pag 382. Sincell. ibid.

le Sincelle, et il ne reste que le second z ou 6 dans la liste des rois d'Assyrie, il est le vingt-sixieme en commençant à Ninus. Diodore, tel que nous l'avons aujourd'hui, dit qu'il étoit le vingtieme après Ninyas, c'est-à-dire, le vingt-troisieme depuis Ninus. Mais la conformité qui se trouve entre Céphalion et le catalogue, me fait croire que son témoignage doit être préféré, comme plus exact, à celui de Diodore (1). La seule chose que je conclus de ce fragment de Céphalion, c'est que le catalogue des rois d'Assyrie, qui est venu jusqu'à nous, est en général assez conforme à celui que Ctésias avoit donné : car pour les prétendus synchronismes,

1 Il est clair par-là qu'il faut lire dans Sincelle KZ. XXVI. Au reste, Sincelle qui n'avoit lu le fragment de Céphalion que dans Eusébe, ne l'a pas entendu, et en tire des conséquences contradictoires aux paroles de Céphalion, telles qu'il les rapporte. Ce n'est pas le seul exemple que Sincelle nous ait donné de son mauvais raisonnement; ainsi l'on ne doit faire aucune attention à ses sentimens particuliers, et l'on doit se contenter de faire usage des citations qu'il nous a conservées.

on ne peut les regarder que comme des conjectures d'un écrivain particulier. L'époque de la prise de Troye n'étoit pas constante parmi les Grecs; du temps d'Hérodote et de Thucydide (1) on la mettoit plus de 500 ans avant les Olympiades; et depuis Eratosthénes on la plaçoit 100 ans plus tard; ainsi tous ces synchronismes n'étant fondés que sur le calcul, dépendent de la chronologie de chaque écrivain, et ne servent point à l'établir. Les Grecs avoient voulu trouver leur *Tithon* mari de l'Aurore, et pere de *Memnon*, dans un des rois de l'Orient; et ils avoient cru trouver entre le nom de *Tithon* et celui de *Teuthamus*, ou *Theuthanes*, une conformité assez grande pour fonder le synchronisme.

Diodore (2) prétend que, selon Ctésias, les rois d'Assyrie descendoient tous

1 Voyez la dissertation sur la chronologie des rois de Lydie.

2 Diod. lib. II. p. 77. Παῖς παρὰ Πατρός. Agathias, lib. 2, pag. 63. Sincell. p. 359.

de Sémiramis depuis Ninyas jusqu'à Sardanapale. Bion et Alexandre Polyhistor assuroient que les Dercétades, c'est-à-dire, les descendants de Sémiramis, avoient été dépossédés par un officier du Palais (1), nommé *Beletaras*, qui s'étoit emparé de la couronne, et en avoit chassé *Belleus*, dernier roi de la famille de Sémiramis. Les descendants de Beletaras demeurerent sur le trône d'Assyrie jusqu'au temps de la révolte d'Arbacès; le Sardanapale détrôné par le général Méde, fut le dernier roi de la famille de Beletaras.

Dans le catalogue des rois d'Assyrie, le dix-neuvieme roi est nomné Beletaras; et le commencement de son regne tombe à l'année 650 après Ninus : son prédécesseur est nommé Belochus, il a regné 25 ans, et avoit associé sa fille Atossa, qui régna avec lui pendant ses douze dernieres années. Eusébe dit (2)

1 Surintendant des jardins.

2 Chron. num. 583.

que cette princesse porta aussi le nom de Sémiramis; Photius (1) reproche à Conon d'avoir attribué à Sémiramis femme de Ninus, ce que les écrivains racontent de l'Assyrienne Atossa, savoir, qu'elle étoit fille et non pas femme de Ninus; qu'elle devint amoureuse de son fils sans le connoître, et qu'elle eut un commerce de galanterie avec lui; mais que l'ayant reconnu elle le prit pour son mari; et que depuis ce temps-là les Médes et les Perses permirent ces mariages, qui leur avoient paru abominables jusqu'alors: les termes de Photius nous montrent que les écrivains anciens avoient connu cette Atossa. C'étoit, sans doute, cette révolution arrivée sous le regne de Belleus, qui avoit donné occasion à Céphalion d'y placer la guerre de *Belimus* contre Persée. Agathias dit (2) que la

1 *Phot. cod.* 186, *Cononis narrat.* 9. Cet ouvrage de Conon étoit dédié au roi Archelaüs Philopator, qui ne peut être que le roi de Cappadoce, nommé *Archelaüs*, qui se trouva à la bataille d'Actium. *Voss. de hist. Græcis*, *lib.* 1, *cap.* 24, *pag.* 162.

2 Lib. 2, p. 63.

maniere dont Beletaras s'empara du trône, selon Bion et Alexandre Polyhistor, étoit presqu'incroyable παραλόγως : le détail de cet événement n'est pas conservé, les amours et les nôces incestueuses d'Atossa avec son fils, y avoient apparemment quelque part; mais ce seroit faire un roman que de vouloir aller plus loin. Le temps auquel Bion a écrit ne nous est pas connu : on conjecture sur un passage de Pline (1), qu'il vivoit sous le regne des Ptolémées : pour Alexandre Polyhistor (2), on sait qu'il a vécu du temps de Sylla, et qu'il fut affranchi par Cornelius Lentulus. Ces deux écrivains nous doivent servir à redresser Diodore, et peut-être même Ctésias; car, comme ils écrivoient après

1 plin. hist. l. 6, pag. 29, adde plutarch. in Theseo.

Vossius de hist. Græc. lib. 3, pag. 336. Il y a eu plusieurs historiens de ce nom, et entre autres un natif de Proconnèse, contemporain de Phérécyde de Syros. *Voss. lib. IV, cap. 1, p. 432.*

2 Suidas, vide Voss. de hist. Græc. lib. I, cap. XXII, pag. 144.

Berose, ils avoient pu suivre cet historien pour la suite des rois de Ninive.

Nous avons dans Josephe et dans les premiers apologistes du christianisme plusieurs citations de Berose ; mais il n'y en a aucune qui puisse servir à déterminer la durée de l'empire des Assyriens de Ninive. Elles nous apprennent seulement que cet historien donnoit aux rois de Ninive les mêmes noms sous lesquels ils sont désignés dans l'écriture, que ce qu'il en disoit étoit très-conforme à l'histoire des livres des Juifs, ce qui prouve que cet écrivain avoit travaillé sur des mémoires assurés, non-seulement pour l'histoire de Babylone, mais encore pour celle de Ninive.

Thallus avoit parlé des Assyriens dans son histoire de Syrie, qui est citée avec de grands éloges par tous les anciens (1) : ce Thallus faisoit mention de Belus roi d'Assyrie ; mais comme il confondoit ce

1 Eusebe, citant Jule Africain, *præpar.* 10, 3, *&c.*, *vide Voss. pag. 417, lib. 3*, le temps auquel il a vécu, n'est pas connu ; mais il est antérieur aux empereurs romains.

Belus avec le Saturne des Grecs, je ne sais si c'est au Belus pere de Ninus qu'il faut rapporter ce que nous voyons dans Théophile évêque d'Antioche (1), que Belus a vécu 322 ans avant la prise de Troye : il y a beaucoup plus d'apparence que cela regardoit le Belus de Phœnicie, duquel descendoient Danaüs, AEgyptus, et Cadmus, selon les Mythologues grecs ; car cet intervalle de 322 ans s'accorde avec la chronologie grecque des temps héroïques. Tout le monde sait que le nom de *Belus*, *Bel*, *Baal* étoit un titre de dignité, et non pas un nom propre : il signifioit en général *roi*, *seigneur*. En tout cas si Thallus ne comptoit que 322 ans depuis Belus jusqu'à la prise de Troye, sa chronologie étoit contraire à celle de tous les autres écrivains ; et si on la suivoit, elle dérangeroit entiérement l'ancienne histoire.

Castor, qui avoit écrit une histoire de Syrie, de même que Thallus, étoit

1 Lib. 3, ad Autolicum

plus

plus ancien qu'Apollodore qui le cite dans son histoire fabuleuse (1). Eusebe (2) en rapporte quelques fragmens à l'occasion des rois de Sicyone, des rois d'Athènes et des rois d'Argos.

Apollodore vivoit sous le regne d'Attale Philadelphe, roi de Pergame, mort (3) la troisieme année de la CLXe. olympiade, 138 ans avant l'ère chrétienne; et lui avoit dédié une chronologie universelle, finissant à la quatrieme année de la CLVIIIe olympiade, qui étoit, selon lui, la 1040e depuis le siége de Troye; ce qui tombe à l'an 145 avant l'ére chrétienne. Castor avoit donc écrit avant Apollodore, puisque ce dernier le cite; cependant il vivoit en même temps que lui, puisqu'il n'avoit écrit son histoire de

1 *Lib.* 2, *cap.* 1, §. 3. Apollodore cite l'ouvrage de Castor, intitulé Χρονικὰ ἀγνοήματα.

2 Eufeb. ann. 191, 542, 989.

3 Voyez pour les preuves de ceci, Fabricius, *bibl. græc. lib.* 3, *c.* 26, *pag.* 661; au reste ces dates sont constantes et reconnues de tout le monde.

Syrie que depuis la prise de Jérusalem, et la profanation du temple des Juifs par Antiochus; événement arrivé l'an 166 avant l'ére chrétienne. Josephe (1), joint Castor aux historiens qui, en parlant de ce que l'on trouva dans ce temple, assurent que l'on ne vit rien dans le sanctuaire des Juifs qui fut indigne de la majesté d'un lieu consacré au culte du souverain Etre.

Castor avoit apparemment joint à son histoire de Syrie un canon chronologique, ou suite des anciens rois Assyriens: Eusebe l'avoit suivi dans sa chronique, et en rapportoit un passage que Sincelle nous a conservé (2). Dans ce passage, Castor dit qu'il a placé Belus à la tête des rois d'Assyrie; mais qu'il n'a pas marqué la durée de son regne, parce qu'il n'a pas trouvé les écrivains d'accord sur cet article; ce qui suppose qu'ils l'étoient sur le reste. Castor ajoutoit qu'il avoit commencé à compter du regne de Ninus,

4 Joseph. lib. 2, advers. Appien.

1 P. 205. Κατορέν τῷ χανόνι.

et qu'il avoit donné la suite de ses successeurs jusqu'à un autre Ninus, qui avoit régné après Sardanapale : il faut conclure de-là, que l'on donnoit le nom de Sardanapale à plusieurs rois d'Assyrie; puisque celui de Castor étoit différent de celui dont parle Diodore après Ctésias. La mort du Sardanapale de ces deux historiens fut suivie de la destruction entiere de l'Empire, et de la ruine de Ninive; ensorte que, loin qu'il put y avoir d'autres rois à Ninive après lui, il n'y resta pas même de ville, et les habitants en furent dispersés.

Castor ne donnoit que 1280 ans de durée à l'empire des Assyriens; en quoi il avoit été suivi par Eusebe (1): mais il est clair qu'il n'alloit pas jusqu'au Sardanapale sous lequel Ninive fut détruite: il s'arrêtoit au Ninus II, successeur d'un Sardanapale plus ancien que le dernier roi de Ninive: apparemment parce qu'il étoit arrivé alors quelque révolution, qui

1 Sincell. 169.

avoit tellement affoibli les Assyriens, que leur monarchie ne tenant plus le premier rang dans l'orient, Castor n'avoit pas crû devoir continuer de marquer la durée du temps par le regne de leurs rois : il avoit apparemment continué la succession par le regne des Medes, auxquels les Persans avoient succédé.

Voilà tout ce que nous trouvons d'exact et de détaillé dans les écrivains grecs au sujet des Assyriens et de leur durée; car ce qu'en ont dit Denys d'Halicarnasse et Appien est si général et si peu exact, que l'on n'en peut rien conclure. La chronologie ne s'établit pas sur des passages vagues, où l'on ne parle des choses qu'en passant, et sans entrer dans aucun détail.

Denys d'Halicarnasse dit (1) que le commencement des Assyriens remonte au temps fabuleux de la Grece. Appien dit (2) que la durée des trois empires des

1 Lib. 1, antiq. rom. pag. 2.

2 Præfat. p. 5.

Assyriens, des Medes et des Perses ne va pas à 900 ans: la durée de l'empire des Perses est de 230 ans, celle du royaume des Medes de 150: ces deux sommes font 380, lesquelles étant ôtées de 900, reste 520 pour la durée de l'Empire Assyrien; par où il paroît qu'Appien a eu en vue le passage d'Hérodote que j'ai rapporté plus haut: mais il n'a pas entendu cet auteur, comme on le voit par ce que j'ai remarqué sur cet endroit. Hérodote suppose un intervalle entre la fin de l'empire des Assyriens sur toute la haute Asie, et le commencement du royaume des Medes. D'ailleurs Appien ne parle de ces choses qu'en passant, et n'avoit pas étudié ces matieres; ainsi son autorité n'est pas suffisante pour rien décider: je ne parle point ici du Saocchoras et du Tilgamus d'AElien; car cet écrivain dit (1) que c'étoient des rois de Babylone; et le rapport du nom de Tilgamus avec celui de Teglatphalassar n'est

(1) De animal. 12, 21.

pas suffisant pour en conclure, comme ont fait plusieurs critiques, que ce Tilgamus étoit le roi de Ninive, que l'écriture appelle Téglatphalassar : d'ailleurs ce que raconte AElien ne serviroit de rien pour l'histoire d'Assyrie.

Parmi les écrivains latins je n'en trouve que deux qui aient parlé des Assyriens d'une maniere exacte, et de laquelle on puisse conclure quelque chose de précis ; savoir, Velleius-Paterculus dans la chronique qu'il a mise à la tête de son histoire romaine, et un écrivain que ce même Velleius cite sous le nom d'AEmilius-Sura, comme auteur d'une chronologie de l'histoire romaine intitulée : *De annis populi Romani.* Justin, abbréviateur de Trogue-Pompée, n'a pas entendu Ctésias autrement que Diodore, et s'est même expliqué moins nettement que lui. S. Augustin et Paul Orose qui parlent des Assyriens, ne pourroient avoir d'autorité qu'en citant les Auteurs dont ils se

sont servis et ils ne nous en nomment aucun.

Velleius-Paterculus vivoit sous l'empire de Tibere : son histoire romaine, dont nous avons la plus grande partie, est écrite avec soin ; et l'on n'y désire rien autre chose, si ce n'est qu'il y eut montré autant de courage et de sincérité que de génie, et que respectant les jugements de la postérité, il n'eut pas accablé d'éloges un prince et un ministre (1), détestés de tous les gens de bien. Velleius-Paterculus commençoit son histoire abrégée par une chronique des événements généraux de l'histoire universelle, qui avoient précédé l'établissement de Rome. Dans cette chronique, dont nous n'avons qu'une partie, il marque non-seulement la distance d'un événement à l'autre, mais le plus souvent il donne la date de ces événements par rapport à l'époque du consulat de Vinicius, qui avoit épousé une petite-fille de Tibere, et auquel il

1 Tibere et Séjan.

adresse son ouvrage. Ce consulat de Vinicius tombe, selon Riccioli (1), à la trentieme année de l'ére chrétienne, et c'est sur ce pied-là que l'on doit déterminer la chronologie de Velleius : voici de quelle maniere il parle des Assyriens dans cette chronique :

Clarissimum (2) *deinde Homeri illuxit ingenium. . . Hic longius à temporibus belli quod composuit Troïci abfuit ; nam fermè ante annos IƆCCCCL. floruit intra mille natus est. . . Insequenti tempore Imperium Asiaticum ab Assyriis qui id obtinuerant, annis CIƆLXX.* (3) *translatum est ad Medos abhinc annos IƆCCLXX. quippe Sardanapalum. . . tertio et tricesimo loco ab Nino et Semiramide qui Babylona condiderat natum ita ut semper successor regni paterni foret filius, Phar-*

1 Chronolog. reform.

2 Velleius-paterc. lib. 1.

3 Je suis l'édition de Henri Etienne de l'an 1568; c... sc... *torum historiæ romanæ, volum. I. pag. 731.* L'édition ... Gerard Vossius porte 1700 ans ; mais c'est une faute, toutes les autres éditions ont 1070.

naces Medus imperio vitâque privavit... Eâ ætate clarissimus Græci nominis Lycurgus Lacedemonius... hoc tractu temporum ante annos quinque sexaginta quàm urbs Romana conderetur ab Elissa Tyria (quam quidam Dido autumant) Carthago conditur, circa quod tempus Caranus... hujus temporis æqualis fuit Hesiodus circa cxx. annos distinctus ab Homeri ætate... quidam hujus temporis tractu aiunt, à Tuscis Capuam Nolamque conditam ante annos ferè ɪɔccccxxx... Carissimum deinde certamen olympiorum initium habuit auctore Iphito Eleo... ante annos quàm tu M. Vinici consulatum inires ɪɔccccxxiii..... sexta olympiade post duo et viginti annos quam prima constituta fuerat, Romulus... Romam urbem condidit, à quo tempore ad vos consules anni sunt (1) ɪɔcclxxxv. Id actum post Trojam captam annis ccccxxxvii.

1 Lisez ɪɔcclxxxii, comme il y a dans d'autres édi-

La date qui est marquée par Velleius pour la fin des 1070 ans de l'empire des Assyriens sur la haute Asie, et pour le temps de la révolte des Médes sous Pharnaces, me paroît fautive; car elle est postérieure aux sept dates qui sont données ensuite. Il n'est pas vraisemblable que Velleius, dans un canon chronologique, eut rapporté un événement de l'année 770 avant d'autres événemens qui étoient antérieurs à cette même année, savoir la fondation de Carthage par Didon l'an 867 (1); l'établissement des jeux olympiques par Iphitus l'an (a) 833; la législature de Licurgue; l'établissement de Caranus en Macédoine; la fondation de Capoue, et les poësies d'Hésiode vers l'an (b) 830; la premiere olympiade de

tions., la trentieme année de l'ère chrétienne étant la 783 de Rome, selon Velleius lui-même en cet endroit-ci, puisque la fondation de Rome tombe à l'an 23 des olympiades.

1 837 avant l'ère chrétienne.

a 803.

b 800.

Coroebus l'an (*a*) 804 ; la fondation de Rome l'an (*b*) 782 : ainsi Velleius avoit marqué pour cette époque de la révolte des Médes, une des années entre 950 et 867. Le prince qu'il nomme Pharnaces est le même que l'Arbaces de Ctésias, et s'il avoit suivi la chronologie de cet auteur, ou celle de Diodore, comme la révolte des Médes est arrivée 357 ans avant le commencement de Cyrus, c'est-à-dire, l'an 917 avant l'ére chrétiene, il a dû marquer l'an ıɔccccxlvii avant le consulat de Vinicius ; ce qui est postérieur à l'époque d'Homére de l'an ıɔccccl, et quadre avec les dates des événemens qu'il rapporte comme postérieurs. Quoi qu'il en soit de cette correction, il est du moins assuré que, selon Velleius, l'empire des Assyriens avoit duré 1070 ans sous trente Rois, depuis Ninus jusqu'à un Sardanapale détrôné par Pharnaces, satrape, ou gouverneur des Médes : et c'est à ce seul

a 774.

b 752.

point que je m'arrête parce qu'il nous fait voir un troisieme Sardanapale différent de celui de Castor, qui régnoit 1280 ans après Ninus, et différent de celui de Ctésias, qui périt avec la ville de Ninive, plus de 1360 ans après le commencement de Ninus.

Le fragment d'AEmilius-Sura rapporté dans Velleius, est d'une très-grande importance, parce qu'il donne la date précise du commencement de Ninus, et que par-là il fixe toute la chronologie assyrienne. Au reste, cet Ecrivain ne nous est connu que par Velleius, et nous ne pouvons déterminer le temps auquel il a vécu, voici les termes de ce fragment : *Assyrii Principes omnium gentium rerum potiti sunt, deinde Medi, posteà Persæ, deinde Macedones, exinde duobus Regibus Philippo et Antiocho, qui à Macedonibus oriundi erant, haud multo post Carthaginem subactam devictis summa Imperii ad populum Romanum pervenit : inter hoc tempus et initium*

Nini Regis Assyriorum qui princeps rerum potitus, intersunt anni (1) *CIↃIↃCCCCV.*

AEmilius-Sura nous aprend dans ce passage, que les Assyriens, les Médes, les Perses et les Macédoniens, successeurs d'Alexandre, avoient été les maîtres de l'Orient pendant 1905 ans; après quoi la plus grande partie de ces provinces étoit tombée sous la domination romaine; *Summa Imp. ad P. R. pervenit.*

Avant les guerres de Lucullus et de Pompée contre Mithridate et contre Tigrane, les Romains n'avoient possédé dans l'Asie que cette partie occidentale de l'Asie mineure où étoient les villes de Smyrne, d'Ephése, etc. car c'étoit ce

1 Je lis 1905 au lieu de 1995. Cette premiere leçon est des manuſcrits de Velleius, *juxtà quam habent codices Velleiani*, Conringius *adverſariæ chronologica*, *cap.* 7. La leçon de 1995 eſt celle de l'édit de *Beatus Rhenanus*, faite ſur un manuscrit de Velleius trouvé à Murbach en 1505, ou plutôt ſur la copie faite à la hâte *properanter & infeliciter*, d'un manuscrit très-corrompu, *tam prodigiosè corruptum, ut omnia reſtituere non foret humani ingenii. Epist. Beat. Rhenani Friderico Elect. Saxoniæ duci, anni 1520 primæ editioni præfixa.*

mencement de Ninus, selon la chronologie d'AEmilius-Sura, m'a paru d'autant plus importante, que l'on n'y avoit pas fait assez d'attention jusqu'à présent. Cette date suffit cependant pour lever toutes les difficultés de l'histoire assyrienne, et pour concilier les calculs qui avoient paru les plus opposés. La preuve en sera facile, pourvu que l'on me passe la supposition qu'il y a eu trois rois d'Assyrie, auxquels les Grecs ont donné le nom de Sardanapale : je ne le propose ici que comme une supposition; mais j'ose dire que je le démontrerai dans la suite de cette même dissertation.

L'empire des Assyriens, ou les conquêtes de Ninus dans la haute Assie, ayant commencé l'an 1968 avant l'ère chrétienne, cet empire est postérieur de 157 ans à la vocation d'Abraham, et à son passage dans le pays de Chanaan. Suivant la chronologie de l'écriture, la vocation d'Abraham est de l'an 2130, avant Jesus-Christ, et antérieur de 1225

ans à la (1) dédicace du temple de Salomon. Il n'y a aucun chronologiste qui mette cette dédicace plus bas que l'an 1000.

Le passage de Jacob en Egypte postérieur de 215 ans à la vocation d'Abraham, tombe au commencement du regne de Sémiramis, avant que les assyriens eussent attaqué la Palestine, et dans le temps qu'ils se préparoient à y porter leurs armes; ce qui est conforme au discours que Joseph tient à ses freres dans la Génése. Il feint de les prendre pour des espions envoyés par les ennemis des Egyptiens pour reconnoître le pays; c'est une preuve

1 La dédicace est de l'an 480 après l'exode; l'exode est arrivée 430 ans après l'entrée de Jacob en Egypte. L'Ecriture y est formelle; & cela arriva 215 ans après la vocation d'Abraham; donc il y a 1125 ans, si l'on met la dédicace en 1015 avec le pere de Tournemine, ou 1057 avec le pere Pezron, on aura les années 2140, & 2182 pour la vocation d'Abraham. Il me suffit d'avoir ici une date qui quadre à peu près, parce que je n'ai besoin de fixer aucune époque précise de cette ancienne chronologie de l'écriture.

que les Egyptiens craignoient quelqu'invasion du côté de la Syrie ; et cette crainte ne pouvoit avoir pour objet les entreprises d'aucun des petits princes du pays de Chanaan, elle suppose qu'il y avoit alors dans l'Orient une puissance qui pouvoit être formidable aux Egyptiens.

Si l'empire des Assyriens a été détruit entiérement avec la ville de Ninive, l'an 608 avant l'ère chrétienne, ou l'année qui précéda le commencement de la captivité des Juifs et la conquête de la Judée par Nabuchodonosor (1), comme on l'a prouvé dans la premiere partie ; cet empire ayant commencé l'an 1968, a duré précisément 1360 ans, comme le dit Diodore après Ctésias. Diodore marque à la vérité que cette durée étoit de plus de 1360 ans, et dans un autre endroit, il dit plus de 1400 ans : mais c'étoit, sans doute, en y comprenant le regne de Belus, ou en tout ou en partie,

1 Diod. lib. 2.

que Jule Africain, cité par le Sincelle, fait de 55 ans.

Si l'on compte les 1280 ans de durée, que Castor donne aux Assyriens de l'année 1968, le règne de ce Ninus, postérieur à Sardanapale, par où il terminoit le canon des rois d'Assyrie, tombera à l'année 688 avant l'ère chrétienne. Or cette même année 688 est celle où commence l'empire des Médes sur la haute Asie, selon Hérodote. Cet empire ayant duré 128 ans jusqu'au commencement du regne de Cyrus, comme on l'a vu plus haut, ou jusqu'à l'année 560, les premieres conquêtes de Déjoces sur les Assyriens, c'est-à-dire, celles de l'Arménie et de la Cappadoce ou Syrie blanche (2), sont de l'an 688. Cette conformité entre le calcul de Castor et celui d'Hérodote, est trop parfaite pour être attribuée au hazard seul : elle

1 Les anciens donnoient ce nom à la Cappadoce, *Strab.* 12, *p.* 373, *Pline* 6, 3. Hérodote, 1, 6, au *chap.* 72, dit que les Grecs nommoient les peuples de Cappadoce, Syriens.

doit être regardée comme une preuve de la vérité de l'époque du commencement de Ninus, donnée par Sura ; et elle nous montre en même temps, que Castor, qui avoit consulté Hérodote, ne regardoit pas les 520 ans de l'empire des Assyriens sur la haute Asie, marqués dans cet historien, comme la durée totale de leur monarchie. Nous avons observé que la fin de ces 520 ans n'étant marquée dans Hérodote, que par la révolte des pays tributaires, révolte dont il ne donne aucune date, le commencement de ces 520 ans est incertain ; ainsi je ne m'arrêterai point à chercher les moyens de le déterminer : Hérodote nous fournit si peu de choses là-dessus, que nous ne pouvons nous former une idée juste de son système.

Si les 1070 ans de Velleius ont commencé l'an 1968 ; ils ont fini l'an 898, et c'est à cette année qu'il faut placer la révolte des pays tributaires de l'empire d'Assyrie, la prise de Ninive par

Arbaces ou Pharnaces, et la mort de Sardanapale, trente-troisieme roi depuis Ninus. J'ai supposé plus haut que la durée du royaume des Médes, depuis la révolte d'Arbaces jusqu'au commencement de Cyrus, étoit de 357 ans, et que la révolte tomboit à l'an 917 avant l'ère chrétienne : mais c'étoit dans la supposition que Ctésias donnoit 65 ans aux regnes des deux derniers rois des Médes de même qu'Hérodote; car Diodore ne nous apprend point combien Ctésias les faisoit régner.

Justin assigne 350 ans à la durée des Médes depuis Arbaces jusqu'à Cyrus; Jule Africain 283, Eusébe 261. Le calcul de Velleius donneroit 338, c'est-à-dire, 12 ans moins que Justin, et 19 moins que je n'en avois trouvé par l'hypothèse des 357 ans de durée : mais au fond cette différence est peu importante, parce que l'on n'a aucun événement connu à déterminer dans cette partie de la chronologie assyrienne; elle vient, sans

doute, de ce que les uns ont compté du commencement de la guerre, et les autres de la fin. Une révolution comme celle qui arriva à Ninive au temps d'Arbaces, est un événement qui demande un certain espace de temps, et qui occupe souvent un assez grand nombre d'années. Nous lisons dans Eusébe *ann.* 1172, et dans la chronologie de Sincelle, *page* 185, que tous les chronologistes s'accordoient à placer la révolte d'Arbaces et la mort de Sardanapale, sous l'archontat d'Ariphron, neuvieme archonte perpétuel à Athènes. Eusebe place le commencement d'Ariphron 68 avant l'olympiade de Corœbus, c'est-à-dire, l'an 845 avant l'ère vulgaire: Sincelle 75 ans avant la même olympiade, ou l'an 852. Jule Africain dans le Sincelle, 122 ans avant Corœbus, ou l'an 899.

Selon la chronique de Paros, dans les marbres d'Arundel, *époque* 31, Phérécles, prédécesseur d'Ariphron, gou-

vernoit à Athènes, l'an 414 avant le passage de Xerxès, ou l'an 894 avant l'ère chrétienne. Phéréclès, Ariphron, Théispeus et Agamestor ont été archontes depuis cette année jusqu'à l'olympiade de Corœbus, qui, selon Eusébe, et selon le calcul précis de la chronique de Paros, est arrivée la premiere année de l'archontat d'AEschyle ; ce n'est que 117 ans pour la durée de ces quatres archontes. Eusèbe ne leur donne que 187 ans, Sincelle 94 ; l'auteur de la chronique donnoit plus de durée au regne de ces archontes ; et le temps d'Ariphron, ou l'époque de la révolte d'Arbaces, n'étoit pas éloigné de l'an 898, auquel il tombe par le calcul de Velleïus.

Ctésias, Castor et Velleius s'accordent tous trois à commencer l'empire d'Assyrie au regne de Ninus : s'ils sont si différents entr'eux dans la durée qu'ils assignent à la monarchie assyrienne ; si Ctésias lui donne 1360 ans, Castor 1280,

et Velleius-Paterculus seulement 1070, c'est qu'ils ne finissent pas au même prince. Ctésias comptoit 40 rois, comme il paroît par le canon de Jule Africain : Castor en comptoit 36. Eusebe qui en met autant, fait profession de suivre Castor : Velleius ne compte que trente-trois rois d'Assyrie; ainsi, quoique tous trois finissent la liste des rois d'Assyrie par un prince nommé Sardanapale, il est visible qu'ils donnent ce nom à trois princes différents. J'ai observé, plus haut, que le Sardanapale de Castor ne pouvoit être celui de Ctésias, puisque après lui il y avoit encore eu des rois à Ninive, au lieu que la mort du Sardanapale de Ctésias avoit été suivie de la subversion de Ninive, la ville ayant été détruite, et les habitans dispersés dans la Mésopotamie et dans la Médie (1).

Quand même l'existence de ces trois Sardanapales ne seroit pas établie sur les preuves que je vais rapporter, c'est un

1 Diod. lib. 2, pag. 81.

moyen

moyen si aisé de concilier des anciens chronologistes, et ces trois princes de même nom sont une conséquence si naturelle des trois différens calculs, que je ne puis concevoir comment les critiques qui ont entrepris d'éclaircir l'histoire d'Assyrie, n'ont pas eu recours à cette hypothése qui accorde tout. Elle est infiniment plus simple que celle qu'ils ont faite des deux empires assyriens consécutifs, le premier ayant duré pendant un temps considérable; mais qu'ils allongent ou qu'ils accourcissent selon que leur système le demande. Ils n'ont en cette occasion aucun égard pour les témoignages des anciens, dont, suivant leur méthode ordinaire, ils reçoivent une partie, tandis qu'ils rejettent l'autre, sans penser que ces témoignages ne peuvent être divisés sans être détruits. Ils font commencer le second empire par un Ninus de même que le premier, et font aussi finir l'un et l'autre par un Sardanapale, mais sans rapporter aucune des preuves que nous

fournit l'antiquité, qu'il y a eu plusieurs des Rois d'Assyrie auxquels on a donné ce nom.

Je me suis engagé à donner ces preuves; et je vais le faire. Calisthénes, dans son histoire de Perse (1), reconnoissoit qu'il y avoit eu deux Rois de ce nom, l'un courageux et actif, l'autre mou et efféminé; et c'étoit pour ce dernier qu'avoit été faite l'épitaphe que tout le monde connoît.

Clitarque, dans son histoire d'Alexandre (2), disoit que Sardanapale, après avoir été chassé du trône, étoit mort de vieillesse; ce qui ne convient guères au Sardanapale dont parle Diodore après Ctésias, puisque celui-ci périt dans l'embrâsement de son palais.

Il y a même tout lieu de présumer que Ctésias parloit de plusieurs Sardanapales différens (3); car Athénée rapporte un

1 Lib. 2. Perficorum apud Suid. Σαρδαναπαλ.

2 Lib. 4 apud Athen. 12, c. 7, p. 530.

3 Deipnofoph. lib. 12, c. 7, p. 529.

détail touchant celui qui fut détrôné par Arbaces, différent de ce que nous lisons dans Diodore. Selon Athénée, Sardanapale ayant été vaincu par Arbaces, envoya ses trois fils et ses trois filles à Ninive, auprès de celui qui y regnoit εἰς Νῖνον [illegible] ὁ [illegible]ὸν ἐκεῖ βασιλέα, avec trois mille talens d'or. Dalechamp traduit ainsi ces paroles, *ad Ninum Nini regem*; ce qui supposeroit qu'après la défaite de Sardanapale, un prince du nom de Ninus étoit monté sur le trône (1); mais le grec ne dit rien de semblable.

Selon Diodore (2), ce fut vers *Cotta*, satrape de Paphlagonie, que Sardanapale envoya ses enfans: mais, comme il suppose que la ville de Ninive fut rasée après la mort de Sardanapale, il paroît que ce n'est pas celui dont parloit Ctésias dans Athénée, et qui avoit recommandé ses

1 Diod. lib. 2, p. 80.

2 Diod. p. 81.

τὴν δὲ πόλιν εἰς ἔδαφος κατέσκαψεν.

enfans à son successeur au royaume de Ninive, avant de se donner la mort. Mais ce qui prouve démonstrativement les trois différens Sardanapales, ce sont les tombeaux qui leur furent élevés après leur mort. Diodore se trompe dans le temps où il place la destruction de Ninive; car elle a subsisté encore long-temps après Arbaces : mais elle fut entiérement ruinée lorsqu'elle fut prise par les Médes et par les Babyloniens sur le dernier Sardanapale (1). La ville fut rasée, et les habitans dispersés dans la Mésopotamie et dans les autres provinces de l'empire d'Assyrie; le fait est si constant, qu'il est inutile d'en rapporter les preuves.

Amynthas (2), auteur d'une description géographique de l'Asie, sous le titre Σταθμοι, rapportoit dans son troisieme livre, qu'auprès d'une des portes de Ninive on voyoit le reste d'une terrasse, ou d'une bute de terre, faite de main

1 Diod. pag. 81.

2 Athenée 12, c. 7, p. 529. Adde Ælian. de animal. 17 cap. 17.

d'homme, pour servir de tombeau à un prince nommé Sardanapale, selon la tradition du pays. Cette terrasse avoit été ruinée en partie lors du siége de Ninive, les matériaux ayant servi à construire des cavaliers pour placer les machines avec lesquelles on battoit la ville. Il restoit encore cependant une partie de ce tombeau, et entr'autres des colonnes de pierre, sur lesquelles étoit gravée l'épitaphe de Sardanapale, roi de Ninive, en lettres et en langue chaldéennes. Athénée nous a conservé trois traductions différentes de cette épitaphe, l'une en sept vers hexametres par le poëte Chérille (1): Athénée l'avoit tirée des ouvrages de Chrysippe (2); l'autre aussi en vers par le poëte Phœnix de Colophone : c'est une imitation plutôt qu'une traduction; elle

1 Ce poëte étoit de Samos, et avoit écrit un poëme sur l'expédition de Xerxès, dont Josephe rapporte quelques fragmens, *lib.* 1, *contra Appian.* Il avoit vu Herodote dans sa jeunesse, selon Suidas, et avoit été extrêmement lié avec lui; ainsi ce poëte étoit ancien.

2 Athen. 8, pag. 336.

contient quatorze vers, sans compter un préambule de onze, dans lequel le poëte parle du prince qui avoit ordonné que l'on mît cette épitaphe sur son tombeau; dans l'épitaphe ce prince se nomme lui-même *Ninus* : la troisieme traduction est en prose, et tirée de l'ouvrage même d'Amynthas. Ces trois versions s'accordent à mettre dans la bouche du prince, que l'épitaphe fait parler, des discours insensés que l'on supporteroit à peine à la fin d'une débauche de table, et lorsque le vin a fait entiérement perdre l'usage de la raison (1). *J'ai régné*, dit ce prince, *et tant que j'ai vécu, j'ai bu, j'ai mangé, j'ai fait l'amour (2)*, Ηφροδισιασα. *Car je savois que le temps accordé aux hommes est court, et troublé par les maux et les accidens : je voyois que l'usage des biens que je laisserois après*

1 Je suis la traduction en prose, comme la plus simple et la plus fidèle.

2 Le terme Chaldéen qui répondoit à ce mot, étoit un terme obscène, comme le remarque Arrien, *de expedit. Alexand.* II, *pag.* 32.

moi, passeroit à d'autres; c'est pourquoi l'unique objet que je me suis proposé pendant tous les jours de ma vie, a été celui de mettre à profit cette jouissance.

La traduction de Chérille appelle ce prince roi de Ninive la grande : ἐμι Νίνου, μεγάλης βασιλεύσας, et contient deux vers que Diodore rapporte (1) et que Cicéron a traduits de cette sorte :

Hæc habeo quæ edi, quæque exsaturata libibo
Hausit : at illa jacent multa ac præclara relicta.

L'imitation du poëte Phœnix qui nomme ce prince Ninus roi d'Assyrie, ajoute à ce que les autres lui font dire, que ses ennemis s'étant ligués contre lui, enleveront ses trésors.

Cette épitaphe, antérieure à la destruction de Ninive, avoit été faite pour un Sardanapale plus ancien que celui

1 Tusculan. quæst. lib. 5.

sur qui la ville fut prise ; la chose n'a pas besoin de preuve : à quel autre Prince peut - elle convenir, qu'à celui qui fut détrôné par Arbaces, et par Belesis selon Diodore (1) ? Ctésias décrivoit fort au long la mollesse de ce prince, sa vie efféminée, ses débauches ; et prétendoit que ç'avoit été la seule cause de la révolte d'Arbaces. Cette épitaphe que son successeur fit graver sur son tombeau, étoit un manifeste contre sa mémoire, très-propre à justifier la violence de l'usurpateur, en rendant odieux le prince auquel il avoit enlevé la couronne. Le succès a répondu aux vues des auteurs de cette épitaphe (2) ; et le nom de Sardanapale est devenu une de ces épithetes injurieuses qui mettent le comble à l'infamie des princes, auxquels la postérité les donne.

1 Voyez Diodore, 2, pag. 80, et Nicolas de Damas, *excerpt. Vales. pag.* 424. Athénée, 12, *pag.* 528, *&c.*

2 Quid aliud, inquit Aristoteles, in bovis, non in regis sepulchro inscriberes? hæc habere se mortuum dicit, quæ ne vivus quidem diutius habebat quàm fruebatur. *Cicero, Tusculan. lib.* 5.

Le texte d'Athénée est manifestement corrompu dans l'endroit où il parle du siége de Ninive : il fait dire à Amynthas, que cette ville fut prise par Cyrus ; mais, comme cette ville étoit ruinée au temps de ce prince, et que selon Hérodote elle fut prise par Cyaxare, il est clair que c'est une faute de copiste, et qu'il faut lire Κυάξαρον au lieu de Κύρον. Le texte d'Athénée est si corrompu, qu'il y faut faire bien d'autres corrections.

Le Syncelle nous a conservé (1) quelques détails de cette prise de Ninive par les Médes et les Babyloniens ; il cite un passage d'Alexandre Polyhistor ; mais il paroît avoir mal pris le sens de cet auteur (2), qui étoit très-bien instruit de l'histoire des peuples de l'Orient. Ce passage de Polyhistor nous apprend que le dernier roi de Ninive se nommoit

1 Chronogr. p. 120.

2 Eusebe le cite souvent avec éloge, & copie presque tout ce qu'il avoit écrit de l'histoire des Juifs, *prep.* 9, 17. *Clem. Alex. stromat.* 1.

Sarac, que Nabopolassar roi de Babylone, ayant fait alliance avec Astyage roi des Médes, fit épouser Aroitis fille d'Astyage, à son fils Nabuchodonosor: Sarac étant assiégé dans Ninive par ces deux princes, et craignant de tomber vivant entre leurs mains, mit le feu à son palais, et se brûla tout vivant. Le récit de Polyhistor n'est pas absolument exact; car il parle d'Astyage comme ayant régné sur les Médes du vivant de Nabopolassar, et ce prince est mort neuf ans entiers avant le commencement du regne d'Astyage. Nabopolassar est mort l'an 605 avant l'ere chrétienne, et Abstyage n'est monté sur le trône des Médes qu'en l'année 595 avant la même ere. Peut-être faut-il mettre encore cette faute sur le compte de Syncelle; car il est sûr par le témoignage d'Hérodote, que ce fut Cyaxare qui prit Ninive. Au reste, cette Aroitis princesse de Médie, pouvoit être fille d'Astiage; car la naissance de Cyrus fils de

Cambyse, prince de Perse, et de Mandane fille d'Astiage, étant de l'an (1) 599, ce même Astiage en 608 pouvoit avoir déjà une fille en âge d'être mariée.

L'épitaphe dont nous avons parlé, ne portoit pas le nom de Sardanapale, et ce n'étoit que la tradition qui donnoit ce nom au Roi pour qui elle avoit été faite: mais il paroît que l'on appelloit ainsi les rois d'Assyrie, sous lesquels il étoit arrivé des révolutions à Ninive. Alexandre Polyhistor donnoit par cette raison le nom de Sardanapale à Sarac, dernier roi de Ninive; et je ne doute pas que ce prince ne soit le Sardanapale à la bravoure et au courage duquel Callisthénes rendoit témoignage; et que de même, le Sardanapale efféminé ne fût le roi dont le tombeau avoit été ruiné à la prise de Ninive.

1 Cyrus est mort l'an 530 avant J. C., 218 de Nabonassar. *Can. Ptolem.* Il étoit âgé de 70 ans, & en avoit régné 30 sur les Médes *Cicero, de divinatione lib.* 1, citant Dinon auteur d'une histoire de Perse, & antérieur à Alexandre. *Vid. Voss. de histor. lib.* 4, *cap.* 38.

Le tombeau du véritable Sardanapale étoit en Cilicie, auprès d'Anchialé, ville peu éloignée de Tarse (1), et qui lui servoit de port. L'armée d'Alexandre passa au pied de ce monument peu de jours avant la bataille d'Issus (2); ainsi il étoit décrit dans toutes les histoires de ce prince, publiées par ceux qui avoient servi sous lui. Au dessus du tombeau étoit la statue de Sardanapale qui, tenant la main droite élevée au dessus de sa tête, faisoit avec deux de ses doigts joints ensemble, le geste d'un homme qui veut marquer combien quelque chose le touche peu.

Selon Cléarque (3), disciple d'Aristote, et auteur de plusieurs ouvrages historiques, l'inscription gravée sur ce tombeau en caractères assyriens, étoit assez simple: *Sardanapale fils d'Anakyndarax, a*

1 Arian. exped. Alex. lib. 2, p. 23, edit. Steph.

2 Athenée 12, p. 538, ex Ariftob. et Clitarc. Strab. 14, pag. 672.

3 Athenée, p. 529.

bâti les villes de Tarse et d'Anchialé en même jour; et maintenant il n'est plus.

ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΟΣ ΑΝΑΚΥΝ-
ΔΑΡΑΞΕΩ.
ΑΓΧΙΑΛΗΝ. ΕΔΕΙΜΕ. ΚΑΙ.
ΤΑΡΣΟΝ. ΜΙΗ. ΗΜΗΡΗ.
ΑΛΛΑ. ΝΥΝ. ΤΕΘΝΗΚΕΝ.

Clitarque, Aristobule (1), Callisthénes (2), Hellanicus et Appollodore (3) rapportoient cette épitaphe de Sardanapale; mais il paroît qu'ils la confondoient avec celle du Sardanapale de Ninive, puisqu'ils ajoutent aux paroles rapportées par Cléarque, ΣΥ ΔΕΞΕΝΟΣ, ΕΣΘΙΕ, ΠΙΝΕ ΠΑΙΖΕ; *Passant, bois, mange, fais l'amour*, observant même que le terme assyrien qui répondoit à παίζε, *fais l'amour*, étoit un terme obscene (4).

1 Athenée, 530.
2 Suid. Σαρδ.
3 Schol. Arist. Aves.
4 Arien, lib. 2, pag. 23.

Ces derniers mots ne se lient guères avec le commencement de l'épitaphe, où Sardanapale tire vanité de la construction de deux villes considérables (1). Quelle apparence que l'on ait tiré de-là une conséquence aussi impudente et aussi peu liée que celle de l'invitation que l'on fait aux passans? La plupart des écrivains de la vie d'Alexandre étoient accusés de travailler d'imagination, et d'embellir le fond de l'histoire de beaucoup de détails qu'ils inventoient (2). Strabon leur fait ce reproche; et comme il avoit écrit lui-même une histoire de ce prince, il avoit eu occasion d'examiner à fond les ouvrages de ces historiens : ils sont croyables sur la forme extérieure de ce monument de Sardanapale, au pied duquel ils avoient passé; mais pour le sens de l'inscription qui étoit en langue chaldéenne, et qu'il avoit fallu leur expliquer, ils ne l'ont

1 Selon Arrien, les ruines d'Anchialé au temps d'Alexandre montroient que ç'avoit été une grande ville.

[2] l. 15, p. 685; adde 505; 506.

donné que d'après un souvenir confus, et l'ont confondue avec les traductions de l'épitaphe de Sardanapale de Ninive, qui couroient dans la Grece, depuis le temps de Chérille.

Ainsi voilà un troisieme Sardanapale différent de celui qui régnoit lorsque la ville de Ninive fut détruite par les Medes, et de celui qui étant mort autrefois dans cette ville, fut enseveli hors des murs, et dont le tombeau fut détruit en partie par Cyaxare, pendant le siége de Ninive. Un tombeau, élevé dans la Cilicie à un roi de Ninive, ne pouvoit convenir qu'à un prince détrôné, et obligé d'aller chercher une retraite hors de ses états; par conséquent, ce tombeau est celui du Sardanapale dont parle Clitarque, et qui, selon lui, étoit mort dans un âge fort avancé, ayant survécu assez long-temps à la perte de son royaume. Clitarque en parloit dans son histoire d'Alexandre, et sans doute, c'étoit à l'occasion du monument d'Anchialé; ce qui prouve que c'é-

toit le Sardanapale enseveli en Cilicie, qu'il avoit en vue.

Ce prince semble être le seul qui ait été appellé Sardanapale, il est nommé ainsi dans son épitaphe; et ce n'est que parce que ce nom étoit devenu familier aux Grecs qui avoient des colonies en Cilicie, qu'il a été donné par les historiens aux deux autres rois de Ninive, que l'on désigne par le nom de Sardanapale.

Le temps de ces trois Sardanapales est marqué par les trois révolutions arrivées à Ninive, et qui ont donné lieu aux trois calculs de Ctésias, de Castor et de Velleius.

Le Sardanapale de Polyhistor, que cet écrivain nomme *Sarac*, régnoit à Ninive en 608 avant l'ére chrétienne, c'est le dernier des rois d'Assyrie, celui qu'Eusebe et Jule Affricain appellent *Tonos Concoleros*, et Suidas *Conos Concoleros*. Il cessa de régner l'an 1360, après le commencement de Ninus; la monarchie

Assyrienne fut entiérement détruite après sa mort : et l'Assyrie fut partagée entre les Medes et les Babyloniens. Ce prince périt dans l'embrâsement de son palais, auquel il mit le feu lui-même, pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs ; et il n'eut d'autre tombeau que les ruines de son palais et de sa ville capitale.

Le Sardanapale de Castor, après lequel il y eut encore un roi dans l'Assyrie, nommé Ninus, est antérieur à l'an 688, auquel Castor finissoit le regne de ce Ninus, et duquel Hérodote comptoit les 128 ans de l'empire des Medes. L'écriture parle d'un roi de Ninive que le texte Hébreu nomme *Asarhaddon*, et la version Grecque des Septante *Asordan*. Il étoit fils et successeur de Sennachérib ; et par conséquent il monta sur le trône pendant le regne d'Ezéchias, vers l'an 709 ou 710 avant l'ére chrétienne, 21 ou 22 ans avant l'an 688. Ce nom ressemble si fort à celui de *Sardan* ou Sardanapale, et les temps quadrent si bien,

que je ne puis croire que le Sardanapale de Castor fût différent de l'Assarhaddon de l'écriture. Ce Sardanapale a précédé le Ninus dont le regne a fini l'an 688, ainsi il a dû nécessairement être contemporain d'Assarhaddon, fils de Sennachérib, qui est monté sur le trône vers l'an 709 ou 710. Je sais que d'habiles critiques prennent cet Assarhaddon pour Assaradinus du canon de Ptolémée, qui a régné à Babylone jusqu'en l'an 668 avant l'ére chrétienne; ensorte qu'Assarhaddon auroit régné pendant plus de 40 ans. Quelques-uns même en font un monarque puissant, qui avoit conquis la plus grande partie de l'Asie (1); mais ils ne font pas réflexion que dès l'an 709 Déjoces avoit été élu roi des Medes, et que ces peuples formoient un état puissant, qui, peu d'années après, se trouva assez fort pour attaquer l'Assyrie, et pour lui enlever des provinces considérables; ensorte que dès l'année 688, c'est-à-dire, 22 ans après le commencement d'Assarhaddon,

1 Le R. P. de Tournemine, *appendix Menochii*, *ed. paris.*

ils étoient maîtres de l'Arménie et de la Cappadoce jusqu'au fleuve Halys. Ces faits qui sont constants dans l'histoire, ne s'accordent gueres, ce me semble, avec l'opinion de ceux qui font d'Assarhaddon un conquérant, et un monarque, maître d'un puissant empire. Il est plus naturel de penser que les Assyriens, affoiblis par la perte de cette armée de 185000 hommes, que Sennachérib vit périr devant ses yeux sur les frontieres d'Egypte, n'étoient point en état de s'opposer à l'établissement de la royauté parmi les Medes. Ils étoient d'ailleurs divisés entr'eux par la guerre civile, qui s'alluma à Ninive après le meurtre de Sennachérib, massacrés par ses deux fils aînés. Ces deux princes avoient pour eux le droit d'aînesse, et malgré le crime dont ils étoient souillés, leurs partisans vouloient leur conserver la couronne : les gens de bien, d'un autre côté, persuadés qu'ils s'étoient dégradés eux-mêmes par leur parricide, soutenoient le parti d'Assarhaddon le plus jeune des fils

de Sennachérib, qui n'avoit eu aucune part au crime de ses freres, et vouloient le placer sur le trône. De pareils événements affoiblissent les états dans lesquels ils arrivent, et sans cela les Assyriens auroient pu facilement s'opposer aux entreprises des Medes : ceux-ci n'avoient que des milices mal disciplinées, et qui n'auroient pu tenir devant les vieilles troupes des Assyriens.

Il me paroît donc très-vraisemblable que les deux freres d'Assarhaddon ayant été chassés, et ce prince ayant été mis sur le trône, ceux de la faction opposée se révolterent de nouveau, prirent les armes, et se trouvant à leur tour les plus forts, chasserent Assarhaddon, et mirent sur le trône un autre roi, qui prit le nom de Ninus; nous ne savons si ce fut un de ses freres, ou s'il étoit d'une famille étrangere. Assarhaddon désespéra de vaincre ce nouvel ennemi, et préférant les douceurs d'une vie tranquille, quoique moins brillante, il abandonna la

couronne et se retira en Cilicie, province voisine de l'Assyrie, mais séparée par des montagnes impraticables; ensorte qu'il ne craignoit pas d'être attaqué. Là il s'occupa à fortifier les villes de Tarse et d'Anchialé, et parvint à une vieillesse avancée, sans que le souvenir de l'empire qu'il avoit perdu, troublât le repos dont il jouissoit. L'attitude de la statue que l'on mit sur son tombeau, marquoit le peu de cas qu'il avoit fait pendant sa vie des grandeurs qu'il avoit perdues, et son épitaphe conçue en termes très-simples, faisoit voir qu'il n'avoit pas été incapable des soins que demandent les grandes entreprises, puisqu'il avoit fait construire en même temps deux villes considérables, Tarse et Anchialé. Elle lui donnoit le nom de Sardanapale; et ce nom est celui d'*Assarhaddon* ou d'*Assordan*, suivant la prononciation grecque, auquel on avoit ajouté le mot *pal* ou *phal* et *phala*, qui signifie *grand*, *illustre*, en Chaldéen.

La Cilicie avoit fait depuis ce temps-là un royaume séparé ; et nous voyons dans Hérodote (1), que quand Cyaxare, roi des Medes, et Halyattes, roi de Lydie, firent la paix vers l'an 597, environ 100 ans après la retraite de Sardanapale, Syennesis, roi de Cilicie, et Labynet ou Nabuchodonosor furent les arbitres et les garans du traité; ce qui suppose que le roi de Cilicie étoit aussi indépendant que celui de Babylone, et qu'il ne relevoit ni de l'un ni de l'autre de ces rois.

Une autre preuve de la foiblesse des rois de Ninive, après la mort de Sennachérib (2), est la démarche que fit Merodach Baladan ou Mardokempad, roi de Babylone, mort l'an 710, d'envoyer une ambassade a Ezéchias, roi de Juda, ennemi déclaré du roi d'Assyrie; ambassade à l'occasion de laquelle le prophete Isaïe déclara au roi de Juda, que ces mêmes Babyloniens emmeneroient ses

1 Herod. lib. 1 cap. 74.

2 Can. Ptolom.

enfants captifs, et cette prophétie fut exécutée sur Manassès, fils et successeur d'Ezéchias ; preuve certaine que les Assyriens de Ninive étoient trop foibles pour conserver les provinces dont Sennachérib et ses prédécesseurs avoient fait la conquête.

Le Sardanapale qui périt lors de la révolte d'Arbaces ou Pharnaces, étoit antérieur à celui dont on montroit le tombeau en Cilicie. Il régnoit, selon Velleius, l'an 898, et c'est vers ce même temps que Ctésias place la révolte des Medes dans (1) Diodore. Ce prince est celui dont le tombeau et l'épitaphe étoient aux portes de Ninive, et subsistèrent encore long-temps après la ruine de la ville. Le poëte Phœnix lui donne le nom de *Ninus* ; peut-être étoit-ce son nom, peut-être étoit-ce un nom imaginé par le poëte; ce qu'il y a de certain,

1 J'ai fait voir ci-dessus que c'étoit-là l'opinion commune des anciens chronologistes grecs, qui s'accordoient à placer la révolte d'Arbaces environ un siecle avant l'Olympiade de Corœbus, & vers l'an 880.

c'est qu'Amyntas ne lui donne le nom de Sardanapale que sur la tradition populaire, qui n'est pas toujours un garant bien sûr du vrai nom de ceux pour qui les monuments ont été faits.

Ce prince, selon Ctésias, étoit un homme amoli par le luxe et par les voluptés; ses prédécesseurs avoient été de même caractere : renfermés au fond de leur palais, et inaccessibles à leurs sujets, ils passoient leur vie parmi des troupeaux de femmes et d'eunuques, et ne voyoient jamais que les objets ou les ministres de leur débauche. Il n'est pas étonnant que des princes de ce caractere n'aient point pensé à s'opposer aux conquêtes de David et de Salomon : d'ailleurs, la puissance des Juifs ne dura que jusqu'à la séparation des dix tribus, et leurs conquêtes ne s'étendirent pas fort loin audelà de la Judée. Les guerres de David avoient plutôt pour objet de châtier des voisins insolents ou incommodes, que de conquérir des pays sur lesquels les Juifs

n'avoient

n'avoient aucun droit. Le roi de Damas fut même en guerre avec Salomon, pendant toute la durée de son regne.

Je ne sais si j'aurai réussi dans le projet d'éclaircir les difficultés de la chronologie de l'histoire assyrienne; du moins je me flatte que l'on ne m'accusera pas de m'être écarté des regles que je me suis prescrites. J'ai tâché de prendre le véritable sens des auteurs que j'ai cités; et je me suis principalement attaché à lever les contradictions apparentes qui se trouvent entr'eux. Quel que soit le succès de mes efforts pour les concilier, il ne m'empêchera pas de continuer le même travail sur la chronologie des Chaldéens, sur celle des Medes et des Perses anciens, sur celle des anciens Grecs, et sur celle des Egyptiens. Si je réussis, je ne l'attribuerai qu'à la bonté de la méthode qui me conduit dans ce travail; si j'ai le malheur d'échouer, l'exemple de ceux qui m'ont précédé dans cette entreprise, et dont je fais gloire de recon-

noître ici la supériorité à tous égards, me consolera du mauvais succès de mon entreprise.

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE D'ASSYRIE,

Où les principaux événemens sont disposés suivant les dates fixées dans la dissertation précédente.

Les villes de Ninive et de Babylone sont d'une très-grande antiquité, puisque Moyse, le plus ancien et le plus respectable des écrivains, en place la fondation dans les temps qui ont suivi immédiatement le déluge. Ces villes furent les capitales de deux états décrits dans la Genese; mais ces états demeurerent assez long-temps sans s'accroître, (années avant l'ère chrétienne, 2125). Plusieurs siecles après, Assur, fondateur de Ninive, les rois de

Sennaar, de la Mésopotamie, du pays d'Aram ou de Syrie, et de la terre de Chanaan, semblent avoir été soumis à un Chordolahomor, roi d'Elam, c'est-à-dire de l'Elymaïde, de la Susiane, et peut être de la Perse (2113). Nous apprenons par l'histoire d'Abraham, que ce patriarche ayant joint ses vassaux ou ses domestiques, au nombre de 318, avec ceux de trois princes chananéens ses alliés, surprit une partie de l'armée de Chodorlahomor, la tailla en pieces, et par cet heureux succès, encouragea les peuples voisins à secouer le joug des Elamites qui leur avoient imposé un tribut. Depuis ce temps-là, il n'est plus fait mention dans l'écriture de la monarchie des Elamites. On peut même conclure de la facilité avec laquelle Jacob et ses nombreux troupeaux passent de la Mésopotamie en Syrie, et de la liberté qu'il avoit de les conduire de toutes parts, dans un pays où il ne possédoit pas un pouce de terre; que ces provinces étoient dans

un état d'autonomie ou de pleine liberté, assez semblable à celui des peuples de l'Amérique septentrionale.

Cependant Belus, roi de Ninive, jettoit les fondemens de l'empire assyrien (2023) : il commença de régner environ 50 ans avant Ninus, s'il en faut croire le canon de Jule Africain; ce qui tombe au temps de la mort d'Abraham (1968). Ninus succéda à son pere Bélus, et pensa à étendre par les armes les frontieres de l'état qu'il lui avoit laissé. Diodore lui attribue des conquêtes considérables qu'il fit pendant les 17 dernieres années de son regne (1933); et selon cet écrivain, son empire eût compris, vers le midi, toute la Syrie jusqu'a l'Egypte; et vers l'orient, la Médie et la Perse jusqu'a la Bactriane. Il doit avoir soumis beaucoup de provinces, par la facilité qu'il trouvoit à pénétrer dans des pays où il n'y avoit point de villes fortes, et où les peuples n'étant pas réunis sous la même forme de gouvernement, n'étoient point en

état de s'opposer à ses entreprises, ni de mettre sur pied des armées disciplinées; cependant l'histoire de Jacob nous fait voir qu'il n'y eût point de guerres dans le pays de Chanaan, jusqu'au temps de la famine qui le contraignit d'aller chercher une retraite en Egypte auprès de son fils Joseph, ministre de Pharaon ou du roi de ce pays. Il est prouvé par les faits rapportés dans la Genese, que les Assyriens ne porterent point leurs armes au midi du mont Liban, c'est-à-dire, dans le pays des enfans de Chanaan. Je n'entrerai point ici dans le détail des actions de Ninus; on le trouvera dans une dissertation de M. l'abbé Sévin, imprimée dans le III.e volume de ces mémoires (1). Ninus mourut après un regne de 52 ans, qui fut une suite de victoires: il n'avoit qu'un fils trop jeune pour gouverner; ainsi il laissa la tutelle de ce fils et l'administration du royaume, à sa femme Sémiramis, mere de ce jeune prince.

1. Pag. 343 & 364.

Sémiramis se fit reconnoître pour souveraine de l'empire de Ninus (1916), et monta sur le trône 6 ou 7 ans avant le voyage de Jacob en Egypte : la puissance des Assyriens étoit dès-lors très-redoutable dans l'Orient : les Egyptiens appréhendoient une invasion. Manethon nous assure qu'ils avoient pris soin de fortifier leurs frontières du côté de la Palestine, contre les entreprises des Assyriens ; et nous voyons dans l'écriture, que Joseph, ministre de Pharaon, parlant à ses frères, et feignant de ne les pas connoître, les traite d'espions, et de gens qui sont venus pour reconnoître les lieux foibles du pays. Ce discours suppose que l'Egypte avoit alors un voisin assez puissant pour lui faire la guerre, et pour l'attaquer du côté de la Palestine : or l'on n'en peut imaginer d'autres que les Assyriens, car les peuples de la Palestine n'étoient point unis entr'eux, et quand ils l'auroient été, ils n'auroient pu mettre sur

pied des forces capables de donner quelqu'inquiétude à un état aussi puissant que l'Egypte.

Sémiramis avoit succédé aux projets de Ninus : cette princesse habile et courageuse conserva les conquêtes de son mari, et y en ajouta de nouvelles : elle bâtit un grand nombre de villes et de forteresses, pour contenir ses nouveaux sujets ; mais convaincue que l'on ne devoit pas compter sur une obéissance fondée seulement sur la terreur, elle songea à leur rendre sa domination aimable, en faisant servir son pouvoir à l'utilité et à la commodité publique. Elle fit réparer avec soin les chemins qui étoient dans toute l'étendue de son empire, elle en fit ouvrir de nouveaux dans les lieux où il n'y en avoit point encore, et fit couper des montagnes, lorsqu'il en étoit besoin, pour faciliter la communication des provinces entr'elles ; elle fit construire des ponts sur plusieurs rivieres, fit creuser des lacs

pour recevoir les eaux de celles dont les débordemens causoient des ravages, et fit tirer des canaux pour l'arrosement des pays arides, où le défaut des pluies, commun en beaucoup d'endroits de l'Orient, rend la terre stérile, à moins qu'elle ne soit arrosée de main d'homme. La plupart de ces monumens subsistoient encore au temps de Strabon (1) et de Diodore, c'est-à-dire près de 2000 ans après Sémiramis; et la postérité en leur donnant le nom d'ouvrages de Sémiramis, reconnoissoit qu'elle lui en avoit l'obligation. Entre plusieurs chemins qu'elle avoit fait tailler dans le roc, Diodore décrit celui qui avoit été coupé dans le mont Bagisthanes, sur la route de Babylone à Ecbatanes, et qui étoit remarquable par les bas-reliefs qu'elle avoit fait sculpter dans le roc même. Ce passage et ces bas-reliefs subsistent encore: nos plus exacts voyageurs en

1 Strab. lib. 16, pag. 737. Diod. lib. 2, pag. 72, en deux endroits.

parlent, et nous assurent qu'on les voit en allant de Bagdad à Hamadan (1).

Sémiramis par l'éclat de son regne méritoit une place honorable entre les plus grands rois; mais la postérité ne la lui a pas accordée, et n'a pu lui pardonner les excès dans lesquels l'avoit portée une passion, dont les hommes font vanité; tandis qu'ils ont l'injustice de la regarder comme un crime, et comme le comble de l'infamie dans les femmes. Quelques fussent cependant les emportemens de Sémiramis, ils ne peuvent être égaux aux débauches de César d'Alexandre et de tant d'autres grands hommes, dont les excès n'ont point déshonoré la mémoire. La fable du déguisement de Sémiramis et de son amour pour son fils, ne se trouve point dans Diodore, et apparemment que Ctésias n'en faisoit point mention; cela est d'autant plus vraisemblable, que Photius

1 Pietra della Valle, lettera 15 da scivas, §. 10. Thevenot, second voyage, vol. 2, pag. 132.

reproche à Conon d'avoir attribué à la femme de Ninus cette passion criminelle pour son propre fils, quoique l'histoire mît cet égarement sur le compte d'une autre Sémiramis, nommée aussi Atossa, comme je l'ai observé plus haut. On ajoute dans le roman imaginé par quelques anciens sur les amours de Sémiramis, qu'ayant voulu contraindre son fils de l'épouser, ce prince prit la résolution de la faire assassiner. Mais on ne pense pas que Sémiramis avoit 62 ans quand elle mourut (1); elle en avoit régné 42, et Ninyas, qui étoit fils de Ninus, en avoit au moins 42 ou 43; ce qui ôte toute vraisemblance à cette passion de Sémiramis pour son fils. Il y a plus d'apparence que le motif de la conspiration de Ninyas n'étoit autre que l'ambition, qui ne lui permettoit pas de voir tranquillement une femme remplir un trône qu'il croyoit lui appartenir: je renverrai à la dissertation de M.

1 Diod. lib. 2, pag. 76.

l'abbé *Sévin*, pour le détail de la vie de Sémiramis, comme j'ai fait pour l'histoire de Ninus. Cependant, avant que de passer à ses successeurs, je ne puis me dispenser de parler de l'étendue de l'empire Assyrien sous Sémiramis ; c'est un article qui n'a point encore été éclairci.

Selon Diodore (1), Ninus étoit maître de toute l'Asie, depuis le Tanaïs jusqu'au Nil : la mer qui baigne les côtes de l'Asie Mineure, bornoit ses états à l'Occident, et l'Indus les terminoit du côté de l'Orient (2). Sémiramis y ajouta la plus grande partie de l'AEtiopie et de la Lybie : Polyænus (3) rapporte une inscription élevée en l'honneur de cette princesse, et traduite de la langue Assyrienne, dans laquelle cette reine décrit ainsi l'étendue de son empire. » J'ai » régné à Ninive, mes états étoient

1 L. b. 2, pag. 64 & 65.

2 Diod. 2, pag. 72.

3 Polyæn. 7, cap. 25.

» bornés à l'orient par le fleuve *Hind-*
» *mamès*, au midi par le pays qui porte
» l'encens et la myrrhe, au nord par
» les Saques et les Sodgiens. Avant moi,
» les Assyriens n'avoient point vu de
» mer, et j'en ai soumis quatre à mes
» loix : j'ai forcé les fleuves de couler
» où j'ai voulu, et j'ai voulu qu'ils por-
» tassent leurs eaux aux pays qui en
» avoient besoin : j'ai rendu fertiles les
» terres les plus arides, en les arrosant
» par ces fleuves qui étoient mon ou-
» vrage : j'ai construit des forteresses
» imprenables : j'ai dompté par le fer
» les rochers les plus impraticables : et
» j'ai employé mes richesses à ouvrir des
» chemins dans des endroits où les bêtes
» sauvages ne pouvoient pénétrer. Malgré
» toutes ces occupations importantes,
» j'ai trouvé du temps pour mes amu-
» semens, et pour ceux de mes amis. »

Cette inscription, qui ne contient rien que de conforme à ce qui nous est connu de Sémiramis, borne son empire à l'Orient

par le fleuve *Hindmamès*, et au Nord par les Saques et par les Sogdiens. Ce fleuve *Hindmamès* est celui que plusieurs Anciens nomment *Etmandus* (1), il porte encore aujourd'hui le nom de *Hindmend*, et séparoit la Drangiane et l'Arachosie du pays des Saques établis en deça de l'Oxus. Ce fleuve passoit à *Besté*, aujourd'hui *Bost*, à l'extrêmité orientale de la Perse : sur ce même fleuve Sémiramis avoit bâti la ville de Cophé ou d'Arachosie; cette ville subsiste encore à présent, et porte le nom d'Arrouchage. Stephanus nous apprend qu'elle étoit sur la frontiere des Massagétes ou des Saques (2); et en cela il est conforme à la géographie d'Eratostenes. Auprès de l'Arachosie étoit la ville ou le bourg de *Thyamis*, bâti par Sémiramis (3); la situation exacte n'en est pas marquée dans les anciens (4); mais

1 Plin. 6, c. 23.
2 Steph. Αραχ.
3 Strab. 11, 513.
4 Steph. Θυαμ.

une riviere qui tombe dans l'Hindmend, et que les géographes persans appellent *Nabar el Tam*, fleuve de *Tam*, semble avoir conservé le nom de cette ville. Le mot de *Hindmamès*, ΙΝΔΜΑΜΗΣ ou ΙΝΑΜΑΜΗΣ, car ces deux façons de l'écrire sont faciles à confondre dans les manuscrits, est sans doute l'*Hindmend*, et les villes d'Arachosie et de Thyamis, que Sémiramis y fit construire, marquent que c'étoit, comme le dit l'inscription de Polyœne, une des frontieres de ses états. Les Saques et les Massagetes s'étendoient depuis la mer Caspienne jusqu'au Nord de ce fleuve, et bornoient de ce côté-là l'empire des Assyriens. J'ai montré dans une dissertation sur la *Cyropédie de Xenophon*, imprimée dans ces Mémoires, que le nom de Bactriane, qui signifioit en persan, l'Orient en géneral, étoit une dénomination commune à tous les pays situés à l'Orient d'un royaume quelconque ; de même que l'*Oriens* des Latins et l'*Anatolia* des

Grecs, ainsi les guerres de Ninus et de Sémiramis contre les Bactriens, ne doivent pas s'entendre de la Bactriane voisine du fleuve Oxus, mais des pays situés à l'Orient de la Médie, et de la Perse proprement dite. Pour la *Sogdiane* ou *Sogde*, comme les Persans prononcent aujourd'hui, ce mot signifie en général une vallée ; et la Sogdiane dont parle l'inscription de Polyœne, ne désigne autre chose que les vallées du Paropamisus, montagne considérable au Nord de l'Arachosie. Nous voyons dans Arrien (*Lib.* 3.), que ce nom de *Sogdiane* se donnoit communément à tous les pays de montagnes: il marque qu'Alexandre marchant contre Darius campé à Arbelles, traversoit l'Assyrie, ayant le Tygre à sa droite, et les montagnes de la *Sogdiane* à sa gauche.

L'inscription borne au Midi l'empire de Sémiramis, par le pays qui produit les parfums, la myrrhe et l'encens, c'est-à-dire par l'Arabie. Cette frontiere se trouve déterminée de même que la pré-

cédente, par trois villes que Sémiramis avoit fondées. Il y en avoit (1) deux bâties dans les pays des Arabes *Omani*, qui s'étendoient au Midi de l'Euphrate, depuis une ville que Pline nomme *Petra* (aujourd'hui *Hagiar* dans le pays de Tsammoud) jusqu'à *Charax*, bâti à l'embouchure du *Pasitigris* (2); non loin du lieu où est maintenant *Bassora*. Pline dit que ces villes ruinées de son temps, portoient le nom d'*Abésamis* et de *Soracté*.

Sémiramis avoit bâti une autre ville sur la frontiere de la Cœlésyrie et de l'Arabie : cette ville, qui prit dans la suite les noms de *Seleucia* et d'*Antiochia* (3), que lui donnerent les rois de Syrie, Macédoniens, étoit nommée par les Syriens *Gadara* (4) : elle étoit située

1 Plin. 6, 38.

2 *Charax* est voisin d'*Apologus*, aujourd'hui *Obollahh*, sur le canal de *Bassora*,

3 Steph. Ἀντιοχ.

4 Steph. Γαδαρ.

sur la riviere que Pline appelle *Hiéromiacès*, et les auteurs du Talmud *Jarmoch* (1); et près du lac de Tibériade, au dessous duquel cette riviere se jette dans le Jourdain. Gadara fut de tout temps une ville considérable, et d'une grande importance, à cause de la force de sa situation : elle contenoit les Arabes et les peuples de la Palestine : la situation du Gadara prouve non-seulement, que Sémiramis femme de Ninus avoit soumis une partie de ce pays, sans quoi elle n'eût pu y construire une ville ; mais encore que les conquêtes des Assyriens, et le temps de Sémiramis sont antérieurs à Moyse et à l'établissement des Hébreux dans ce pays ; car leur histoire nous montre que cette ville n'a pu être bâtie par les Assyriens, depuis le partage de ce pays entre les dix tribus. Gadara étoit sur la frontiere des portions de la tribu de *Gad*, et de celle de *Manassé*.

L'inscription de Polyoene ne déter-

1. Ligtfoot, cité par Cellarius, vol. 2, pag. 642.

mine point les autres frontieres de l'empire de Sémiramis, elle dit seulement qu'il s'étendoit jusqu'aux quatre Mers, c'est-à-dire, jusqu'à la mer Erythrecne ou au golfe de Perse, et à celui des Indes, jusqu'à la Méditerranée le long des côtes de Syrie; et à l'extrémité occidentale de l'Asie mineure, jusqu'au pont Euxin, et jusqu'à la mer Caspianne. On voyoit encore au temps d'Arrien (1), une montagne ronde ou butte élevée sur le bord de la mer, vers le détroit du golfe Persique, qui portoit le nom de Montagne de Sémiramis. Ptolémée qui place cette montagne à l'Orient de *Harmuza* ou d'*Ormus*, nous montre qu'elle ne devoit pas être éloignée de celle où est bâtie maintenant *Mina. Pietro della Valle* (2) observe dans son voyage d'Ormus à Surate, qu'à l'entrée du détroit du golfe Persique, on voit sur la côte de Perse, une roche blanche très-élevée,

1 peripl. Eryth. maris. στρογγύλον ὑψηλὸν.

2 Lettera I. da Surat 22 mar. 30 1623.

et qui se trouvant placée au milieu d'une plaine de sable, semble une butte construite de main d'homme. Aussi l'on ne peut douter que l'empire de Sémiramis ne se soit étendu au Midi, jusqu'au golfe Persique. A l'Occident il comprenoit toute l'Asie mineure : cette reine étoit regardée comme la fondatrice de la ville de *Melita* dans la Capadoce (1) sur le confluent de Melas et de l'Euphrate ; c'est aujourd'hui Malatia ; de celle de *Comana* sur le fleuve Sarus, vers les frontieres de la Cilicie et de la Cappadoce (2) ; et de *Zela* dans le Pont, voisine du fleuve Halys, et du Thetmodon. On y voyoit un château sur une butte faite de main d'homme (3), qui de même que celui de Comana, passoit pour un ouvrage de Sémiramis : on doit conclure aussi du nom de *Sémiramis* qu'a porté la ville de Thyatire sur le Lycus, dans la Mysie,

1 Plin. 6, 3.
2 Strab. 12, 389.
3 Strab. 12, 385.

et non loin de Pergame, qu'elle l'avoit fortifiée et agrandie ; et par conséquent que ce pays, voisin de l'Archipel, avoit fait partie de son empire. On peut en dire autant de la ville de *Ninoé* (1), autrement *Aphrodisias* ou *Mégalopolis*, non loin du Mæandre, sur les frontieres de la Lydie et de la Carie : son ancien nom étoit *Ninoé*, ou *ville de Ninus*, et sa situation étoit propre pour contenir des nations belliqueuses dans l'obéissance. Peut-être pourroit-on y joindre le château nommé *Chemirem* ou *Sémiramis* par les Arabes, à quelques milles d'Herath ou de l'*Aria* des Anciens ; mais comme je n'ai pour le croire qu'une conformité de nom, je n'ose insister.

Je me suis étendu sur cet article, parce qu'il m'a paru que ces différens monumens servoient non seulement à prouver que l'Empire de Sémiramis a été réel, mais encore à déterminer quelle a été son étendue : ils montrent

1 Suid. Nino.

aussi que, quoiqu'il y ait quelqu'erreur et quelqu'exagération dans ce que Diodore nous en dit, il s'en falloit très-peu, que du temps de Ninus et de Sémiramis, c'est-à-dire 1900 ans avant l'ère chrétienne, cet empire n'ait eu autant d'étendue que celui des Perses sous Cyrus.

Diodore de Sicile met l'Egypte, l'AEthiopie, et même une partie de la Lybie au rang des provinces de l'empire assyrien, sans doute sur l'autorité de Ctésias; mais l'histoire égyptienne est contraire à ce fait. Ctésias travailloit sur les annales de Perse, les noms des provinces y étoient exprimés en langue persanne, et avoient été traduits de la langue syrienne, dans laquelle les noms des pays soumis à Ninus et à Sémiramis, étoient exprimés. Il faut donc supposer que Ctésias ne s'étoit pas trompé en traduisant les noms persans, et que les écrivains des annales de Perse avoient bien entendu les noms assyriens. Peu

de gens accorderoient cette double supposition; car nous voyons quelle difficulté il y a à traduire les noms de pays, marqués dans l'écriture : le travail des plus habiles critiques ne nous a donné là-dessus que des divinations, qui ne sont pas même toujours également heureuses; ainsi il a pu se faire que les écrivains persans aient pris pour l'Egypte entière, la partie de la Palestine qui en étoit voisine. Quant à l'AEthiopie et à la Lybie, nous voyons que les Hébreux nommoient également pays de *Chus*, l'Arabie déserte, voisine du mont Sinaï, et l'AEthiopie au-dessus de l'Egypte. Les mêmes Hébreux parlent souvent du pays de *Lub*; et l'on ne sait s'il étoit dans l'Arabie, dans l'AEthiopie ou dans la Lybie. Les Ecrivains des annales persannes ont pu prendre *Chus* et *Lub*, pour l'AEthiopie et pour la Lybie, quoique ces mots ne désignassent pas les pays que les Grecs nommoient ainsi. Je me contente donc de donner pour bornes à

l'empire assyrien, les villes les plus éloignées, dont on attribuoit la fondation à Sémiramis.

Pour contenir ces provinces, elle avoit fait construire des forteresses sur des rochers escarpés, où l'art avoit achevé ce que la nature avoit commencé pour les rendre inaccessibles. Dans les provinces où elle n'avoit rien trouvé de pareil, elle avoit fait élever des buttes de terres rapportées et liées ensemble avec tant de soin, que les châteaux qui étoient au sommet ont subsisté long-temps après elle : ces buttes portoient ordinairement le nom de Sémiramis. L'histoire des successeurs d'Alexandre parle souvent d'un de ces châteaux élevé dans la Cilicie, auprès d'*Anchialé*, elle le nomme *Quinda* ; et il semble par sa situation, que ce soit le fameux château des Géants, décrit par le sieur *Paul Lucas* dans la seconde relation de ses voyages (1). Outre les troupes

1 Diod. lib. 2.

qui étoient en garnison dans ces châteaux, chaque province levoit tous les ans un certain nombre de soldats, qu'elle envoyoit à Ninive, sous la conduite des chefs que le roi choisissoit dans la nation même. Ces troupes demeuroient un an entier campées aux portes de Ninive, lorsqu'elles n'étoient point employées à quelques expéditions : elles étoient relevées au bout de l'année par de nouvelles troupes, et s'en retournoient dans leurs provinces. Par ce moyen, les rois d'Assyrie avoient toujours une armée considérable sur pied, prête à marcher au premier ordre, et en état de réprimer les moindres soulévemens; et d'un autre côté, ces troupes changeant tous les ans, il étoit plus facile de prévenir les inconvéniens de la trop grande puissance qu'usurpent les gens de guerre dans les gouvernemens militaires, et de l'autorité que les chefs pouvoient acquérir sur leurs soldats.

Ninyas, fils de Ninus et de Sémira-

mis,

mis, succéda à sa mere, et monta sur le trône, d'Assyrie 35 ans environ après le passage de Jacob en Egypte (1874). L'histoire ne nous apprend rien des actions de ce prince, ni de celles de ses successeurs : on attribue l'obscurité répandue sur leur regne, à la mollesse dans laquelle ils ont été plongés; mais peut-être en vient-elle moins que du repos dans lequel ils ont vécu, et de la tranquillité dont leurs sujets ont joui sous leurs regne. L'histoire ne se charge gueres que des conquêtes et des révolutions éclatantes, sur-tout lorsqu'elle parle des pays étrangers. Ces événemens ont je ne sais quoi de brillant, qui attache l'imagination des lecteurs, et qui frappe celle des écrivains. Il n'a été que trop commun dans tous les temps de voir les hommes éblouis du faux éclat des talens guerriers, mépriser les vertus douces et pacifiques, qui sont cependant les seules que les peuples puissent raisonnablement désirer dans les princes.

Car enfin ces princes guerriers et conquérans, auxquels ils aiment à donner leurs éloges, sont autant de fléaux que le ciel employe dans sa colere pour châtier également les nations qu'ils régissent, et celles qu'ils désolent.

Les rois d'Assyrie conserverent l'empire de Sémiramis sans démembrement, pendant plusieurs siecles : mais ils furent subjugués de même que toute la haute Asie et qu'une partie de l'Inde, par Sésostris, roi d'Egypte; les conquêtes de ce prince formerent un empire formidable par son étendue, mais il ne fut pas de longue durée. Je ne sais si Ctésias parloit de cette conquête. Diodore n'en fait point mention dans l'abrégé qu'il donne de l'histoire assyrienne; mais le canon des rois d'Assyrie, que Syncelle avoit pris de l'histoire de Jule Africain, et qui avoit été copié sur le catalogue de Ctésias, fournit une preuve bien singuliere de la conquête de l'empire assyrien par Sésostris. Dans cette liste,

le dixieme roi depuis Ninus est nommé *Séthos*, du même nom que les Grecs donnoient à Sésostris (1). Manéthon (2) marquoit expressément que ce *Séthos* ou *Séthosis* avoit soumis les Assyriens : le même écrivain assuroit que ce prince étoit l'Egyptus des Grecs, et le frere de Danaüs. Or il est constant par la chronique de Paros, que Danaüs passa en Gréce, 302 ans avant la prise de Troye, et Manéthon nous apprend que Danaüs ne quitta l'Egypte qu'après que Sésostris fut revenu de ses expéditions. Si la ville de Troye a été prise l'an 1292 avant Jesus-Christ, comme il résulte de la chronologie d'Hérodote (ainsi que je l'ai établi dans la dissertation sur la chronologie des Lydiens), le temps du retour de Sésostris tombe à l'an 1584 ou 1585 avant Jesus-Christ. Les expéditions de Sésostris ont duré 9 ans entiers; ainsi, en supposant qu'il avoit com-

1 Syncell. p. 10.

2 Manetho ap. Joseph. contra Appion. 1, p. 1041.

mencé par la conquête de l'Assyrie, elle doit être arrivée vers l'an 1594 avant l'ère chrétienne.

Séthos, dans la liste des rois d'Assyrie, a commencé de régner l'an 358 après Ninus (1610), c'est-à-dire, selon ma chronologie, l'an 1610 avant l'ère chrétienne, et a fini l'an 1578, peu de temps avant la naissance de Moyse. Eusébe nomme ce roi Altadas, soit que ce fut le nom assyrien de Sésostris, soit que ce fut le nom du prince qui régnoit alors sur l'Assyrie, et qui devint tributaire des Egyptiens. J'aurai occasion d'examiner à fond la chronologie égyptienne dans un autre ouvrage; il me suffit d'avoir fait sentir ici combien la date du commencement de Ninus, donnée par AEmilius Sura, quadre avec la chronologie égyptienne de Manéthon, et de l'auteur de la chronique de Paros. Ce synchronisme ne s'est même présenté à moi, que quand j'ai voulu ranger les événemens de l'histoire assyrienne dans leur ordre chronologique : il est devenu

une conséquence du systême que j'avois embrassé ; et cette conséquence jette un si grand jour dans l'histoire d'Assyrie, qu'elle pouvoit être regardée comme une découverte suffisante pour établir un systême chronologique : car il y a bien des systêmes qui n'ont pas des fondemens aussi solides.

Les conquêtes de Sésostris affoiblirent la monarchie assyrienne : les pays qui leur avoient été soumis, devinrent des provinces de l'empire égyptien, et plusieurs ne retournerent jamais sous la domination des rois de Ninive.

Cependant les successeurs de Sésostris ayant négligé les conquêtes éloignées, dont la conservation étoit difficile, l'empire égyptien se démembra en moins d'un siecle, comme on le voit par l'établissement des Hébreux dans le Chanaan; et de ce démembrement il se forma divers états, différens, indépendans de l'Egypte et de l'Assyrie.

C'est vers ce temps-là que commen-

cerent les royaumes de Phrygie et de Lydie, ou de Mæonie dans l'Asie Mineure, à l'occident du fleuve Halys, lesquels, non plus que le royaume de Troye, ne paroissent point avoir dépendu dans la suite de l'empire assyrien, malgré tout ce que les Grecs ont débité là-dessus (2). A l'orient de Ninive, les Scythes se répandirent dans les pays voisins de la mer Caspienne, et une de leurs colonies prit le nom de Parthes; car elle est du temps de Sésostris (2). Il étoit arrivé alors une révolution parmi les Scythes, qui les obligea d'avancer vers l'occident, pour y chercher de nouvelles demeures. Au temps d'Hérodote, vers l'an 450 avant Jesus Christ, ils comptoient mille ans entre le temps auquel ils étoient venus sur les bords du Tanaïs, et celui de l'expédition que Darius entreprit contr'eux. Ce fut, sans doute, dans le même temps que les

1 Justin. lib. 1, & lib. 41.

2 Arrian. ap. Phot. codice 58.

Amazones passerent dans la Cappadoce, et s'établirent sur les côtes du Pont-Euxin. L'existence de ces femmes guerrieres est constante parmi les anciens; et nous savons qu'encore aujourd'hui, parmi les Tartares Nagays (1), les filles vont à la guerre, et se battent avec autant de bravoure que les hommes. Il paroît par l'histoire de Moyse, que l'autorité des Assyriens n'étoit plus reconnue au midi de l'Euphrate, lorsque les Hébreux s'établirent dans la terre de Chanaan; au moins est-il clair que les pays situés au midi du Liban, ne dépendoient pas d'eux, et qu'ils ne s'opposerent pas aux conquêtes de Josué (1440).

Cependant le nom des Assyriens n'étoit pas inconnu, et l'on n'avoit pas oublié quelle avoit été leur puissance: nous le voyons par la prophétie de Balaam, qui menace les Arabes des armes assyriennes.

Cette menace fut accomplie peu d'an-

1 Voyez la Tartarie de Vitsen.

nées après (1400), lors de l'expédition de Chusan, roi de Mésopotamie, et dépendant des Assyriens. Il assujettit les Hébreux, et fut maître de ce pays pendant huit ans : sa mort fit révolter les pays nouvellement conquis, et les Assyriens négligerent de les soumettre, ou ne se trouverent point assez forts pour l'entreprendre. Il se forma au midi de l'Euphrate un grand nombre de petits états qui se faisoient une guerre continuelle, dans laquelle les Hébreux furent souvent assujettis par les peuples qui les entouroient. Six cent vingt-cinq ans après Ninus (1343), Belochus, autrement Balæus, ou Belimus, monta sur le trône de Ninive; vers la quinzieme année de son regne (1328), il eut une guerre à soutenir contre une puissance étrangere. Céphalion dit que c'étoit Persée, époux d'Andromede, qui, poursuivi par Bacchus, vint descendre sur les côtes des provinces maritimes de l'empire d'Assyrie, avec une flotte de cent vaisseaux :

mais il est clair que cet historien, trompé par l'équivoque d'un nom approchant de celui de Persée, a voulu faire honneur à un héros grec d'une expédition où il n'avoit eu aucune part. Comme nous n'avons plus les ouvrages anciens, dans lesquels étoit rapporté le détail de l'histoire d'Assyrie, nous ne pouvons dire, ni ce qui avoit trompé Céphalion, ni quels étoient ce Persée et ce Bacchus.

Ce même roi d'Assyrie fut pere d'Atossa, nommée aussi Sémiramis; il l'associa au trône, et elle régna 12 ans. Photius nous apprend que c'étoit cette Atossa qui étoit devenue amoureuse de son propre fils, et qui l'avoit épousé, ayant donné à l'Orient l'exemple de ces nôces incestueuses qui devinrent après elle si communes parmi les Medes et parmi les Perses.

Belochus et sa fille Atossa furent les derniers rois de la famille des Dercétades, c'est-à-dire, des descendans de Sémiramis et de la déesse Dercéto, sa mere;

suivant la tradition fabuleuse des Syriens. Beletaras, intendant des jardins du palais, monta sur le trône : nous ne savons si ce fut la violence ou l'intrigue qui l'y plaça ; l'historien qui nous apprend ce fait, se contente de dire qu'il employa des moyens incroyables.

Cette révolution (1318) qui donna la couronne à un homme sans naissance, affoiblit encore l'empire d'Assyrie : Beletaras et ses descendants ne conserverent pas sur les princes tributaires la même autorité qu'avoient eue ceux de la famille de Sémiramis ; et ce fut cette foiblesse qui les empêcha de s'opposer aux conquêtes de David et de Salomon, et aux expéditions dans lesquelles ces princes porterent leurs armes jusques sur les bords de l'Euphrate, comme nous le voyons dans l'écriture.

Le huitieme des successeurs de Beletaras est nommé *Teutamès* ou *Tenthanès* ; et la ressemblance de ce nom avec celui de Tithon, mari de l'Aurore et

pere de Memnon, a fait imaginer aux Grecs, que ce roi d'Assyrie avoit envoyé du secours à Priam, roi de Troye, son vassal. Les Grecs semblent cependant varier sur le nom de ce roi, duquel Priam étoit vassal; et ils le nommerent tantôt *Teutamès*, tantôt *Panyas*, selon que le temps auquel ils plaçoient la guerre de Troye, quadroit avec la chronologie qu'ils suivoient pour l'histoire d'Assyrie: Ctésias lui-même et Platon après lui ne parloient là-dessus que par conjecture; et il n'étoit point fait mention de cette guerre de Troye dans les annales persannes ou assyriennes. Le Memnon d'Homere est AEthiopien ou Egyptien; et c'est un personnage de l'invention du poëte, comme tout le détail de cette guerre. Il y avoit eu dans l'Orient un Memnon fameux par ses expéditions dans la haute Asie, où il avoit laissé plusieurs monuments; mais c'étoit un prince égyptien, et probablement le petit-fils de Sésostris: les Egyptiens le nommoient

Phamenoph ou *Amenophis*. Son tombeau appellé *Memnonium* par les Grecs, est célebre dans l'antiquité ; et il en subsiste encore des restes magnifiques. Le nom du Titon des Grecs est sans doute formé sur celui de *Thoth* ou *Athothis*, que plusieurs rois d'Egypte ont porté.

Nous ne connoissons aucun détail de l'histoire des successeurs de Beletaras, jusqu'à la révolte d'Arbaces et des pays tributaires de l'Empire d'Assyrie. Ctésias et tous les historiens qui l'ont suivi, nous parlent du luxe et de la molesse de ces princes, comme ayant été portés aux derniers excès : mais peut-être que tout leur crime avoit consisté dans leur foiblesse, et dans une confiance qui ne leur avoit pas permis de se précautionner contre la révolte des gouverneurs ou rois tributaires : cette réputation ne seroit due en ce cas qu'à la maniere dont les historiens postérieurs à l'usurpation parloient d'eux. Nous voyons dans notre histoire de France, que la molesse de ces

rois auxquels on a donné le nom de fainéants sous les successeurs de Pepin, est aujourd'hui au moins une chose très-douteuse.

Quoi qu'il en soit du fondement de la réputation de ces rois d'Assyrie, Arbaces ou Pharnaces, comme d'autres le nomment, Satrape de Médie, et Bélésis gouverneur de la Babylonie, ayant engagé dans leur parti les Persans et les Arabes, se révolterent ouvertement contre le roi d'Assyrie (916). La guerre dura plusieurs années, et les révoltés perdirent trois batailles consécutives; mais malgré ces mauvais succès, ils ne perdirent point courage, et ayant engagé les troupes de la Bactriane ou des provinces orientales à se joindre à eux, le roi d'Assyrie forcé dans son camp, fut obligé de se retirer dans Ninive, et de laisser son armée sous le commandement de Salamenes, frere de la principale de ses femmes. Salamenes fut défait, et les Princes ligués mirent le siége devant Ninive : le siége dura

trois ans, et la ville ne fut prise qu'à la faveur d'un violent débordement du Tigre, qui renversa une partie des murailles.

Diodore nomme ce Prince Sardanapale, et prétend qu'il se brûla dans son palais; action que Justin regarde comme la seule preuve de courage qu'il eut donnée, *hoc solo imitatus virum* : mais nous voyons par le récit de Diodore, qu'il avoit montré de la conduite et de la bravoure dans la guerre qui avoit précédé le siége, et dans le siége même. Comme il avoit prévu que les suites en pourroient être funestes, il avoit voulu mettre les Princes, ses enfans à couvert, et il les avoit envoyés avec des sommes considérables (Diodore dit 3000 talents d'or) chez un Prince ou Gouverneur de Paphlagonie, qui lui étoit resté fidéle. Ctésias dit dans Athénée, que ce fut auprès de celui qui étoit maître de Ninive, qu'il les envoya, ce qui supposeroit qu'il ne fut pas assiégé dans Ninive, mais dans

une autre ville. Quoi qu'il en soit de ce détail, que nous ne pouvons vérifier faute de monumens, les richesses de ce Prince étoient fameuses parmi les Grecs : Hérodote en parle, et il semble qu'elles avoient passé en proverbe.

Ce Prince fut enseveli aux portes de Ninive (898); on lui éleva un tombeau superbe, mais sur lequel on avoit gravé une épitaphe qui étoit une satyre propre à décrier sa mémoire, et à justifier la conduite de l'usurpateur.

Selon Velleius, il étoit le trente-troisiéme roi d'Assyrie: selon les manuscrits de Diodore, que le Syncelle avoit vus, il étoit le trente-cinquiéme; au lieu que selon le texte que nous avons maintenant, il étoit le trentiéme. La tradition lui donnoit le nom de *Sardanapale*, soit qu'il l'eut porté effectivement (car en langue assyrienne ou chaldéenne, ce n'est qu'une épithete honorable, qui signifie *prince donné du ciel*) soit que l'on eut confondu ce

prince avec un autre Sardanapale ; car il y en a eu plusieurs, comme on l'a observé dans la dissertation qui précéde cette histoire.

Arbaces ne détruisit point Ninive, mais il changea la forme du gouvernement assyrien ; et les gouverneurs des provinces ne reconnurent plus l'autorité des rois assyriens : le pouvoir devint héréditaire dans leur famille, et ils ne purent être destitués que par une especе de diéte ou d'assemblée générale de tous les Princes confédérés ; c'est ce qui résulte du récit de Diodore (1), et de celui de Nicolas de Damas (2). Les successeurs d'Arbaces gouvernoient la Médie avec une espece de supériorité sur les autres princes ; mais elle ne leur donnoit pas droit de changer les loix qui avoient été établies par l'assemblée des princes ligués.

Il paroît que Ninive et les Assyriens

1 Diod. lib. 2.

2 Nicol, Damas. excerpta Vales. p. 427.

formerent toujours un royaume particulier : mais au bout d'un siécle ou environ, la confédération établie par Arbaces ne subsistant plus, et les pays révoltés étant tombés dans une espéce d'anarchie, ou dans un état d'autonomie comme Hérodote le nomme, les rois de Ninive répareront leurs forces, leverent des troupes, et se rendirent de nouveau formidables. Ils ne tournerent cependant pas d'abord leurs armes du côté des pays nouvellement révoltés, ils craignirent que cette démarche ne fît ouvrir les yeux à ces peuples, et ils ne se sentoient pas en état de leur résister s'ils se réunissoient; ils porterent leurs vues du côté du Midi, et soumirent les provinces de Mésopotamie et de Syrie, qui avoient secoué le joug depuis longtemps.

Phul ou Pul, roi d'Assyrie, s'étant avancé jusqu'au mont Liban (770), Manahem qui avoit usurpé le royaume d'Israël, implora sa protection, se soumit

à lui, et lui paya mille talents pour l'engager à employer ses forces à le maintenir sur le trône.

Cependant il arriva une révolution à Babylone (747), le royaume des Chaldéens prit une nouvelle forme ; et Nabonassar qui régnoit sur ce pays, ayant fait des établissemens considérables par rapport aux sciences et à l'astronomie, le commencement de son regne devint une époque que les astronomes anciens employerent long-temps après la destruction de cette ville. La suite des successeurs de Nabonassar, et les années de leur regne sont ce qu'il y a de plus assuré dans toute l'ancienne chronologie ; parce qu'elles sont déterminées par des éclipses observées avec exactitude.

Achas roi de Juda (741), se voyant pressé par les rois d'Israël et de Damas, appella à son secours *Teglathphalassar*, roi d'Assyrie ; et pour l'engager plus fortement à prendre sa défense, il lui envoya des sommes considérables, qu'il

amassa en enlevant une partie des ornemens du temple de Jérusalem.

Le roi d'Assyrie attaqua d'abord le royaume de Damas, assiégea sa capitale, la prit, et en transporta les habitans vers les bords de l'Euphrate, dans le pays de *Kir*, ou dans la *Cyrresthique*, pays voisin de la Comagéne : de-là il passa dans le royaume d'Israël. Phacée régnoit alors, et s'étoit emparé de la couronne par le meurtre de Manahem : *Teglathphalassar* vengea la mort de ce prince par le ravage du pays ; il s'empára de plusieurs villes, dont il transporta les habitans dans l'Assyrie ; il obligea le roi d'Israël à le reconnoître, et à lui payer un tribut annuel.

Salmanasar succéda au royaume et aux projets de conquête de Teglatphalassar (730). Le roi d'Israël avoit cessé de payer le tribut annuel, et songeoit à se fortifier du secours du roi d'Egypte avec lequel il s'étoit ligué. Le roi d'Assyrie prévint cette révolte, passa dans la

Judée; et tandis que ses troupes formoient le siege de Samarie, il s'empara des places maritimes de la Phénicie, à l'exception de Tyr qu'il tint inutilement bloquée pendant 5 ans, et qu'il attaqua sans succès avec une flotte que lui avoient fourni les villes de Sidon, d'Acé et de Tsor (721), comme il étoit écrit dans les annales de Tyr. Les Israëlites ne furent pas aussi heureux; Samarie fut prise et ruinée pour punir ses fréquentes révoltes. Salmanasar transporta une partie des habitans dans la Mésopotamie, où il les plaça dans la Calacene, le long des fleuves Chabor et Saocoras; il établit le reste vers la frontiere des Medes, dans les montagnes qui séparent la Médie et l'Assyrie; et pour ne pas laisser le pays d'Israël inculte, il y établit des colonies tirées de la Babylonie, du territoire de Sippara ou de *Sepharvaim*, de Syrie ou du pays d'*Emath*, du pays d'Ava ou *Ahava*, c'est-à-dire, de l'Adiabene, et enfin du pays de

Chouthα ou Cotæa, canton de l'Arménie, à l'orient du Tygre, et voisin des Gordiens ou Carduques (1). Le royaume d'Israël fut entiérement détruit par ces transplantations, et les peuples établis à Samarie, furent toujours regardés comme étrangers par les Juifs. Salmanasar fit proposer à Ezéchias, roi de Juda, de se soumettre à lui, et de lui payer un tribut; mais ce prince le refusa, et se prépara à une vigoureuse défense avec le secours du roi d'Egypte, qui commençoit à prendre de grandes inquiétudes des progrès que faisoient les Assyriens.

Salmanasar étant mort, Sennachérib lui succéda, et passa avec une armée formidable dans la Judée, pour soumettre le roi de Juda et s'avancer ensuite vers l'Egypte (714). Ezéchias ne se trouvant point en état de résister à une armée aussi forte que celle des Assyriens, offrit de se soumettre et de payer le tribut; mais Sennachérib refusa d'écouter

1 Ptol 5, 13.

Déjoces commença donc son regne en Médie pendant la guerre civile des enfants de Sennachérib (709) ; ces divisions lui laisserent tout le temps nécessaire pour affermir sa domination et régler son nouvel état. Au bout de vingt ans, il se trouva assez puissant pour conquérir une partie de l'Asie, et pour enlever l'Arménie et la Cappadoce aux Assyriens.

Tout ce que nous savons du regne d'Assarhaddon, c'est qu'il envoya de nouvelles colonies dans le pays de Samarie, pour fortifier celles que Salmanassar y avoit établies. Il permit aussi à quelques-uns des Israëlites des dix tribus d'y retourner ; et ce fut alors que les Samaritains commencerent à joindre le culte du Dieu d'Israël à celui de leurs anciennes divinités, comme ils le disent dans l'écriture où ils nomment ce prince *Assarhaddon*, en parlant aux Juifs, et *Osnapar* dans le mémoire qu'ils présentent au roi de Perse (1).

1 Esdr. 4, 2, 10.

Le

Le regne de ce prince ne fut pas long; la faction opposée à celle qui l'avoit mis sur le trône, ayant pris de nouvelles forces, il fut obligé d'abandonner la couronne; et on mit à sa place un prince nommé Ninus, par lequel Castor finissoit la suite des rois assyriens. La fin de ce canon de Castor tomboit à l'an 1280 depuis le commencement de Ninus, fils de Belus, fondateur de l'empire assyrien; et cette année 1280 est, selon la date du commencement de Ninus, donnée par AEmilius-Sura, l'an 688 avant l'ère chrétienne; c'est la premiere des 128 années de l'empire des Medes, selon Hérodote, ou de leur domination sur les pays qu'ils avoient enlevés aux Assyriens dans l'Asie Mineure, à l'orient du fleuve Halys.

Castor nomme le prédécesseur de Ninus second, Sardanapale; le temps de son regne quadre parfaitement avec celui d'Assarhaddon ou d'*Asordan*, les noms d'ailleurs sont les mêmes, car ce mot *Pal* ou *Phala* n'est qu'une épithete qui si-

gnifie *grand*, *illustre* dans la langue chaldéenne ; ainsi il est très-probable qu'Assarhaddon est le Sardanapale de Clitarque, qui mourut dans un âge avancé, et qui avoit survécu long-temps à la perte de son royaume : cela ne peut convenir au Sardanapale détrôné par Arbaces, ni à celui sous lequel Ninive fut absolument détruite par les Medes et les Babyloniens, parce que l'un et l'autre périrent dans la révolution, et que le dernier se brûla dans son palais. Ce même Assarhaddon est le Sardanapale dont le tombeau étoit en Cilicie, avec une épitaphe dans laquelle il est nommé Sardanapale, fils d'Anakyndarax.

Le nom du prince qui succéda à Ninus second, ne nous est pas connu. Déjoces, roi des Medes, qui avoit enlevé aux Assyriens l'Arménie et la Cappadoce, étant mort en 657 (656), son fils Phraortes lui succéda. Ce prince tourna ses armes du côté de l'orient, et soumit les Persans, les Carmaniens, les Parthes et

tous les pays orientaux ou la Bactriane, jusqu'aux pays des Massagetes et des Saques de la Margiane, voisins de l'Arachosie. Ce Phraortes, nommé *Arphaxad* dans le livre de Judith, enflé par tant de victoires, se crut assez fort pour attaquer et pour forcer les Assyriens de Ninive à le reconnoître : il marcha contre eux : mais il trouva que les troupes assyriennes étoient toute autre chose que celles des nations qu'il avoit vaincues. Celles des Medes manquoient de discipline, elles ne savoient ni se ranger par bataillons et par escadrons, ni même séparer les différentes sortes d'armes, et la cavalerie se battoit pêle-mêle avec l'infanterie : son armée fut mise en déroute, et il périt lui-même dans le combat, s'étant laissé emporter à son courage. L'année de sa mort (635) étoit, selon la version latine du livre de Judith, la douzieme du regne du roi de Ninive, et selon la version grecque, la dix-septieme; ainsi ce roi de Ninive, que les auteurs

de ce livre nomment Nabuchodonosor, avoit commencé de régner, l'an 646 ou l'an 651, quarante ans environ après l'expulsion d'Assarhaddon ou de Sardanapale.

Cyaxare, fils et successeur de Phraórtes, ne négligea rien pour venger la mort de son pere (634), il leva en hâte de nouvelles troupes, qu'il joignit à celles qui étoient échappées de la déroute précédente; il les rangea en différents corps; et comme ces nations belliqueuses brûloient d'envie d'effacer la honte de l'affront qu'elles venoient de recevoir, elles s'accoutumerent bientôt aux évolutions et aux mouvements de la Tactique; elles les avoient ignorés jusqu'alors. Ainsi Cyaxare, à la tête d'une armée formidable, marcha contre les Assyriens, les défit en bataille rangée, et se préparoit à mettre le siége devant Ninive, lorsque l'invasion des Scythes qui inonderent la Médie, cette même année, l'obligea d'abandonner les Assyriens pour s'oppo-

ser à ses nouveaux ennemis. Ces Scythes, sous la conduite de Madyes, leur roi, défirent l'armée de Cyaxare, et ravagerent l'Asie pendant près de 28 ans.

Le livre de Judith nous montre que le roi de Ninive avoit fait alliance avec ces Scythes ; car il marque expressément, que ce prince avoit dans l'armée, dont il donna le commandement à Holopherne, 12000 *archers à cheval* ; et les Scythes étoient les seuls qui connussent cette maniere de combattre, qui est encore en usage chez les Tartares.

Dès l'année 635, le roi de Ninive avoit envoyé sommer les peuples de Cappadoce, de Cilicie, de Syrie, les Tyriens, les Juifs et tous ceux qui avoient autrefois été soumis à l'empire assyrien, de le reconnoître, et de se joindre avec lui contre les Medes : mais ses ambassadeurs furent mal reçus par-tout, les souverains de tous ces pays le regardoient, dit la vulgate, comme un prince leur égal, et duquel ils ne relevoient plus ; d'ailleurs,

les rois de Babylone avoient soumis une partie de ce pays, ou du moins avoient fait des traités avec eux contre les Assyriens.

Ce fut vers l'an 634 (654), et aussi-tôt après la défaite de Phraortes, que l'armée des Assyriens entra dans la Judée, sous la conduite d'Holopherne, après avoir soumis la partie septentrionale de la Mésopotamie, pris Mélita sur l'Euphrate, et le pays de Damas. Josias régnoit alors à Jérusalem; mais comme il n'avoit que 11 ou 12 ans, l'histoire de Judith fait seulement mention du grand prêtre Eliacim (1), et du conseil qui gouvernoit le royaume pendant la minorité du roi. Holopherne s'étant avancé sans obstacle, jusqu'auprès de Bethsan, nommé dans la suite *Scythopolis*, à cause que les Scythes s'y établirent, trouva que les Juifs avoient fermé tous les passages, et qu'ils gardoient avec soin les défilés par lesquels on pourroit pénétrer

1 Il est nommé *Helcias* ou *Hilkiah*, dans le livre des Rois.

dans leur pays : il n'osa entreprendre de les forcer avant que de s'être rendu maître de Bethulie, ville forte qui défendoit ces défilés ; il se contenta même de la bloquer, persuadé que les habitants, qui manquoient d'eau, ne soutiendroient pas un long siége. La résolution de Judith sauva la ville de Bethulie, et le courage avec lequel elle s'exposa pour le salut des siens, lui ayant donné le moyen d'ôter la vie à Holopherne ; l'armée des Assyriens ne songea plus qu'à lever le siége, et à se retirer dans la Mésopotamie ; la plus grande partie périt dans cette retraite faite sans chef et sans ordre. Cette armée étoit obligée de traverser les pays qu'elle avoit ravagés ; ce qui put regagner l'Assyrie, périt dans la bataille donnée contre Cyaxare, en 634 ; et les Assyriens, abandonnant tous les projets de conquêtes éloignées, ne penserent plus qu'à conserver leurs provinces, et à les défendre contre les Scythes, qui ravageoient, sans distinction d'amis ni d'en-

nemis, tous les pays dans lesquels ils pouvoient pénétrer.

Les Scythes passerent dans la Judée, et s'avancerent jusques sur les frontieres de l'Egypte; mais le roi Psammetique s'étant avancé à leur rencontre, à la tête d'une armée, les obligea de se contenter des sommes d'argent qu'il leur offrit, et ils se retirerent. Psammetique est mort en 616, ainsi l'incursion des Scythes est antérieure à cette année : elle doit être postérieure à la treizieme année de Josias, ou à l'an 628; car la prophétie de Jérémie nous apprend que les Scythes n'étoient pas encore entrés dans la Judée. Le Prophéte (1) prédit l'invasion de ce peuple venu du fond du septentrion, des extrémités de la terre, de ces hommes farouches dont les Juifs n'entendront point la langue : leurs chariots, dit-il, sont plus redoutables que les orages, leurs chevaux plus vifs que des aigles, et leur carquois est comme un sépulchre toujours ouvert, duquel il sort une mort inévitable.

Jerem. IV, 5, 6, et V, 15, etc. VI, 22.

Necos, roi d'Egypte, crut qu'il lui seroit facile de se rendre maître de toute la Syrie, et de profiter de la foiblesse où les ravages des Scythes avoient mis la haute Asie. Il s'avança donc dans la Judée (611), à la tête d'une armée, et fit proposer à Josias de lui accorder le passage sur ses terres. Josias, allié des Babyloniens, le refusa, et par-là obligea le roi d'Egypte de tourner ses armes contre lui. Le roi de Juda fut tué dans le combat, Jérusalem et le pays des Juifs tomberent entre les mains de Necos (610), qui sempara facilement de toute la Syrie jusqu'à l'Euphrate, et se rendit maître de Carchemis, ville importante, parce que c'étoit un des passages de l'Euphrate, qui lui ouvroit l'entrée de la Mésopotamie.

Cependant les Médes ayant presqu'entiérement exterminé les chefs des Scythes, le reste fut trop heureux de se retirer dans la Scythie occidentale, sur les bords du Tanaïs, où ils ont toujours demeuré

depuis, et où ils sont encore maintenant sous le nom de petits Tartares. Cyaxare ayant délivré ses états de cet ennemi domestique, se ligua avec Nabopolassar roi de Babylone : Nabuchodonosor, fils de ce dernier, épousa Aroïtis, fille d'Astyage fils de Cyaxare ; et les Babyloniens s'étant joints aux Médes, leurs armées allerent mettre le siége devant Ninive : *Sarac* nommé aussi *Sardanapale* par les Grecs, s'y étoit renfermé ; mais sa résistance ne put empêcher la ville d'être prise. Sarac qui redoutoit la vengeance de Cyaxare, dont la cruauté et les emportemens sont connus par l'histoire, se brûla dans son palais après avoir égorgé sa femme et ses enfans ; par cette mort volontaire il évita l'ignominie du triomphe, et les supplices auxquels Cyaxare l'eût condamné pour venger la mort de son pere Phraortes, et les ravages des Scythes (608.), auxquels il y a quelque apparence que le roi de Ninive avoit eu grande part.

Ninive périt l'année 608, qui est celle

où Nabuchodonosor fut désigné roi par son pere, et celle de laquelle l'écriture compte la premiere année de son regne. Cette même année, qui étoit la quatrieme commencée depuis la conquête de la Syrie par Necos, les Egyptiens furent défaits à Carchimis; et cette victoire rendit les Babyloniens maîtres de tous les pays situés au midi et à l'occident du Tigre, jusqu'aux frontieres de l'Egypte. Le pays des Assyriens fut partagé entre les vainqueurs, la ville de Ninive fut totalement détruite, ses édifices rasés, et les habitans transportés dans la Babylonie et dans la Médie, ou dispersés dans les villages de la Mésopotamie. Elle ne s'est jamais relevée de cette chûte, et la ville bâtie de l'autre côté du Tigre, sous le nom de *Ninus*, non plus que celle de Moussoul que les Califes fonderent au lieu même où avoit été l'ancienne Ninive, n'ont point approché de la grandeur et de la puissance de cette superbe ville, qui étoit l'une des plus anciennes du monde.

Ainsi finit l'empire d'Assyrie, 1360 ans juste après le commencement du regne de Ninus : les diverses révolutions de cette monarchie ont donné lieu aux historiens de varier sur sa durée. Les uns ont fait cesser sa grandeur 1070 ans après son commencement, c'est-à-dire, lors de la révolte des pays tributaires en 898, les autres ont considéré l'empire de Ninive comme subsistant jusqu'aux conquêtes des Médes, et jusqu'à leur domination sur la Cappadoce, l'Arménie, la Perse, et les autres provinces soumises à leur puissance; ce qui a commencé l'an 688, ceux-là donnent 1280 ans de durée aux Assyriens. Le plus grand nombre a suivi Ctésias, et a donné 1360 ans de durée à l'empire assyrien; parce qu'il a cru que la fin de cette monarchie ne devoit pas précéder la destruction de Ninive, et que l'empire des Assyriens avoit subsisté tant qu'ils avoient fait un état à part, et distingué des autres royaumes; ce qui dura jusqu'à l'an 608,

et à la ruine de Ninive par les Babyloniens et les Médes joints ensemble. Ces deux nations partagerent le pays des Assyriens : les Babyloniens s'emparerent de la Mésopotamie, et les Médes de l'Assyrie et des pays situés au-delà du Tigre.

RECHERCHES SUR LA CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE DE LYDIE.

QUOIQUE la chronologie de cette histoire soit assez nettement établie en général dans les anciens écrivains, elle est cependant encore sujette à quelques difficultés qui n'ont pas été suffisamment éclaircies jusqu'à présent. Ce sont ces difficultés que je me propose de résoudre dans ces recherches : je n'entrerai dans aucun détail historique ; M

l'abbé Sevin a traité cet article dans ses dissertations, avec une élégance et une érudition qui ne laisse rien à désirer. Je ne me serois pas même engagé dans l'examen de la chronologie des Lydiens, s'il n'y avoit quelques points des dissertations de M. l'abbé Sevin, sur lesquels je ne puis être de même avis que lui; sur-tout par rapport aux changements dont il croit que la chronologie suivie par Hérodote, a besoin.

La découverte de la vérité est le seul objet de nos travaux académiques, et la liberté de proposer et de comparer les sentimens opposés sur chaque matière, a toujours été le moyen le plus sûr de parvenir à la vérité, ou du moins d'en approcher. Je ne craindrai donc point de blesser M. l'abbé Sevin, en proposant ici des vues différentes des siennes : je crois les miennes plus probables; mais je reconnois en même temps, qu'il doit avoir pour combattre, et même pour détruire mes opinions

sur cette chronologie, le même droit que je me suis donné pour ne pas recevoir les siennes.

L'époque de la ruine du royaume des Lydiens doit servir de base à toute leur chronologie. Comme elle touche immédiatement les temps historiques connus avec une pleine certitude, c'est par elle qu'il faut commencer, afin d'aller du plus connu au moins connu; méthode de laquelle on ne peut s'écarter sans danger dans la recherche des vérités de toute espece.

Le royaume de Lydie fut détruit par Cyrus, roi des Perses, après une guerre de quelques années, terminée par la prise de Sardes, capitale des Lydiens, et par la captivité de Crœsus, qui fut le dernier roi de ce pays. Suivant le récit d'Hérodote, ces événements précédérent la prise de Babylonne par Cyrus, arivée l'an 538 avant l'ère chrétienne; car cette année fut la premiere du regne de Cyrus à Babylonne, suivant

le canon astronomique de Ptolémée ; et l'écriture est en cela conforme à l'histoire profane.

Mais nous avons une date encore plus précise de la prise de Sardes : Sosicrate, cité par Diogéne-Laërce dans la vie de Périandre, tyran de Corinthe, nous apprend que ce prince mourut la quatrieme année de la XLVIII[e] Olympiade, quarante ans avant la captivité de Croesus, et la prise de Sardes. Ce dernier événement est donc arrivé la quatrieme année de la LVIII[e] Olympiade, l'an 545 avant Jesus-Christ (1). Solin met la prise de Sardes à la même Olympiade, mais sans en spécifier l'année.

Eusébe (2) differe de quatre années du calcul de Sosicrate, et met la prise de Sardes la quinzieme année du regne de Croesus, et la premiere de la LVIII[e] Olympiade, l'an 548 avant Jesus-Christ.

La chronique de Paros fait mention

1 Polhistor. c. 7.

2 Euseb. can. chron. Olymp. LVIII.

de Croesus en deux endroits, ligne 56 et ligne 57; il est parlé de Delphes dans la premiere, mais, comme il ne reste que des mots et des lettres à demi effacées, qui ne font aucun sens complet, on ne peut s'assurer de ce qui étoit marqué, si ce n'est qu'il s'agissoit d'une des deux ambassades de Crœsus à l'Oracle de Delphes. Les premiers chiffres de cette époque sont effacés; mais par la comparaison des époques antérieures et postérieures, on conclut que les lettres... ΔΔΔΔII, en chiffres romain XXXXII, sont les restes de HHΔΔΔΔΔII, ou de CCLXXXXII. L'ambassade dont il étoit parlé dans cet endroit de la chronique, tomboit donc à l'an 292 avant la derniere époque, et à l'an 70 avant le passage de Xerxès dans la Gréce, c'est-à-dire, à l'an 550 avant Jesus-Christ; car la date du passage de Xercès est, de l'aveu unanime de tous les chronologistes, de l'an 480. La seconde époque parle sur

Crœsus donne lieu à une grande difficulté ; elle ne peut quadrer avec le voyage de Solon en Lydie (1), au moins dans l'idée de Plutarque. Solon avoit été archonte la troisieme année de la XLVIe. olympiade, suivant le témoignage de Sosicrate ; et cette année fut celle dans laquelle il publia ses loix à Athènes. Il mourut la seconde année de la tyrannie de Pisistrate (2), selon Phanias d'Erése, et sous l'archontat d'Hégestrate, âgé de 80 ans, selon Diogéne Laërce (3). La durée de la tyrannie de Pisistrate, et de celle de ses deux fils Hippias et Hipparque, a été en tout de 51 ans, selon le témoignage formel de Thucydide (4) et d'Aristote (5); ces 51 ans ont fini 20 ans avant la bataille de Marathon (6), et cent ans avant la tyrannie des quatre

1 Diog. Laert in Solone.
2 Plut. Vie de Solon.
3 Diog. Laer, *ibid.*
4 Thucyd. VI, pag. 449.
5 Arist. polit. V. 12.
6 Thucyd. VI, pag. 452.

cents à Athènes (1). La bataille de Marathon (2), antérieure de 10 ans à la bataille de Salamine (3), fut donnée l'an 490 avant Jesus-Christ; la fin de la tyrannie des Pisistratides tombe par conséquent à l'an 509, et le commencement de Pisistrate à l'an 560. Solon est mort la seconde année du regne de Pisistrate, c'est-à-dire, l'an 559; il avoit alors 80 ans; donc il étoit né l'an 638, et l'année de son archontat tombe à l'an 594, qui étoit la quarante-quatrieme de son âge. Selon Plutarque, Solon après avoir établi ses loix à Athènes, abandonna volontairement sa patrie, sous prétexte de continuer le commerce auquel (quoique d'une naissance illustre, puisqu'il descendoit de Codrus, dernier roi d'Athènes) il avoit été obligé de recourir, pour subsister sans être à charge à ses citoyens. Mais le véritable

1 *Idem* VIII, pag. 601.

2 Thucyd. I. pag. 13.

3 Plat. de leg. III.

motif de ces voyages de Solon, fut le dessein de se soustraire à l'importunité de ceux qui le consultoient sur l'interprétation de ses nouvelles loix, et sur leur application à des cas particuliers qu'il n'avoit point prévus. Ainsi il y a grande apparence qu'il ne partit d'Athènes que plusieurs années après son archontat, et vers la cinquantieme année de sa vie. Il passa dix ans à voyager; et c'est pendant ce temps-là qu'il alla à la cour de Lydie, suivant Plutarque : mais quand on supposeroit qu'il ne passa à Sardis que la dixieme année de son voyage, cette année tombera toujours à la 578e. avant Jesus-Christ, 19 ans avant le commencement de Crœsus, selon Sosicrate, et 16 selon la chronologie d'Eusébe.

De l'aveu de Plutarque, Solon n'avoit plus ni la force, ni l'activité nécessaire pour s'exposer aux fatigues d'un gouvernement tel que celui qu'il trouva établi à Athènes à son retour; il ne pou-

voit remédier aux troubles qu'excitoient à tout moment les diverses factions qui déchiroient la république : il y demeura cependant jusqu'à la tyrannie de Pisistrate. Selon Plutarque, il mourut à Athènes; mais selon Diogéne Laërce, il alla mourir dans l'île de Chypre, et cette opinion paroît la plus probable; car il n'avoit point de tombeau ni à Athènes, ni à Salamine, et l'on contoit que ses cendres avoient été semées dans cette île par son ordre même (1).

Plutarque se déchaîne fort contre les chronologistes, qui ne vouloient pas que Solon eût jamais pu voir Crœsus sur le trône (2). Il prétend diminuer leur autorité en leur objectant que la succession des Archontes n'étoit pas exempte de difficultés; mais sans examiner cette déclamation de Plutarque, il suffit d'observer que ce n'est point la suite des Archontes qui s'oppose à cette entrevue

1 Plut. Solon.
2 *Ibid.*

de Solon et de Crœsus. La grande difficulté consiste en ce que Solon est mort l'année même que Crœsus est monté sur le trône, comme il est prouvé par les témoignages de Thucydide, d'Aristote, de Phanias et de Sosicrate comparés ensemble ; et que ce prince, qui avoit alors 35 ans, n'en avoit que 16 lorsque Solon revint de ses voyages. Ainsi, si l'on veut conserver l'entrevue de Solon et de Crœsus, il faudra supposer qu'ayant quitté Athènes la premiere année de la tyrannie de Pisistrate, il alla d'abord à Sardis, et qu'après avoir reconnu le peu d'agrément que trouveroit un homme de son âge à la cour d'un prince enivré de sa puissance, et corrompu par les discours de ses flatteurs, il se retira dans l'île de Chypre, pour y finir ses jours dans la ville de Soli, qu'il avoit fondée.

Cette façon de placer le voyage de Solon à la fin de sa vie, est conforme au sentiment de celui qui avoit supposé

les

les lettres de ce philosophe, rapportées par Diogéne Laërce (1). Dans la lettre à Crœsus, il lui promet de l'aller voir, et l'assure que s'il pouvoit se résoudre à vivre dans un pays où les loix sont assujetties aux volontés d'un homme, il préféreroit la cour de Lydie au séjour d'Athènes, depuis que Pisistrate s'en est rendu le tyran par la violence. Le Sophiste auteur de ces lettres, vivoit dans un temps où l'on avoit des histoires exactes, et où il étoit fac[ile] de donner à ces sortes d'écrits toute la vraisemblance nécessaire pour les faire recevoir.

Au reste, il paroît par la façon dont Plutarque traite les chronologistes en plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il avoit peu d'égard à leurs sentimens, et qu'il faisoit peu de cas de leur science. Il avoit ses raisons, et ils l'auroient obligé d'abandonner des faits, dont il espéroit de tirer parti pour débiter des lieux communs de morale; ce qui a

1 Diog. Laert. Solon.

été son principal dessein dans les vies qu'il a écrites, et dans lesquelles on trouve en général aussi peu d'exactitude qu'il y a de méthode.

Ce qu'il dit contre les canons chronologiques, dans la vie de Solon et dans celle de Licurgue, n'est qu'une allégation vague, de laquelle il ne rapporte aucune preuve. Que la succession des Archontes soit sujette à quelques difficultés, personne n'en doute; mais s'ensuit-il de-là qu'il est permis de l'abandonner, sans avoir de bonnes raisons po: r le faire? Rien n'est plus foible que celle qui détermine Plutarque, dans l'occasion dont il . . git, à préférer la tradition au témoi. age des chronologistes: c'est, dit-il, que *cette histoire convient aux mœurs de Solon, et qu'elle est digne de sa magnanimité et de sa sagesse* (1). Quand cela seroit, comme le dit Plutarque, ce ne seroit pas une raison; un fait, pour être con-

1 Vie de Solon. Trad. de M. Dacier.

venable et honorable à celui de qui on le raconte, ne devient pas vrai de cela seul ; il en faut d'autres preuves : mais la raison de convenance n'a pas même lieu en cette occasion, et Plutarque en l'alléguant n'a pas donné une preuve de ce grand sens dont on le loue ordinairement. La conversation de Solon avec Crœsus ne fait point d'honneur au philosophe : on y voit un grand prince qui s'attache à faire tous les honneurs imaginables à un simple bourgeois athénien ; tandis que celui-ci, loin de chercher l'occasion de s'insinuer dans son esprit pour lui donner des conseils utiles à sa gloire et au bonheur de ses peuples, se contente de *l'irriter sans l'instruire*, de l'aveu même de Plutarque, en lui disant que son bonheur n'approchoit pas de celui d'un athénien tué dans un combat pour sa patrie, et de deux jeunes gens morts subitement à la fleur de leur âge, après avoir traîné le char de leur mere au temple de Junon.

D'ailleurs, ce discours, digne de l'impolitesse d'un Diogéne ou de quelqu'autre Cynique, ne convient en nulle façon aux mœurs de Solon, telles que Plutarque lui-même nous les dépeint. Solon n'étoit rien moins qu'un philosophe austére (1); sa vie molle et délicate, son excessive dépense et la grande licence de ses poëmes, où il parle des voluptés d'une maniere peu digne d'un philosophe, avoient besoin d'apologie, comme Plutarque en convient. On l'accusoit de n'avoir pas été à l'épreuve de la beauté, et une de ses loix le faisoit accuser d'avoir mis la pœdérastie *au nombre des passions les plus louables et les plus vertueuses*; parce que dans le temps qu'il l'interdisoit aux esclaves, *il tâchoit de l'inspirer* au reste de ses citoyens. On lisoit dans les poësies que Solon avoit composées dans sa vieillesse, que *Vénus, Bacchus, et les muses étoient les seules sources des plaisirs*

1 Plut. Vie de Solon.

des hommes. Un philosophe qui parloit ainsi, et dont les moeurs avoient répondu à ces maximes, n'étoit guéres capable de répondre aux honnêtetés de Crœsus avec cette ridicule fierté que Plutarque trouve cependant si digne de la magnanimité et de la sagesse de Solon.

Je ne doute pas que Xénophon ne pensât comme moi au sujet de ce discours de Solon : c'est, sans doute, parce qu'il lui a paru convenable au caractere de ce Législateur, qu'il n'a point fait usage d'un épisode qui lui eût fourni un champ aussi ample pour le moins que celui qu'il trouve dans la réponse de l'oracle d'Apollon, pour faire débiter des moralités à Crœsus. Au reste, si l'on veut absolument que Solon ait été en Lydie, et se soit entretenu avec Crœsus, il faut placer ce voyage à la derniere année de sa vie, comme je l'ai fait; parce que c'étoit celle où Crœsus monta sur le trône de Lydie.

Crœsus étoit le cinquieme et le dernier

roi de la famille des Méomnades, qui avoit commencé à Gygès. Ces cinq rois ont régné, selon Hérodote, 170 ans, en supposant que les années de leurs regnes, marquées par cet historien, sont des années complettes, et non des années commencées. Ces 170 ans ayant fini l'an 545 avant l'ère chrétienne, ont commencé l'an 714, et cette année a été, selon Hérodote (1), la premiere du regne de Gygès. Pline nous apprend que, selon plusieurs écrivains, la mort de Candaule, détrôné par Gygès, arriva la même année que celle de Romulus; ce qui, suivant le calcul de Varron, tombe à l'an 714, ou à la troisieme année de la XVIe olympiade, et s'accorde avec Hérodote.

Mais il y avoit une autre opinion sur la date de la mort de Candaule, comme Pline en convient (2); on le faisoit vivre jusqu'à la XVIIIe olympiade. Euphorion

1 Lib. XXX, pag. 8.

2 Plin. *ibid.*

de Chalcis, cité par Clément Alexandrin, suivoit ce calcul (1); car, selon cet écrivain, Gygès avoit commencé de régner la XVIIIe olympiade, c'est-à-dire, l'an 708 avant l'ère chrétienne.

Denys d'Halicarnasse parle de Gygès dans ses livres de critique. Dans ses réflexions sur le caractere du style de Thucydide, il compte 240 ans entre le commencement de Gygès et la défaite de Xerxès à Salamine : dans un autre endroit, il donne seulement 220 ans à cet intervalle (2). La bataille de Salamine étant de l'an 480, le commencement de Gygès tombe à l'an 720 ou à l'an 700 avant l'ère chrétienne. Ces deux dates ne pouvant subsister en même temps, il faut choisir l'une des deux : Scaliger a préféré celle de l'an 700, par la raison qu'Eusebe met le commencement de Gygès en cette même année, et M. l'abbé Sevin adopte le sentiment de Scaliger :

1 Stromat. 1.

2 Dionys. Halic. Epist. ad Dion.

il ajoute que Denys paroît avoir suivi en cette occasion le calcul de Xanthus, historien que Denys cite avec éloge, et dont la chronologie étoit relative à l'expédition de Xerxès, qui en étoit la derniere époque, à ce que l'on peut présumer de quelques fragments qui nous restent de cette histoire.

Si, dans les endroits où Denys parle de Gygès, il s'agissoit de l'histoire de Lydie, ou seulement de chronologie en général: si les deux passages étoient concordans, ou si du moins l'un des deux donnoit des nombres rompus, et non pas des nombres entiers, on pourroit croire que Denys ayant voulu marquer la date du regne de Gygès avec exactitude, il auroit suivi Xanthus de Lydie. Mais il ne s'agit de rien moins que tout cela dans les endroits cités: Denys n'a d'autre dessein que de marquer en gros l'intervalle dans lequel ont écrit ceux qu'il nomme les anciens Ecrivains. Dans cet objet vingt ans plus ou moins ne mé-

ritent pas une grande attention, parce qu'il n'est pas question de déterminer un point fixe; c'est pour cela que Denys compte tantôt deux cent quarante ans, et tantôt deux cent vingt seulement: ainsi je ne voudrois rien changer à ces deux passages pour les rendre conformes l'un à l'autre, comme le propose M. l'abbé Sevin, non plus que je n'en voudrois rien conclure. Les éloges que Denys donne à Xanthus dans ses antiquités romaines, ne prouvent point qu'il ait eu sa chronologie en vue dans un ouvrage de pure critique, ou même de rhétorique. Je reconnois l'exactitude de Denys dans son histoire romaine (1): mais cette même exactitude ne l'a pas empêché de donner à la durée de l'empire des Perses seulement un peu plus de deux cents ans, quoiqu'il ait subsisté près de deux cent trente ans; c'est qu'il ne s'agissoit pas alors de l'histoire de Perse. Il en sera de même des deux en-

1 Dyon. Halic. antiq. roman. præf.

endroits cités par rapport à Gygès, leur seule opposition suffit pour montrer qu'il ne prétendoit point marquer une date exacte.

La conformité d'Eusèbe avec une de ces deux dates, n'est pas une raison concluante pour croire qu'il a eu cet endroit de Denys en vue, ou qu'il a suivi Xanthus de Lydie. Lorsqu'Eusèbe ne cite point ses garants, son autorité est médiocre; parce que quoiqu'il ait travaillé sur les anciens, nous savons qu'il s'est donné la liberté de les ajuster à ses hypothéses ; et dans le doute, s'il a suivi Xanthus, je ne crois pas qu'on le doive préférer à Hérodote, duquel il différe entiérement, non-seulement dans la durée totale de la famille des Méomnades, mais encore dans celle qu'il assigne à chaque roi.

Je crois donc que, sans avoir aucun égard à l'autorité d'Eusèbe, et sans faire aucune attention aux deux passages de Denys d'Halicarnasse, qui ne pensoit

point à donner des dates précises, il ne reste que deux sentimens sur le commencement de Gygès, savoir celui d'Hérodote et celui d'Euphorion. Je vais même plus loin : et je crois que sans être obligé de choisir, on peut les adopter tous deux, et les concillier ensemble; voici de quelle façon.

Hérodote, dans les premiers livres de son histoire, a répandu un merveilleux, souvent incroyable, sus les circonstances des faits qu'il raconte; il suppose que Gygès, quoique dans une espece de confidence auprès de Candaule, roi de Lydie, n'étoit cependant qu'un simple garde de ce prince, Δορυφόρος; qu'ayant vu la reine sa femme entrer toute nue dans son lit, cette princesse qui sut que son mari avoit procuré ce spectacle à Gygès, regarda cette action de Candaule comme un outrage qui ne pouvoit se laver qu'avec du sang. Elle contraignit donc Gygès d'ôter la vie au roi, et se livra à lui avec la couronne de

Lydie, pour achever sa vengeance. Hérodote assure que ces faits étoient rapportés dans les vers du poëte Archiloque; après quoi il raconte que les Lydiens indignés prirent les armes contre Gygès; mais que dans une conférence on convint de s'en rapporter à la décision de l'oracle de Delphes. Gygès promit de remettre la couronne aux Héraclides, c'est-à-dire, aux princes de la maison royale, si la Pythie ne le reconnoissoit pas pour roi: l'oracle approuva l'usurpation de Gygès; et par-là il demeura possesseur du trône.

On a peine à concevoir qu'un homme privé, sans crédit, sans emplois, qu'un simple garde du roi, qui avoit eté seulement le confident des plaisirs qu'il goûtoit avec la reine son épouse, ait trouvé le secret de s'emparer sans coup férir, d'un trône dont il y avoit des héritiers légitimes, soutenus d'un parti puissant. Hérodote cite pour garant de ces faits un poëte médisant, qui charmé de pouvoir dire du mal d'une femme, avoit

adopté une des fables que les Grecs débitoient au sujet de Gygès; car on sait qu'ils en faisoient beaucoup de contes. Tout le monde connoît la bague de Gygès, qui a servi de modèle à l'anneau enchanté de la reine du Cathay, dans le Boyard (1) et dans l'Arioste (2). Ce qu'il y a de plus singulier encore dans le récit d'Hérodote, c'est qu'il nous dépeint la reine de Lydie comme une femme très-vertueuse, et si chaste, que par principe de pudeur elle fait poignarder son mari, épouse le meurtrier, et le fait monter sur le trône au préjudice des héritiers auxquels il appartenoit.

Plutarque (3) raconte l'usurpation de la couronne de Lydie par Gygès d'une façon plus vraisemblable. Il dit que Gygès s'étant révolté contre Candaule, roi de Lydie, se ligua avec Arsélis de Mylassa en Carie, qui lui amena un

1 Orlando innamorato.

2 Orlando furioso.

3 Plut. quæst. græc. quæst. XLV.

corps considérable de Cariens : (ces peuples ont été fameux dès les premiers temps par leur humeur belliqueuse, et par leur intelligence dans le métier de la guerre). Candaule fut défait et tué dans un combat ; Arsélis remporta avec le butin une hache, que les rois de Lydie, descendus d'Hercule, avoient toujours portée eux-mêmes dans les batailles jusqu'à Candaule. Hercule avoit rapporté cette hache de son expédition contre les Amazones, et l'avoit laissée à ses descendants, qui la conservoient comme une relique. Arsélis la porta à Mylassa, et la mit entre les mains de la statue de Jupiter *Labrandeus*. On voit encore cette hache sur les médailles de Mylassa, elle est à deux tranchants comme les haches des Amazones : mais elle est beaucoup mieux représentée sur un bas relief, où ce Jupiter est nommé *Dolichenus*, du nom d'une isle voisine des côtes de Carie.

Cette statue de Jupiter, adorée à My-

lassa, avec une hache d'Amazone à la main, au lieu du foudre qu'il tenoit ordinairement, étoit un attribut assez singulier pour que l'on eût conservé la mémoire de l'événement qui y avoit donné lieu, sur-tout cet événement n'étant pas fort ancien. Ainsi je ne vois pas pourquoi l'on rejetteroit le témoignage de Plutarque en cette occasion : son récit nous montre que Gygès usurpa le trône de Lydie, par la voie des armes et avec le secours d'une milice étrangere, moyen employé par presque tous les usurpateurs ; au lieu que le récit d'Hérodote est entiérement destitué de vraisemblance.

En s'attachant au récit de Plutarque, la révolte de Gygès aura été antérieure de plusieurs années à la mort de Candaule, ses partisans auront compté son regne du commencement de sa révolte déclarée, au lieu que le reste des Lydiens ne l'aura compté que de la mort de Candaule, ou même de l'oracle qui le déclara roi. Si l'on met un intervalle

de six ans entre ces deux événements, on concevra pourquoi Hérodote et les premiers auteurs, cités par Pline, mettoient le commencement de Gygès, l'an 714 avant Jésus-Christ, tandis qu'Euphorion et les seconds auteurs, cités par Pline, ne mettoient la mort de Candaule et le commencement du regne de Gygès sur toute la Lydie, que l'an 708, c'est-à-dire, six ans après : par cette conciliation, la chronologie d'Hérodote et celle d'Euphorion s'accorderont parfaitement.

La famille des Héraclides avoit occupé le trône de Lydie, jusqu'au commencement du regne de Gygès; et ce commencement tombant, selon le calcul d'Hérodote, à l'an 714 avant l'ère chrétienne, c'est avant cette même année qu'il faut compter les cinq cent cinq ans de durée, que le même historien donne au regne de ces Héraclides. Par conséquent, ces cinq cent cinq ans ont commencé l'an 1219, si l'on compte de la mort de Candaule, suivant le calcul

d'Euphorion, le commencement des Héraclides sera de l'an 1212. Hérodote compte vingt-deux rois de Lydie, descendus d'Hercule; le premier de ces rois, nommé Argon, étoit le quatrieme descendant d'Hercule.

M. l'abbé Sevin explique le passage d'Hérodote, comme si cet écrivain ne comptoit que vingt-deux générations depuis Hercule jusqu'à Candaule; desquelles dix-huit avoient régné sur la Lydie: mais il est le seul qui entende ainsi cet endroit d'Hérodote. Tous les chronologistes comptent vingt-deux rois de Lydie, de la famille des Héraclides; d'ailleurs cela est indifférent à la chronologie: car, comme Hérodote marque la durée du temps qu'ils ont occupé le trône, le commencement d'Argon, premier de ces rois, tombera toujours à l'an 1219 ou 1213 avant l'ère chrétienne, soit qu'il ait eu vingt-un successeurs, ou seulement dix-sept, comme le prétend M. l'abbé Sevin: le nombre des généra-

tions est indifférent, lorsque l'on a la suite et la durée des regnes, comme nous l'avons en cette occasion.

Je ne crois pas que l'on puisse penser que ces cinq cent cinq ans se doivent compter du voyage d'Hercule en Lydie, et de son esclavage chez Omphale : car Hérodote attribue ces cinq cent cinq ans au régne des Héraclides après la fin des Atiades, et ce régne n'a commencé que quatre générations après Hercule ; aussi M. l'abbé Sevin propose-t-il de lire, dans Hérodote, quatre cent cinq ans au lieu de cinq cent cinq ans, dans l'endroit où cet Historien marque la durée du regne des Héraclides sur la Lydie.

Argon ou Agron, le premier roi de la famille des Héraclides, étoit fils de Ninus, celui-ci étoit fils de Belus, et le pere de Belus étoit Alcée fils d'Hercule et d'une esclave d'Omphale, reine de Lydie, que Hellanicus de Lesbos nomme *Malis* (1). Il y a donc quatre

1 Steph. Byfant. Ακήλ.

générations entre le temps du voyage d'Hercule en Lydie, et le commencement du régné d'Argon en 1219 ; ces quatre générations font cent trente ans, suivant le calcul d'Hérodote ; et par conséquent le temps du voyage d'Hercule en Lydie tombe vers l'an 1350, avant l'ère chrétienne.

M. l'abbé Sevin a sans doute rejetté cette chronologie d'Hérodote, à cause qu'elle étoit contraire à celle qu'ont établie Eratosthénes et Apollodore. Ces chronologistes (1), suivis en cela par ceux qui sont venus après eux, mettent la prise de Troye onze cent quatre-vingt-quatre ans avant l'ère chrétienne. Or cette année est postérieure de cinquante-trois ans au régne d'Argon, qui a commencé de régner en Lydie l'an 1219 avant Jesus-Christ : cependant dans Homére (2) nous voyons que les Méoniens du mont Tmolus, c'est-à-dire les Ly-

1 Diod. Sicul. Biblioth. lib. 1 præfat.

2 Illiad. lib. 2, 271.

diens, marchoient avec les troupes de Priam, sous la conduite de Mesthlès et d'Antiphus, fils de Pyléménès et de la Nymphe *Cygaia*. Ce Poëte ne leur donne point le nom de rois, ne parle point d'Hercule, et ne les distingue point des autres nations soumises aux Troyens. De plus, selon Homére, il y avoit un fils d'Hercule dans l'armée des Grecs, et Nestor avoir vu ce Héros dans sa jeunesse : on ne conçoit pas comment on peut accorder ces faits avec la chronologie d'Hérodote, suivant laquelle il y avoit six générations entre l'année à laquelle Eratosthénes met la prise de Troye, et le voyage d'Hercule en Lydie.

Ces difficultés paroissent très-fortes; et ce sont apparemment elles qui ont engagé M. l'abbé Sevin à proposer la correction dont j'ai parlé dans le texte d'Hérodote ; correction qu'il n'appuie d'aucune autre raison que du silence d'Homére sur les rois Héraclides de Lydie au temps des guerres de Troye. Ce-

pendant ces difficultés disparoîtront, si l'on veut seulement expliquer Hérodote par lui-même, examiner la chronologie qu'il a suivie dans son histoire, et ne le point assujettir aux hypotheses des écrivains qui sont venus deux siécles après lui : car enfin, il s'agit principalement d'entendre le systême d'Hérodote, au sujet de la chronologie des Lydiens et de celle des Grecs : lorsqu'il sera une fois bien établi, on pourra le comparer avec celui des chronologistes postérieurs, et choisir l'hypothese qui paroîtra la meilleure. Mais avant de faire ce choix, il faudra établir le calcul d'Hérodote ; et l'on ne réussira pas à le connoître, si l'on n'en prend qu'une partie, et qu'on l'altére encore par des corrections, dont la nécessité pourroit au plus faire rejetter l'opinion d'Hérodote, mais ne doit rien faire changer dans le texte de son ouvrage. Hérodote a donné plus de durée à l'intervalle écoulé depuis la guerre de Troye jus-

qu'au passage de Xerxès en Gréce, que n'ont fait Eratosthénes et Appollodore : ils ne comptent que sept cents ans entre ces deux événements, au lieu qu'Hérodote en compte huit cents, en voici la preuve. La naissance de Pan, fils de Pénélope, postérieure de dix ans à la prise de Troye, est antérieure de près de huit cents ans à la naissance de cet Historien, comme il le dit formellement. Hérodote (1) est né l'an 482, puisqu'il en avoit cinquante - trois la premiere année de la guerre du Péloponnése, à ce que nous apprend la savante Pamphila citée par Aulugelle (2). La guerre du Péloponnése avoit commencé l'an 430 avant Jesus-Christ, de l'aveu, de tous les chronologistes; le calcul de l'éclipse rapportée par Thucydide, ne leur permet pas de varier là - dessus : donc Hérodote étoit né l'an 482 ; donc la prise de Troye, ou même la naissance

1 Hérod. lib. II, cap. 145.
2 Lib. 15, c. 23.

de Pan, antérieure à Hérodote de huit cents ans, tombe, selon lui, à l'année 1282, ou environ, avant Jesus - Christ.

La vie d Homere attribuée à Hérodote (1), et qui est un ouvrage ancien, compte sept cent quatre-vingt-dix ans entre la prise de Troye et le passage de Xerxès en 480, cette chronologie ne différe d'Hérodote que de dix ans, et met la prise de Troye mille deux cent soixante-dix ans avant l'ère chrétienne.

Hérodote marque dans son histoire non - seulement le temps de la naissance de Pan, fils de Pénelope, mais encore celui de la naissance de l'Hercule, grec, fils d'Alcméne. Il compte neuf cens ans entre lui et ce héros; par conséquent sa naissance est antérieure d'un siecle entier au siege de Troye, et tombe vers l'an 1380 avant l'ère chrétienne, et cent soixante-un ans avant le commencement du regne des Héraclides.

1 Herod. vit. Hom. in fine.

Ces cent soixante-un ans comprennent cinq générations, puisqu'ils commencent à la naissance d'Hercule, et s'accordent à l'évaluation qu'Hérodote fait des générations dans son histoire ; il en compte trois pour un siecle, par conséquent cinq générations font cent soixante-six ans : ce sont seulement cinq ans de différence.

Thucydide (1), contemporain d'Hérodote, et plus jeune que lui seulement de treize ans, n'a pas suivi une chronologie fort différente de la sienne : il nous apprend à la fin du cinquieme livre de son histoire (2), que la ville de Mélos, dans l'île du même nom, étoit une colonie Lacédémonienne, fondée sept cens ans avant la quinzieme année de la guerre du Péloponnèse, c'est-à-dire, l'an 1115 avant l'ère chrétienne. Cette colonie étoit sûrement postérieure au retour des Héraclides, car

1 Pamph. apud A. Gellium, l. 15, 23.

2 Thucyd. lib. 5, pag. 409. edit. Wechel. 1594.

c'étoit

c'étoit une colonie Dorienne : Hérodote nous l'apprend, quoiqu'il ne marque point le temps de sa fondation (1); donc Thucydide croyoit le retour des Héraclides antérieur à l'an 1115 avant Jesus-Christ. Les Héraclides n'ont pensé à envoyer des colonies au loin, que lorsqu'ils ont été assez affermis dans le Péloponnèse, pour ne plus craindre ceux des anciens habitans qui y étoient demeurés, ni ceux qui l'avoient abandonné. Ces derniers, qui étoient alors en corps d'armée, seroient venus les attaquer, s'ils les avoient vu s'affoiblir par des colonies qui leur enlevoient les plus braves de leurs soldats; je dis les plus braves de leurs soldats, parce que l'inquiétude qui porte les hommes à chercher de nouveaux établissemens, vient ordinairement de la même disposition d'esprit qui produit la valeur. Thucydide remarque (2) que la Gréce n'a

1 Herod. lib. 8, pag. 48.
2 Lib. 1, pag. 10.

pensé à envoyer des colonies au dehors, que long-temps après le retour des Héraclides, et lorsque les Doriens se virent paisibles dans leurs conquêtes.

Cette colonie de Mélos n'étoit pas même, selon les apparences, la premiere que les Lacédémoniens eussent envoyée hors de leur pays; elle devoit être postérieure à celle que Theras conduisit dans l'île nommée alors *Callistha*, et appellée depuis *Thera*. Théras, prince Thébain, descendu de Cadmus, étoit oncle et tuteur de Proclès et d'Eurysthènes, rois de Lacédémone et fils d'Aristodème, qui avoit fait la conquête du Péloponnèse (1). Ce héros pensoit moins à établir une colonie, qu'à sortir d'un lieu où il ne pouvoit se résoudre à vivre sujet, après y avoir exercé l'autorité souveraine : il alloit, dit Hérodote, chercher une retraite auprès des Phéniciens de l'île *Callistha*, que Cadmus y avoit laissés autrefois sous la conduite de Membliareus.

1 Herod. lib. 4, pag. 47.

Sa suite étoit même si peu nombreuse, que, quoiqu'il emmenât avec lui une partie de ces Myniens fugitifs, auxquels les Lacédémoniens avoient donné retraite, il passa dans l'isle *Callistha* avec trois galeres seulement; en supposant que ces galeres portoient chacune cent vingt hommes (1), car c'étoient-là les plus fortes que l'on connût alors, cela ne fera que trois cent soixante hommes seulement. Cette colonie de Theras fut postérieure de plusieurs années à la conquête du Péloponnèse par les Héraclides, puisqu'il ne quitta Lacédémone qu'après avoir remis le gouvernement aux princes ses neveux, c'est-à dire, lorsqu'ils furent majeurs; et il paroît que la minorité des rois de Lacédémone duroit alors jusqu'à vingt-cinq ans. Aristodeme (2), pere de Proclès et d'Euristhenes, étoit mort dans le temps de leur naissance, à ce que

1 Vide Thucyd. lib. 1, in præmio.

2 Vide Marsham, pag. 452. edit. Lipf. in-4°. 1676, & Simfon. Chron. Catholic. ad annum mundi 3132, part. 1, pag. 29.

nous apprend Hérodote, et lorsque les Héraclides étoient déjà maîtres de Lacédémone; car les Lacédémoniens soutenoient que c'étoit Aristodeme qui avoit fait la conquête de la Laconie. Xénophon pensoit la même chose (1), puisque dans l'éloge d'Agésilaus (2), en parlant de la simplicité de la maison que ce prince habitoit, il dit qu'on étoit tenté de croire que les portes étoient encore les mêmes que celles de la maison d'Aristodeme. La tutele de Théras avoit donc fini au moins 25 ans entiers après le retour des Héraclides, et la conquête du Péloponnese. La colonie qu'il conduisit dans l'isle *Callistha*, est antérieure d'une génération au plus, selon Pausanias (3), à l'établissement de la colonie des Ioniens en Asie. Selon Strabon (4), cette colonie fut établie vers la quatrieme génération,

1 Herod. lib. 6, cap. 52.
2 Xenoph. Agesil. pag. 670.
3 Pausan. lib. 7, pag. 398.
4 Strab. lib. 13, pag. 682.

depuis celle que les AEoliens avoient envoyée en Asie, sous la conduite des fils d'Oreste, 60 ans après la guerre de Troye; ce qui donne pour le temps de cette colonie Ionique, l'an 160 depuis la prise de Troye (1). La colonie de Théras, antérieure d'une génération à cette colonie, et postérieure de deux générations à celle des fils d'Oreste, tombe vers l'an 120 après la prise de Troye, et 40 ans après le retour des Héraclides, c'est-à-dire, sur la fin de la vie de Théras; l'année 120 après la prise de Troye, suivant le calcul d'Hérodote, tombe à l'année 1160, et 45 ans avant la fondation de Mélos, selon Thucydide. La date de la colonie de Théras, donnée par Pausanias, montre que les 80 ans de distance, marqués entre la prise de Troye et le retour des Héraclides, donnent le commencement de leur expédition contre les descendants de Pélops, sur lesquels ils conquirent le Péloponnese, et non la

1 Strab. lib. 8, pag. 333.

fin de la conquête qui n'arriva qu'après une guerre de plusieurs années. En supposant que la minorité des fils d'Aristodeme a duré 25 ans entiers, et que Théras, leur oncle, a demeuré encore 3 ou 4 ans à Lacédémone avant de passer dans l'isle *Callistha*, il y aura encore 11 ou 12 ans d'intervalle entre le commencement du retour des Héraclides, et la mort d'Aristodeme, premier roi de Sparte : peut être est-ce pour avoir attribué à une seule année, des événements qui avoient rempli un espace de temps considérable, qu'Eratosthenes et Apollodore mettent la prise de Troye environ cent ans plus tard qu'Hérodote et les écrivains qui les avoient précédés.

La colonie, conduite par Théras dans l'isle *Callistha*, ne peut pas être beaucoup plus ancienne que l'an 120 après la prise de Troye ; car elle est postérieure de quelques années à l'arrivée des Minyens dans la Laconie. Ces Minyens avoient été chassés de Lemnos par les

Pélasges ; et comme ils se prétendoient descendus du commerce des Argonautes avec les femmes de cette isle, ils espéroient trouver un asyle chez des peuples qui regardoient ces héros comme leurs ancêtres : d'ailleurs, c'étoit une nouvelle recrue qui fortifioit les Héraclides contre les anciens habitants du pays nouvellement conquis. Ils ne se tromperent pas ; les Lacédémoniens s'unirent avec eux par des alliances, épouserent leurs filles, et leur donnerent des femmes Lacédémoniennes.

Ces Pélasges, qui avoient chassé les Minyens de l'isle de Lemnos, avoient eux-mêmes été chassés de l'Attique par les Athéniens, qui n'avoient pu supporter plus long-temps l'insolence de ces peuples demi-barbares, auxquels ils avoient accordé un asyle dans l'Attique. Hérodote (1) rapporte l'histoire de ces Pélasges de Lemnos, et nous assure que c'étoit ceux-là mêmes qui avoient chassé

1 Lib. 6. cap. 136.

les Minyens. On voit, par le détail de leurs aventures (1), qu'ils avoient demeuré assez long-temps à Athenes pour y donner leur nom à un quartier de la ville : les violences qu'ils avoient commises, avoient inspiré tant d'horreur aux Athéniens, que ce quartier voisin de la citadelle étoit demeuré désert, jusqu'au temps de la guerre du Péloponnese, personne n'osant s'y établir, à ce que nous apprend Thucydide, pour ne se pas exposer à l'effet des malédictions solemnelles que les Athéniens avoient autrefois lancées contre les Pélasges qui l'habitoient. Ces Pélasges n'étoient passés dans l'Attique que depuis l'an 60 après la prise de Troye ; car ce fut dans cette année que les Béotiens, chassés d'Arné en Thessalie (2), repasserent dans la Béotie, et en chasserent les Pélasges après une guerre de plusieurs années (3).

1 Strab. lib. 9, pag. 401.

2 Thucyd. lib. 1, pag. 9.

3 Strab. lib. 9, pag. 402, & lib. 13, pag. 582.

Ainsi la guerre des Pélasges contre les Béotiens, leur expulsion de la Béotie, leur retraite et leur séjour dans l'Attique, les violences qu'ils commirent, et pour lesquelles ils furent chassés par les Athéniens, leur retraite de l'Attique, leur expédition contre l'isle de Lemnos, de laquelle ils chasserent les Minyens, le passages de ces Minyens dans le Péloponnese, et le séjour qu'ils firent à Lacédémone, la conduite qu'ils tinrent, et qui les rendit tellement suspects, qu'ils n'éviterent la mort que par le stratagême des femmes du pays, qu'ils avoient épousées pendant leur séjour, et qu'ils obtinrent à peine la permission de suivre Théras dans l'isle *Callistha* : tous ces événements sont arrivés depuis l'an 60 après la prise de Troye, jusqu'au départ de Théras ; et comme chacun d'eux demande un certain espace de temps, ils sont plus que suffisants pour remplir les deux générations, ou les 60 années que la comparaison de Strabon et de Pausa-

nias donne pour cet intervalle : le détail des faits historiques quadre avec les dates que ces auteurs nous ont laissées.

La colonie de Theras, qui est la premiere que les Lacédémoniens aient envoyée hors du Péloponnése, précéde donc de 45 ans celle de Mélos (1). L'Isle de Mélos avoit été peuplée dans les premiers temps par les Phéniciens, de même que celle de Callistha (2); et comme elle n'étoit pas loin du Péloponnése, il importoit aux Héraclides de s'en assurer la possession; parce qu'alors les AEoliens de l'Asie mineure commençoient à devenir redoutables; ils s'étoient rendus maîtres des Isles, et se préparoient à passer dans la terre ferme, comme ils le firent quelques années après (3). Ces AEoliens avoient tellement multiplié dans l'Isle de Lesbos, qu'ils jettoient déja les fondemens d'une

1 Steph. Μελ.

2 Euseb. chron. an mundi 3773.

3 Scriptor vitæ Homeri, in fine.

ville qui fut achevée dix ans après, l'an 130 après la prise de Troye.

On voit par tout ce que je viens de dire, que Thucydide, qui place la fondation de Mélos l'an 700 avant la 15e année de la guerre du Péloponnése, ou l'an 1115 avant l'ère chrétienne, n'a pu suivre une autre chronologie que celle d'Hérodote, et qu'il a placé la prise de Troye cent ans plutôt que n'ont fait Eratosthénes et Apollodore. Cet article m'a paru si important, que je n'ai pas cru me devoir dispenser d'en rapporter les preuves : elles m'ont engagé dans une discussion qui semble d'abord éloignée de mon objet principal; quoiqu'au fond elles servent à montrer qu'Hérodote n'est pas opposé à Homére et aux historiens Grecs, lorsqu'il met le commencement du regne des Héraclides en Lydie à l'an 1219 avant l'ère chrétienne. Dans leur chronologie, ce commencement est postérieur de 60 ans à la prise de Troye : il n'est donc pas

étonnant qu'Homére ne parle point des rois de Lydie dans son Poëme. Ce Poëte né dans le pays des Mæoniens, suivant l'opinion la plus vraisemblable, connoissoit le temps de l'établissement de ces rois, et savoit combien il étoit postérieur au temps de la guerre des Grecs contre Troye.

Nous avons vû ci-dessus, qu'Hérodote mettoit la naissance d'Hercule cent ans avant la prise de Troye, c'est-à-dire, vers l'an 1382 avant l'ère chrétienne; et que si l'on compte les générations des ancêtres d'Argon, suivant la méthode d'Hérodote, le temps de la naissance d'Alcée, fils d'Hercule et de Malis, esclave d'Omphale, tombera vers l'an 1352 (1), c'est-à-dire, environ la trentiéme année de l'âge d'Hercule, en donnant 33 ans à Argon lors de son avénement à la couronne de Lydie. Il faut examiner maintenant si ces dates

1 Cette année de la naissance d'Alcée, sera déterminée plus exactement dans la suite.

peuvent quadrer avec le détail de la vie d'Hercule, et avec la chronologie des actions de ce héros, dont nous trouvons une grande partie dans les anciens.

Un fragment de la chronique d'Apollodore, rapporté dans Clément-Alexandrin (1), met 53 ans entre l'apothéose ou la mort d'Hercule, et la prise de Troye : la même chronique compte 83 ans entre la même prise et les premiers exploits d'Hercule. Si ce héros est né cent ans avant la prise de Troye, comme le suppose Hérodote, il avoit 18 ans lorsqu'il fit ses premieres armes ; et c'est ce que le même Apollodore nous apprend formellement (2). Hercule étoit dans sa dix-huitiéme année lorsqu'il tua le Lion du mont Cythéron ; ce fut dans cette même année que les cinquante filles du roi de Thespies le rendirent pere de cinquante garçons : cette même année il défit les Minyens et tua

1 Stromat. 1, pag. 382.

2 Apollodore, bibl. lib. 2, pag. 105, edit. Salmur.

leur roi Erginus : Créon, roi de Thébes, lui donna sa fille Mégare pour récompense de cette action. Apollodore comptant 30 ans entiers entre l'apothéose d'Hercule et ses premiers exploits, qui tombent dans sa dix-neuvieme année, car c'est celle de son mariage avec la fille de Créon, ne lui donne que quarante-neuf ans de vie : Ptolémée Ephestion lui en donnoit cinquante(1): Eusebe (2), dans sa chronique, lui en donne cinquante-deux ; mais il convient que, suivant d'autres auteurs, il n'avoit vécu que trente ans, ou même moins selon quelques-uns. Ces différences prouvent que les Anciens n'étoient pas d'accord sur la durée de la vie d'Hercule ; et par conséquent Apollodore a pu ne lui en donner que quarante-neuf : il seroit aisé de concilier tout cela en supposant qu'Hercule étoit né quelques années avant l'an 1382, et qu'il

1 Phot. bibl car. 190, pag. 471.

2 Eufeb. anno 4005.

en avoit vingt lors de ses premiers exploits dans la guerre des Minyens; mais comme l'âge de dix-huit ans marqué par Apollodore dans sa bibliothéque, pour celui de la défaite du Lion de Cythéron, quadre avec l'année de sa naissance dans Hérodote, et celle de sa mort et de ses premiers exploits dans la chronique d'Apollodore, je ne donnerai que quarante-neuf ans ou cinquante commencés à la vie d'Hercule.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de toutes les actions d'Hercule; j'examinerai cependant l'ordre de toutes celles qui peuvent servir à fixer la chronologie, et à donner la date de son voyage chez Omphale; parce que cette date est liée nécessairement avec l'histoire de Lydie. Ces recherches me fourniront même une occasion de proposer à la compagnie un échantillon de ma chronologie. L'on y verra, au moins je l'espere, que malgré le grand nombre d'ouvrages anciens que nous avons perdus, on peut, en rassem-

blant les fragmens qui nous restent, établir une chronologie de l'ancienne histoire grecque, dont les parties seront liées les unes aux autres avec plus de suite et de probabilité, que dans tous les ouvrages qui ont paru sur cette matiere. Peut-être viendra-t-on à bout, par la méthode que je suivrai, de concilier une partie des contradictions apparentes, dont cette matiere fourmille : cette conciliation est l'objet que je me propose dans ces recherches; et quoique je n'ignore pas quel est le sort ordinaire des conciliateurs, je n'abandonnerai pas ce dessein, à moins que l'on ne me démontre l'impossibilité de l'exécution.

Je prie seulement ceux qui voudront me faire des objections, de penser qu'il ne s'agit pas de m'opposer des passages qui établissent des opinions différentes de celles que je suis. Il faut montrer, 1o. que l'autorité des auteurs dont ils sont tirés, doit être préférée : 2o. que ma conciliation ne léve pas la difficulté ou

la contradiction à laquelle j'ai prétendu remédier : 3.° que du moins elle forme une nouvelle contradiction avec des faits reconnus par le plus grand nombre, ou donne lieu à une difficulté plus grande. Ce sera là tout ce que je remarquerai dans les objections qui me seront faites; et ce sera sur ce pied-là que j'y répondrai : autrement, on ne finiroit jamais sur cette matiere, où rien n'est plus facile que de mettre les anciens en opposition les uns avec les autres.

Hercule, comme nous l'avons vu, épousa Mégare, fille de Créon, vers la fin de sa dix-huitieme année, ou vers le comencement de sa dix-neuvieme. Il eut trois enfans de cette princesse, à ce que nous apprend Apollodore (1); et cette même année, il perdit Amphitryon, mari de sa mere Alcméne : au bout de quelques années, étant tombé dans un accès de fureur, qui le prit plusieurs fois pendant le cours de sa vie, il tua les

1 Biblioth. lib. 2, pag. 106.

enfans qu'il avoit eus de sa femme Mégare. Cet accident l'ayant obligé de quitter la cour de Créon, il alla consulter l'oracle de Delphes sur sa destinée : Apollon lui ordonna de passer à Mycénes, où regnoit alors Eurysthée ; et lui déclara qu'en accomplissant les ordres de ce prince, il acquerroit l'immortalité. Hercule obéit aux commandemens des Dieux ; et ce fut par les ordres d'Eurysthée qu'il acheva les douze travaux si célébres dans l'histoire héroïque des Grecs. Les dix premiers l'occuperent huit ans et un mois, selon Apollodore (1) ; en sorte que donnant dix ans de durée à ces douze travaux, Hercule, qui étoit venu se présenter à Eurysthée à l'âge de vingt-trois ans, quatre ans après son mariage avec Mégare, en avoit environ trente-trois, lorsqu'il retourna dans la Béotie. Dès qu'il y fut, il répudia Mégare, dont la vue lui rappelloit sans cesse le souvenir de la mort funeste des fils qu'il avoit fait périr,

1 Lib. 3, pag. 126.

Après cette répudiation, il chercha à faire une autre alliance, et fit demander en mariage Iolé, fille d'Eurytus, roi d'Oechalie. Mais, comme le sort des enfans de Mégare faisoit redouter l'alliance d'Hercule, il fut refusé : cet outrage ayant jetté ce héros dans un nouvel accès de fureur, il tua Iphitus, frere de sa maîtresse ; mais revenu à lui, il sentit si vivement ce nouveau malheur, qu'il chercha à se délivrer de ses remords par le secours de la religion. L'oracle de Delphes qu'il consulta, lui répondit que le seul moyen d'expier ce meurtre, étoit de se faire vendre comme esclave dans un pays étranger : Hercule, avant que d'exécuter l'ordre d'Apollon, crut devoir se purifier par les cérémonies de l'expiation ordinaire; mais il ne trouva personne qui voulût lui rendre ce service, si ce n'est Thésée, nouvellement sorti de Trésène, qui le purifia aux jeux de l'Isthme, à ce que nous apprend Apollodore (1).

1 Bibl. lib. 2, pag. 136.

Thésée étoit fort jeune, lorsqu'il sortit de Tréséne pour aller se faire reconnoître par son pere AEgée, roi d'Athénes : Pausanias lui donne dix-sept ans (1) : il avoit cinquante ans, selon Hellanicus de Lesbos, cité par Plutarque (2), lorsqu'il enleva Hélene âgée de dix ans, selon Diodore. Ce premier enlévement d'Hélene est, selon Thrasyle (3), antérieur de quinze ans à celui de Pâris. Dans Homére, Hélene dit, à la dixieme année de la guerre de Troye, qu'elle est dans cette ville depuis vingt ans (4) ; par conséquent son enlévement par Thésée est antérieur de trente-cinq ans à la prise de Troye. Cette année l'enlévement d'Hélene étoit la cinquantieme de la vie de Thésée : donc il étoit né la quatre-vingt-quatrieme

1 Pausan. lib. 1, vie de Thésée.

2 Biblioth. l. 4, pag. 184. *Nota* que selon Plutarque Thésée devint amoureux d'Hélène en la voyant danser aux fêtes de Diane.

3 Chron. Thras. ap. Clem. Strom. p. 401.

4 Illiad. XXIV, V. 765.

année avant la prise de Troye, la dix-septieme année de la vie d'Hercule. Ce calcul se confirme par ce qui est rapporté dans Pausanias (1), que Thésée avoit sept ans lorsqu'Hercule passa à Trésene pour y voir Pitthée son grand oncle. Si Hercule passa pour la premiere fois dans le Péloponnese à l'âge de vingt-quatre ans, et que Thésée en eût alors sept, il faut qu'il soit né la dix-septieme année de la vie d'Hercule, comme je viens de le trouver. Si Thésée avoit dix-sept ans commencés, lorsqu'il sortit de Trésene (ce qui étoit l'âge où l'on commençoit à porter les armes parmi les anciens) Hercule avoit trente-quatre ans, lorsque Thésée l'expia aux jeux de l'Isthme; et le meurtre d'Iphitus arriva dans l'année même qui finit les travaux d'Hercule, ou dans le commencement de la suivante, comme je l'avois déja trouvé par une autre voie.

Hercule, pour accomplir l'oracle d'A-

(1) Lib. 1.

pollon, se fit vendre comme esclave par un de ses amis, et fut conduit en Lydie à la cour d'Omphale, devenue reine de Lydie par la mort de son mari Tmolus. La premiere année de l'esclavage d'Hercule commença donc dans sa 34e année ; la seconde, qui commença dans sa 35e (1), fut celle de la naissance du fils qu'il eut d'une esclave d'Omphale, que Hellanicus nomme Malis. Hérodote (2) appelle ce fils Alcée ; Diodore (3) le nomme Cléolaus ; Hellanicus lui donne le nom d'Akelis.

Les exploits d'Hercule contre les Cercopes, espéce de brigands qui ravagoient la Lydie, le rendirent célèbre ; et sa réputation ayant inspiré de la curiosité à Omphale, elle fut bientôt instruite de sa naissance et de sa valeur. Ce héros n'avoit pas borné ses exploits à dompter les monstres : il étoit encore jeune, et

1 Step. Ακελ.

2 Lib. 1, cap. 7.

3 Lib. 4, pag. 165.

n'avoit que trente-six ans, ainsi il trouva aisément l'art de plaire à la reine. Cette princesse qui étoit veuve, et que rien ne gênoit, se livra sans crainte à sa passion, et devint grosse d'un fils, qu'Apollodore nomme *Agélaus* (1) et Diodore (2) *Lamon*. Selon Apollodore, Crœsus et la famille des Mermnades descendus de Gygès, tiroient leur origine de ce fils d'Omphale : mais cette opinion étoit contraire à celle des écrivains de Lydie, qu'Hérodote avoit consultés ; elle ne devoit sans doute sa naissance qu'à la flatterie des Grecs soumis aux rois de Lydie de la famille des Mermnades. Hérodote distingue formellement les Mermnades des Héraclides : et nous voyons dans Xénophon (3) que Crœsus convient lui-même, en parlant à Cyrus, que celui de ses ancêtres qui s'est emparé de la couronne de Lydie, avoit passé de la

1 Apoll. lib. 2, pag. 150.

2 Diod. lib. 4, page 165.

3 Xenoph. Cyro. lib. 7, p. 183.

servitude sur le trône. La fable débitée par Platon au sujet de Gygès (1), montre assez que c'étoit une opinion reçue dans la Gréce. Gygès, selon lui étoit le chef des bergers de Candaule : et cet emploi ne se donnoit qu'à des esclaves et à des serfs.

Mais pour revenir à Hercule, son esclavage dura trois ans, et finit dans la trente-septieme année de sa vie. Cette même année, ayant armé et équipé une escadre de six vaisseaux, il alla attaquer Laomédon, roi de Troye, dont l'infidélité avoit offensé les Grecs (2). Quoiqu'Hercule eut peu de monde avec lui, son entreprise fut heureuse; il surprit la ville de Troye, tua Laomédon et ses enfans, à l'exception de Priam qu'il mit sur le trône, et emmena avec lui Hésione, sœur de ce jeune prince, qui épousa Télamon, et fut mere de Teucer. Télamon

1 Plat. de Republicâ, lib. 2, pag. 429.
Voyez la troisieme dissertation de *M. l'abbé Sevin* sur les rois de Lydie.

2 Homer. Illiad. lib. 5, V. 641.

lamon eut d'une autre femme Ajax, surnommé le *Télamonien* : l'un et l'autre se trouverent au siege de Troye.

La prise de Troye par Hercule ayant suivi la fin de son esclavage, arriva la trente - septieme année de sa vie, et soixante-quatre ans avant la destruction de Troye par Agamemnon : ainsi Priam devoit être extrêmement vieux lors de cet événement, et avoir au moins soixante-quinze ou seize ans; ce qui convient avec la description que nous en fait Homere dans l'Iliade.

Selon quelques auteurs qu'avoit vus Apollodore (1), l'expédition des Argonautes s'étoit faite pendant le temps de l'esclavage d'Hercule en Lydie. Il cite même Hérodote (2), comme si cet historien avoit dit qu'Hercule ne s'embarqua pas avec les Argonautes, mais que ce fut le temps de son esclavage chez Omphale. On ne lit rien de semblable

1 Lib. 2, p. 137.
2 Lib. 1, p. 57.

dans Hérodote, qui ne nomme pas même Omphale : il dit formellement (1) qu'Hercule, qui s'étoit embarqué avec les Argonautes, ne passa pas dans l'Asie mineure, comme le disent quelques-uns, mais fut laissé sur les côtes même de Thessalie, au lieu nommé *Aphetæ*, dans le golfe des Magnétes. Phérécydes, cité par Apollodore (2), disoit la même chose ; ainsi il y a grande apparence que le nom d'Hérodote dans Apollodore, est mis pour celui d'Hérodote de Pont, qui avoit écrit un ouvrage sur la vie d'Hercule, dont Athénée cite le dix-huitieme livre (3). Cet Hérodote étoit apparemment un de ceux qui mettoient l'esclavage d'Hercule à la cour d'Omphale, pendant le voyage des Argonautes.

Le temps de leur expédition étoit si peu constant parmi les anciens, qu'Eu-

1 Lib. 7, c. 193.

2 Apollodor. l. 1, ag. 57.

3 Athen. l. 10, cap. ultimo.

sébe la rapporte à plusieurs années différentes dans sa chronique ; savoir, aux années 99, 98, 84 et 77 avant la prise de Troye. La chronique d'Apollodore la met à l'an 83, ou à celui des premiers exploits d'Hercule, et celle de Thrasylle à l'an 89 avant la prise de Troye (1). Toutes ces dates sont antérieures à la fin des travaux d'Hercule, et à son voyage de Lydie ; de sorte qu'elles ne peuvent servir à fixer le temps de ce voyage. Au reste, cette expédition des Argonautes est une des partie de l'histoire héroïque dont la chronologie est la plus difficile à déterminer : la raison en est que, comme un grand nombre de héros y avoient eu part, et qu'Homere n'en a dit qu'un seul mot (2), les poëtes postérieurs se sont donné une entiere liberté de l'embellir de toutes les circonstances qu'il

1 Clement. Strom. lib. 1, pag. 304 ; Clement. Strom. lib. 1, pag. 401.

2 Odiss. lib. 12.

leur a plu d'imaginer, non-seulement contre la vraisemblance historique, mais encore contre les notions les plus communes de la géographie. Les uns, après avoir fait remonter le Tanaïs aux Argonautes, supposent qu'ils trouverent un canal qui les porta dans la mer glaciale; et que delà ils revinrent en Gréce par le nord d'Angleterre, et par le détroit de Gades : les autres leur font remonter le Danube jusqu'à sa source; après quoi, chargeant leur vaisseau sur leurs épaules, comme si c'eût été un simple canot d'écorce, ils font un portage de plusieurs journées de chemin dans les montagnes de la Carniole, et viennent se rembarquer sur les bords de la mer Adriatique. Mais cette expédition des Argonautes demande elle seule une dissertation étendue; et c'est un travail auquel je crois devoir exhorter ceux qui ont fait une étude particuliere de la mythologie.

Hercule étant retourné dans le Péloponnèse, après la prise de Troye sur

Laomédon, se prépara à punir Augias, roi d'Elis, de la perfidie dont il avoit usé à son égard, pendant qu'il étoit occupé à accomplir les ordres d'Euristhée (1). Un grand nombre d'Arcadiens et de volontaires de toutes les villes de la Gréce se mirent sous les ordres d'Hercule : Augias pensa de son côté à se défendre; il leva des troupes, et en donna le commandement aux Molionides ses neveux. Cependant Hercule étant tombé malade vers le milieu de cette premiere campagne, peut-être des suites d'une blessure dangereuse qu'il avoit reçue au siege de Cos, en revènant de son expédition contre Troye, il entra en négociation avec les Molionides (2); mais ceux-ci ayant violé la suspension d'armes, et attaqué ses troupes au préjudice du traité, il ne se crut pas obligé de respecter des engagemens que ses ennemis avoient violés les premiers : il

1 Apollod. lib. 2, pag. 139.

2 Apollod. lib. 2, pag. 139.

dressa une embuscade aux Molionides ; les surprit comme ils alloient sacrifier aux fêtes de l'Isthme, au nom des peuples du Péloponnèse, les combattit, et les tua auprès de *Cleonæ*. Apollodore dit (1) que cela arriva à la fin de la troisieme isthmiade : quoiqu'il ne marque point depuis quel événement de la vie d'Hercule il compte cette troisieme isthmiade, il est clair que cette date a rapport à la célébration des fêtes de l'isthme, dont il a parlé plus haut, et à laquelle Hercule fut expié du meurtre d'Iphitus, par le jeune Thésée, qui venoit de quitter Trésène pour aller chercher les aventures (2).

Les fêtes de l'Isthme, établies par Glaucus, fils de Sisyphe, l'an 190 avant la prise de Troye, selon Thrasylle, se célébroient de deux ans en deux ans, ensorte qu'il y avoit toujours deux ans d'intervalle entre deux célébrations (3) : ainsi

1 Pag. 141.
2 Pag. 137.
3 Clement. Strom. p. 401, edit. Oxon.; Schol. Pindar.

la troisieme Isthmiade tomboit au commencement de la cinquieme année depuis la célébration de la premiere ; et, par conséquent, la mort des Molionides arriva au commencement de la cinquieme année depuis l'expiation d'Hercule par Thésée, et vers la fin de la premiere année depuis son retour de Lydie ; c'est-à-dire, l'an trente-huitieme de sa vie, et plus de dix ans avant sa mort (1).

Les commentateurs de la chronique de Paros ont expliqué cette troisieme Isthmiade, comme si elle devoit être comptée depuis leur établissement, ou plutôt leur réformation par Thésée. Mais cette réformation est jointe par l'auteur de la chronique à la réforme que fit Thésée dans le gouvernement athénien, et tombe à l'an 50 avant la prise de Troye, trois ans après la mort d'Hercule, selon Apollodore. Plutarque, dans la vie de Thésée, nous apprend que ce fut sur le mo-

argum. Nemear. & Isthmiad. Vide Dodwel. de Cyclis, differ. 6 & 7.

1 Marmora Oxon.

dele des jeux olympiques, que ce héros régla ceux de l'Isthme, où les peuples de l'Attique et des pays voisins se rassembloient de même que ceux du Péloponnese à Olympie. Or les jeux olympiques ne prirent une forme semblable que par les soins d'Hercule, et après la défaite des Molionides; donc, selon Plutarque, la réforme des jeux de l'Isthme par Thésée, est postérieure à la défaite des mêmes Molionides, loin de l'avoir précédée de cinq ans, comme le pensent les commentateurs de la chronique: j'aurai occasion de confirmer ces époques, en examinant la chronologie de la vie de Thésée, et de l'histoire d'Athènes.

Après la mort des Molionides, Hercule passa dans l'Elide; il surprit Augias, qui ne croyoit pas être attaqué si brusquement; il le défit, et le fit mourir avec ses enfants, à la réserve de Phyleus, le plus jeune de tous, qui n'avoit point eu de part à la perfidie de son pere, et il lui laissa le royaume de l'Elide (1). Her-

1 Apollod. lib. 2, pag. 141.

cule passa dans la Messénie, résolu de se venger du refus que Nelée avoit fait autrefois de l'expier du meurtre d'Iphitus : il passa par Olympie, et assista aux jeux funébres, établis depuis quelques années en l'honneur de Pélops son bisaïeul maternel : il y combattit (1), il en régla les cérémonies et fit concevoir aux Grecs du Péloponnese, qu'ils devoient s'y trouver tous pour y conférer de leurs intérêts communs, et en faire une espece de diéte ou assemblée politique (2).

Polybe (3) dit qu'Hercule fut l'instituteur des jeux et de l'assemblée de l'Olympie, et qu'il en régla toutes les cérémonies; il ajoute qu'il y prononça une espece d'apologie de sa conduite au sujet de ses guerres contre les peuples de la Grece, prétendant n'en avoir entrepris aucune que par des ordres supérieurs (ceux d'Euristhée) ou contraint par la

1 Pausan. lib. 5.

2 Diod. lib. 4, pag. 178.

3 Lib. 12, pag. 667, edit. paris.

nécessité d'une légitime défense ; ce qui montre que la plus grande partie des guerres d'Hercule est antérieure aux jeux olympiques, et que ceux-là se trompent qui rapportent leur établissement au temps du retour des Argonautes, comme Diodore.

Aussi-tôt que ces jeux, qui se célébroient vers le solstice d'été, furent finis, Hercule marcha vers Pylos ; il prit la ville d'assaut, et tua dans le combat le fils de Nélée qui en étoit roi, comme nous l'avons vu : ils étoient au nombre de neuf. Nestor, le plus jeune de tous, échappa seul à ce carnage, il étoit alors à Gerenium : Apollodore (1) en parle comme d'un enfant, et Nestor lui-même dit dans Homere (2), que plusieurs années après cette guerre, il étoit encore si jeune, que son pere Nélée ne vouloit pas lui permettre de prendre les armes pour combattre les Epéens. Homere (3) dit en

1 Liv. II, p. 141.
2 Iliad. lib. II, V. 683, 690, 717, 718.
3 Illiad. lib. I, V. 250.

parlant de Nestor, qu'il a déjà vu mourir deux générations, et qu'il régne sur la troisieme.

Deux générations, suivant les anciens, font soixante six ans qui s'étoient écoulés depuis que Nestor régnoit; et comme ses troupes étoient devant Troye depuis dix ans, il ne devoit avoir gueres moins de soixante-quinze ou soixante-seize ans au temps dont parle Homére; et il en avoit douze ou treize lors de la guerre dans laquelle Hercule tua ses onze freres.

De Pylos (1), Hercule marcha à Lacédémone, d'où il chassa Hippocoon, et où il rétablit Tyndare pere d'Héléne, de Castor et de Pollux: mais avant que de suivre Hercule dans ses autres expéditions, il faut s'arrêter pour examiner la date de l'institution des jeux Olympiques; parce que c'est une époque qui détermine le temps de l'esclavage d'Hercule en Lydie.

Les anciens ne s'accordent pas entr'eux

1 Appollod. l. 2.

sur la date de la fondation des jeux Olympiques ; ce qui vient de ce qu'ils ont confondu les différens états par lesquels ils ont passé. Ces jeux n'étoient originairement qu'une fête instituée en l'honneur de Jupiter, par un de ces Dactyles Idéens qui avoient les premiers établi des forges sur le mont Ida, et qui porterent les arts et le culte des Phrygiens dans la Gréce (1). Diodore (2) et Pausanias (3) le nomment Hercule, de même que le fils d'Alcméne. Le Syncelle (4) nous apprend que d'anciens Auteurs comptoient six-cens ans entre la premiere Olympiade et cette fondation : comme le Syncelle met le siége de Troye quatre cent huit ans avant la premiere Olympiade, il reste

1 Strab. lib. 10, pag. 473; Diod. lib. 17, p. 365; Ephore, cité par Diodore, l. 5, p. 230, nous apprennent que les dactyles Idéens venoient des environs du Mont Ida de Phrygie.

2 Diod. lib. 5, pag. 230.

3 Pausan. lib. 5.

4 Syncell, chron. pag. 172.

pour le temps de l'établissement par l'Hercule Idéen l'an 192 avant la prise de Troye.

Le même auteur nous apprend que d'anciens chronologistes plaçoient l'Olympiade d'Hercule quatre cent soixante-dix ans avant la premiere Olympiade vulgaire. Otant de cette somme 408 pour avoir la date de la prise de Troye, il restera l'an 72 avant cette époque, pour celui de l'établissement de ces jeux par Hercule. Hercule étant mort 53 ans avant la prise de Troye, selon Apollodore, l'établissement des jeux olympiques précéde sa mort de neuf ans entiers; et si ce héros n'a vécu que quarante-neuf ans commencés, la célébration de ces jeux tombe à la quarantiéme année de sa vie, qui est celle où je l'ai mise en suivant seulement l'ordre de ses actions: c'est ce qui me détermine en faveur de cette date. Car comme il y a lieu de croire que les chronologistes postérieurs à Hérodote et Thucydide n'ont cherché

qu'à abréger les temps, les sommes les plus longues, toutes choses étant égales, sont celles que l'on doit préférer. Apollodore mettant la mort d'Hercule cinquante-trois ans avant la prise de Troye, la fondation des jeux olympiques doit être antérieure à cette année 53, et c'est par cette raison que je ne fais aucune attention au sentiment de Thrasylle (1), qui dans Clément Alexandrin ne compte que vingt-quatre ans de l'olympiade d'Hercule à l'enlévement d'Héléne par Pâris; par ce calcul les jeux olympiques d'Hercule, célébrés quarante-quatre ans avant la prise de Troye, sont postérieurs de neuf ans au temps de sa mort, suivant Apollodore.

Le sentiment d'Eusebe, qui met l'olympiade d'Hercule trente-un ans seulement avant la prise de Troye, mérite encore moins d'attention : car outre que cette date est corrompue dans Eusebe, et qu'il la faut restituer par Syncelle,

1 Stromat. 1, pag. 401.

pour le mettre d'accord avec lui-même, il suffit de jetter les yeux sur cette partie de la chronique d'Eusebe, qui précéde la guerre de Troye, pour se convaincre de la négligence avec laquelle il a examiné la chronologie de cette histoire.

Velleius-Paterculus, dans une espéce de canon chronologique qui précéde son histoire, ne compte que vingt-huit ans entre la premiere olympiade d'Hercule et la prise de Troye : mais comme, selon lui, Hercule est mort quarante ans avant la prise de cette ville, il est clair que cette date est corrompue dans le manuscrit, et que par conséquent il ne s'y faut point arrêter.

L'établissement des jeux Olympiques précéda la guerre de Pylos et celle de Lacédémone ; et par conséquent ces deux guerres ne furent terminées que vers la fin de la trente-neuvieme année de la vie d'Hercule.

L'année suivante, ou la quarantieme, Hercule alla s'établir à Phénée dans l'Ar-

cadie, auprès de Sicyone, avec les troupes qui l'avoient accompagné dans ses expéditions (1) : il y demeura quatre ans entiers ; mais la cinquieme année, qui étoit la quarante-quatrieme de sa vie, Euristhée redoutant le voisinage d'un homme aussi entreprenant que l'étoit Hercule, l'obligea d'abandonner tout-à-fait le Peloponnése. Hercule quitta alors absolument ce pays, et il n'y revint plus depuis : il passa dans l'AEtolie avec ses troupes, et s'engagea au service du roi de Calydon : peu après il épousa Déjanire fille de ce prince, et sœur de Méléagre, de laquelle il eut trois fils. Tandis qu'il étoit en AEtolie, il fit la guerre contre les Thesprotes, et ayant pris la ville d'Ephyra, il emmena avec lui Astyoché, fille du roi des Thesprotes ; il en eut un fils nommé Tlépoléme dans Homère, qui se trouva dans l'armée des Grecs au siége de Troye, et fut tué par Sarpédon (2). Comme ce Tlépoléme na-

1 Diod. lib. 2, pag. 167.

2 Hom. Iliad. lib. 5, V. 627.

quit vers la fin de la vie d'Hercule, il avoit tout au plus cinquante-cinq ou cinquante-six ans lors de la prise de Troye, et l'on ne peut gueres lui en donner moins ; car après avoir été chassé de la Grece par les Héraclides, il avoit été conduire une colonie dans l'Isle de Rhodes, y avoit bâti trois villes ; et sa domination y étoit assez bien établie, pour qu'il osât quitter cette Isle avec neuf vaisseaux, et en demeurer absent pendant dix ans entiers. A cette même guerre de Troye, les troupes de l'isle de Cos étoient conduites par Phydippus et Antiphus, fils de Thessalus, et petit-fils d'Hercule et de Chalciopé, fille d'Eurypylus, roi de Cos. Ce Thessalus étoit né depuis la guerre d'Hercule contre Laomédon, et depuis le commencement du regne de Priam, soixante-quatre ans avant la prise de Troye selon ma chronologie, et deux générations entieres selon Homere. (1).

Cet exemple montre que l'on ne peut

1 Iliad. lib. 2, V. 185.

attaquer l'intervalle que je mets entre la mort d'Hercule et la prise de Troye. L'âge de Tlépoléme n'est point marqué dans Homére ; et puisque ses neveux se trouvoient à cette guerre en même temps que lui, on ne peut lui donner gueres moins de 55 ans.

Hercule épousa Déjanire dès la premiere année de son séjour à la cour d'AEtolie ; ce fut aussi cette même année qu'il prit la ville d'Ephyra sur le roi des Thesprotes. Cette ville, nommée depuis *Cichirus*, étoit bâtie sur les bords du Cocyte et du lac Acherusia, formé par les eaux du fleuve Acheron. C'est-là que régnoit Aidoneus, selon Pausanias (1), celui même dont Thésée (2) voulut enlever la femme Perséphone. Plutarque le nomme roi des Molosses, qui habitoient un pays voisin de la Thesprotie, dans lequel étoit l'oracle de Dodone. Dans la Thesprotie il y avoit un oracle

1 Pauf. l. 2.

2 Vie de Thésée.

des morts très-fameux ; ce qui donna occasion aux poëtes de confondre cet Aidonée avec Hadès ou Pluton.

C'est, selon les apparences, dans cette guerre qu'Hercule délivra Thésée des prisons d'Aidonée ; cette année étoit la trente-septieme avant la prise de Troye, et celle même dans laquelle Thésée alla se présenter à son pere AEgée, et se faire reconnoître pour son fils. Ceux qui placent la délivrance de Thésée des prisons du roi des Thesprotes, après le premier enlévement d'Hélene, et la trente-cinquieme année avant la prise de Troye, ne pensent pas qu'ils retardent trop la mort d'Hercule, et qu'ils le font vivre après les deux guerres de Thebes, auxquelles il eût pris part, soit à cause des liaisons qu'il avoit avec les princes de cette ville, soit à cause qu'il étoit dans le voisinage de la Béotie avec une armée dont chacun des deux partis n'eût pas négligé le secours. C'est sans doute cette guerre d'Hercule contre Aidonée,

celles des Doriens, des Locriens, et des Trachyniens, et avec ces forces il termina promptement la guerre. La ville d'AEchalie fut prise, les enfans d'Eurytus furent tués, et Iolé tomba entre les mains d'Hercule. La vue de cette princesse raluma aisément dans son cœur une passion que le temps n'avoit pas entiérement éteinte : et Déjanire qui craignoit d'être répudiée, crut qu'il étoit temps d'employer le philtre que lui avoit donné le Centaure Nessus : persuadée que ce philtre lui conserveroit le cœur de son mari, elle en frotta la robe dont il devoit se revêtir pour faire un sacrifice. Mais ce philtre composé en partie avec le sang du Centaure, étoit un violent poison, parce que les fléches d'Hercule trempées dans le venin de l'Hydre, infectoient le sang de ceux qu'elles perçoient, et le changeoient en poison ; ainsi à peine Hercule eut-il revêtu cette fatale robe, qu'il se sentit frappé des plus violentes douleurs : les efforts qu'il

fit pour arracher cette étoffe qui s'étoit collée à sa peau, ne servirent qu'à faciliter l'action de ce poison, qui se mêloit à son sang; alors ne pouvant supporter plus long-temps cet état, il se fit mettre sur le bûcher, et s'y fit brûler tout vivant, la quarante-neuvieme année de son âge, 53 ans avant la prise de Troye, et 14 ans après le meurtre d'Iphitus. Cette derniere date montre que je n'ai point trop pressé les événemens des dernieres années de la vie d'Hercule : car en ne donnant que 12 ans à Iolé lorsqu'Hercule la demanda en mariage l'année même du meurtre d'Iphitus, elle en avoit 25 lors de la mort d'Hercule, et lorsqu'elle causa à Déjanire cette violente jalousie qui la porta à recourir au philtre de Nessus (1). D'ailleurs, Hercule avant que de mourir, ordonna que son fils Hyllus épouseroit Iolé dès qu'il seroit en âge : or Hyllus n'avoit alors que 4 à 5 ans, et Iolé en avoit 25; de sorte que,

1 Apollod. lib. 2, pag. 149.

lorsqu'Hyllus fut âgé de 15 ans, elle en avoit 35; ainsi il faut de nécessité abréger, autant que je l'ai fait, après Apollodore, le temps de la vie d'Hercule qui a suivi son esclavage de Lydie. Cette chronologie s'accorde parfaitement avec celle d'Hérodote; car, selon lui, l'avénement d'Argon à la couronne de Lydie tombe à l'an 1219, et 163 ans après la naissance d'Hercule. Argon étoit le cinquieme depuis Hercule, ainsi il y a cinq générations ou âges entre la naissance d'Hercule et le couronnement d'Argon. Si Alcée, fils d'Hercule, est né la trente-cinquieme année de la vie de son pere, il reste 128 ans pour la durée des quatre âges suivans, et Argon sera monté sur le trône à l'âge de 28 ou 30 ans.

Nous ignorons le détail de la révolution qui l'y plaça; Hérodote dit seulement, qu'il y fut confirmé par un oracle. Il y a quelqu'apparence que les Mæoniens ou Lydiens rentrerent dans

une pleine liberté après la ruine de l'empire Troyen : mais comme après cet événement, l'Asie Mineure se trouva agitée de beaucoup de troubles, chacune des nations, et même des villes qui avoient fait partie de cet empire, se donnant des rois ; et ces diverses dominations excitant à tous momens de nouvelles guerres qui affoiblissoient le pays, plusieurs nations barbares vinrent s'y établir. La puissance des Atyades, rois de Lydie, dut recevoir une grande diminution au milieu de tous ces troubles : et leur foiblesse donna le moyen aux descendans d'Hercule de s'emparer de la couronne vers l'an 64 après la prise de Troye. La facilité avec laquelle les AEoliens se rendirent maîtres des côtes maritimes de la Lydie, prouve assez que les Mæoniens n'étoient pas en état de défendre ces beaux pays, où les Grecs bâtirent les colonies qu'ils fonderent dans l'Asie.

Le temps de l'esclavage d'Hercule à la

cour d'Omphale donne l'époque du regne de cette princesse, et de celui du roi Tmolus, dont elle étoit veuve (1). Jardanus, pere d'Omphale, ayant été soupçonné d'avoir causé par ses maléfices la mort du roi Camblitas, il y a apparence que Tmolus, gendre de Jardanus, avoit succédé à ce Camblitas; ainsi les regnes de ces deux rois, et une partie de celui d'Omphale, sont antérieurs au temps de l'esclavage d'Hercule, c'est-à-dire, à l'an 1348 avant l'ère chrétienne.

Pylæménès succéda apparemment à Omphale, soit qu'il fût fils d'Omphale et de Tmolus, soit qu'il fût sorti d'une autre branche de la famille des Atyades: car ses deux fils Mesthlès et Antiphus commandoient les Mæoniens à la guerre de Troye, 66 ans après le voyage d'Hercule en Lydie; ce qui donne lieu de soupçonner que la Mæonie étoit devenue tributaire de Priam, qui avoit soumis une partie de l'Asie Mineure.

(1) Voyez les dissertations de M. l'abbé Sevin.

Hérodote (1) appelle Atyades, ou descendus d'Atys, les rois de Lydie qui régnoient avant les Héraclides : il dit (2) que les Mæoniens avoient pris le nom de Lydiens, à cause de Lydus, fils d'Atys, un de leurs anciens rois ; et il fait cet Atys, fils de Manès (3). Xanthus de Lydie (4), cité par Denys d'Halicarnasse, met Cotys entre Manès et Atys, qui se trouve ainsi petit-fils et non pas fils de Manès ; et Xanthus parloit d'un Adyes, frere d'Atys, et fils de Cotys, qui pourroit bien être le même que cet *Asius*, fils de Cotys, et petit-fils de Manès, qui, selon Hérodote, avoit donné son nom à une tribu du canton de Sardis (5).

Selon Xantus (6), ce Manès étoit fils de Jupiter, ce qui prouve qu'il étoit le

1 Lib. 1, cap. 7.
2 Lib. 7 cap. 74.
3 Lib. 1, cap. 94.
4 Antiquit. rom. lib. 1, pag. 21.
5 Herod. lib. 4, cap. 45.
6 Dionys. Halicar. ibid.

plus ancien roi de Lydie qui fut connu : car dans le style des anciens écrivains, le commencement des temps historiques de chaque nation est décrit comme le commencement du genre humain ; et lorsque la succession historique des rois et des hommes n'est plus connue, on fait habiter la terre par des divinités, c'est pour cela que le temps fabuleux de ce regne des Dieux finit plus tard chez les nations dont les mémoires historiques sont moins anciens. Nous voyons dans les traditions des Romains, que Saturne régnoit encore dans l'Italie en un tems où, selon les tradutions grecques, les Dieux avoient quitté le séjour de la terre depuis plusieurs siécles, pour se retirer dans le ciel.

Manès étant le plus ancien roi des peuples appellés Mæoniens, de son nom, je ne le crois pas différent de ce *Mæon*, roi de Phrygie et de Lydie, dont parle Diodore de Sicile (*Lib.* 5.). Car le nom de Mæoniens qu'ils ont dans Homere et

dans Hérodote, suppose que le nom de leur premier roi se prononçoit *Mæon*, aussi bien que Manès.

Ce prince étoit mari de Callirhoé, fille de l'Océan, selon Xanthus : les autres la nomment Dindyma, et la font mere de Cybele, dont les amours avec le jeune Atys donnerent occasion aux cérémonies du culte de la mere des Dieux ou de la Déesse de Phrygie, à laquelle on donnoit aussi les noms de Cybele, d'Agdistis, etc. Comme le culte et les mysteres de cette Déesse furent établis sous le regne de Mæon, selon Diodore et les auteurs qui ont traité ces matieres, on peut déterminer le temps de son regne par celui de l'établissement du culte de la mere des Dieux, et de l'apparition de sa statue à Pessinuntium, marqué dans la chronique de Paros, à l'an 297 avant la prise de Troye, et quelques années après l'arrivée de Cadmus et de Danaüs dans la Grece. Suivant cette chronique, le temps de Mæon

et le commencement des mysteres de Cybele tombera vers l'an 1580 avant l'ère chrétienne.

Cotys, Atys et Lydus ont succédé à Manès, et ont régné les uns après les autres sans intervalle. Hérodote (1) prétend qu'au temps de Lydus, son frere Tyrrhénus, après une famine de 18 ans qui désoloit le pays, se mit à la tête d'une colonie de Mæoniens, qui alla chercher un établissement hors de la Lydie. Il ajoute que, s'étant embarqués, ils allerent descendre dans l'Italie, et habiterent un pays voisin de l'Umbrie, auquel ils donnerent le nom de Tyrrhénie.

Denys d'Halicarnasse rejette absolument cette opinion (2), et il en rend plusieurs raisons que je ne répéterai point ici : je me contenterai d'observer qu'il oppose Xanthus à Hérodote. Cet ancien historien, à l'érudition et à l'exactitude duquel il donne de grands éloges, ne parloit ni de Thyrrénus, ni de cette co-

1 Lib. 1, cap. 93.
2 Antiq. rom. lib. 1, pag. 22, 23.

Ionie, quoiqu'il rapportât des choses bien moins considérables. Il nommoit les deux fils d'Atys, *Lydus* et *Torœbus*; et assuroit que ces deux princes avoient régné sur la Mæonie, et donné leur nom à deux nations Mæoniennes, qui le portoient encore de son temps, et dont les langues n'étoient pas plus différentes entr'elles que celles des Ioniens et des Doriens.

Le même Xanthus parloit d'un Akiamus (1), roi de Lydie, contemporain de Tantale, contre lequel il semble avoir eu quelque guerre à soutenir. La chronique de Trasylle marque le temps de Tantale, en donnant l'époque de l'enlévement de Ganyméde, deux cents ans avant la prise de Troye; ce qui tombe vers l'an 1480, et cent ans après le regne de Mæon. Ces cent ans sont occupés par les trois regnes de Cotys, d'Atys et de Lydus; ainsi Akiamus aura succédé immédiatement à ce dernier.

1 Suid. Ακιαμ.

Ses successeurs nous sont inconnus jusqu'au temps de Camblitas, de Tmolus et d'Omphale, qui ont régné avant l'an 1347, pendant un intervalle de cent trente-deux ans, ou de quatre générations : je crois cependant, que cet intervalle est suffisamment rempli par les cinq regnes d'Akiamus, d'Hermon, autrement Adramys ou Adyamis, d'Alcimus, de Camblitas et de Tmolus, mari d'Omphale. Car si d'un côté les regnes de Camblitas et de Tmolus paroissent avoir été fort courts, nous savons que celui d'Alcimus fut assez long.

Par-là nous aurons une suite complete des Atyades, ou rois de Lydie, descendus d'Atys depuis Mæon ou Manès, jusqu'à Omphale, dans laquelle il n'y aura point de vide, et où la plupart des rois seront rangés dans l'ordre de la succession : je dis la plupart, car les regnes d'Hermon et d'Alcimus n'ont aucun caractere chronologique qui les distingue.

Le commencement de la royauté chez les Lydiens est déterminé dans ce système de chronologie à l'an 300 avant la prise de Troye ; et quelqu'ancienne que soit cette époque, elle est cependant postérieure aux conquêtes de Sésostris, frere de Danaüs. Ce prince soumit toute l'Asie mineure, et porta même ses armes dans la Thrace. L'empire des Egyptiens sur ce pays n'eut pas une fort grande durée, il servit cependant à tirer les peuples de la barbarie dans laquelle ils vivoient. Les Egyptiens, en établissant chez eux leur domination, leur enseignèrent une partie des dogmes de leur religion. Les mysteres de Cybelle, de Bacchus et de Cérès, n'étoient autre chose que des copies des fêtes d'Isis et d'Osiris défigurées par les Grecs, qui dans la suite rapporterent à leurs anciennes Divinités les événemens qui y avoient donné lieu. Les Grecs prirent aussi, par leur commerce avec les Egyptiens, quelques

teinture des arts, qu'ils perfectionnerent dans la suite.

La facilité avec laquelle ils avoient été conquis par les Egyptiens, leur fit ouvrir les yeux : ils comprirent que le seul moyen de se garantir à l'avenir contre de semblables invasions, étoit de se réunir, de former des sociétés, des les régler par des loix, de bâtir des villes, et d'établir un culte religieux qui liât les particuliers les uns aux autres par la participation des mêmes sacrifices, et par les pratiques d'une religion commune à toute une nation; c'est ce qui arriva dans la Gréce et dans la Mæonie, peu après les conquêtes de Sésostris, et dans le temps auquel j'ai fixé l'établissement du royaume des Lydiens.

Comme ceci n'est pas une histoire, je n'ai point appréhendé d'en interrompre le fil chronologique par les discussions dans lesquelles il falloit entrer nécessairement, pour établir ce que je voulois prouver. Ainsi je crois à propos

de terminer cette dissertation par un canon chronologique, qui présente les faits rangés dans l'ordre de leur date, et qui puisse rappeller tous les points que j'ai tâché d'établir.

CANON CHRONOLOGIQUE DES ÉVÉNEMENS HISTORIQUES

déterminés

DANS LA DISSERTATION PRÉCÉDENTE.

On a rapporté, dans ce canon, plusieurs événements dont les dates ne sont pas établies dans cette dissertation; on les a ajoutées pour rendre plus sensibles la suite et la liaison de l'histoire, et on en déterminera la chronologie dans les autres dissertations sur l'ancienne histoire de la Grece.

Avant Jésus-Christ.	Avant la prise de Troye.	
		CONQUÊTE de l'Asie mineure et d'une partie de la Thrace par Sésostris, roi d'Egypte.
1590	310	Cadmus s'établit à Thebes en

Avant Jésus-Christ.	Avant la prise de Troye.	
		Bœotie, après avoir laissé des colonies phœniciennes dans la plupart des îles de la Grece, à Callis'ha, à Melos, à Thasus, etc.
1582	302	Danaüs établit une colonie égyptienne à Argos, et regne dans ce pays.
1579	297	Manès ou Maïon regne sur la Lydie est sur la Phrygie; il y établit le culte de Cybele et d'Atys sur le modele des fêtes d'Isis.
1547	267	Etablissement des forges de fer sur le mont Ida en Phrygie par les Dactyles Idéens; commencement des arts dans la Grece. Ces Dactyles se répandent par-tout, bâtissent des villes, des temples, des autels, instituent des fêtes et des mysteres, passent en Crete.
1505	223	Minos Ier. regne en Crete.
1484	202	Enlévement de Ganymede par Tantale, roi de la Phrygie occidentale; vers le mont Sipylus et la ville de Thyatire nommée *Pélopia*. Ce prince étoit contemporain d'Akiamus, roi des Mæoniens de

Avant Jésus-Christ.	Avant la prise de Troye.	
		Lydie, qui régnoit après Lydus, fils d'Atys et Petit-fils de Mæon.
1482	200	Établissement du culte de Cérès dans l'Attique.
1474	192	Établissement du culte de Jupiter à Olympie par l'ancien Hercule, l'un des Dactyles Idéens qui étoient passés en Crete.
1469	187	Expéditions de Persée.
1458	178	Regne de Persée à Argos.
1428	146	Apothéose de Bacchus, ou établissement de son culte à Thebes en Bæotie ; cette époque donne le tems de l'ancien Orphée à Thebes, et le commencement de la poësie dans la Grece.
1425	143	Fondation de Troye, qui devient la capitale du royaume des Troyens à la place d'Ilium.
1423	141	Arrivée de Pelops dans la Grece.
1383	101	Naissance d'Hercule et d'Euristhée.

Avant Jésus-Christ.	Avant la prise de Troye.		Age d'Hercule.
1368	86	Meurtre d'Androgée.	16
1367	85	Naissance de Thésée. Les Sicules passent d'Italie en Sicile.	17
1366	84	Commencement des exploits d'Hercule par la défaite des Minyens.	18
1365	83	Hercule épouse Mégare, fille de Créon : Stenelus meurt à Argos : Euristhée lui succéde au préjudice d'Hercule : Apollodore dans sa chronique, place à cette année le regne d'Hercule à Argos.	19
1362	80	Les Liguriens passent en Sicile.	
1361	79	Hercule tue les enfans qu'il avoit eus de Megare, et passe à la cour d'Euristhée, aux ordres duquel il se soumet pour obéir à l'oracle d'Apollon.	23
1360	78	Commencement des travaux d'Hercule.	24

Avant Jésus-Christ.	Avant la prise de Troye.		Age d'Hercule.
1353	71	Hercule avoit été occupé aux dix premiers travaux pendant huit ans et un mois.	31
1351	69	Hercule ayant accompli ses douze travaux, et se trouvant libre de l'engagement qu'il avoit pris avec Euristhée, repasse en Bœotie : là il répudie Mégare, fille de Créon, et recherche Iolé, fille d'Eurytus, roi d'Occhalie : elle lui est refusée et il tue Iphitus, frere d'Iolé.	33
1350	68	Hercule se retire dans le Péloponnèse pour y être expié de ce meurtre : Nélée, roi de Pylos, refuse de le faire : Thésée alors âgé de 17 ans, l'expie aux fêtes de l'isthme : Hercule est conduit en Lydie, et vendu à Omphale par l'ordre de l'oracle : la	34

Avant Jésus-Christ.	Avant la prise de Troye.		Age d'Hercule.
		premiere année de son esclavage commence.	
1349	67	La seconde année de l'esclavage commence : naissance d'Alcée, fils de ce héros et de l'esclave Malis; c'est de lui que descendoient les Héraclides qui ont regné en Lydie.	35
1348	66	La troisieme année de l'esclavage d'Hercule commence : naissance d'Agélaus, fils d'Omphale, et d'Hercule ; c'est de lui que descendoit Crœsus, selon Apollodore.	36
1347	65	Fin de l'esclavage d'Hercule : guerre contre Laomédon : captivité d'Hésione donnée à Télamon : commencement du regne de Priam : Hercule prend au retour l'île de Cos, et de ses amours avec Calciope,	37

Avant Jesus-Christ.	Avant la prise de Troye.		Age d'Hercule.
		sœur de Méléagre, fille d'Oenée, roi de Calydo. Cet Oenée, qui s'étoit remarié depuis la mort de Méléagre, fut pere de Tydée, qui se trouva à la guerre de Thebes : et Dioméde étoit fils de Tydée ; ce qui confirme la distance que met Apollodore entre la mort d'Hercule et la prise de Troye.	
1339	57	Naissance d'Hyllus, fils de Déjanire et d'Hercule ; guerre d'Hercule dans la Thesprotie ; prise d'Ephira ; délivrance de Thésée retenu dans les prisons d'Aïdoné, ou de Hades ; Thésée retourne à Athènes ; il est reconnu par son pere AEgée ; Médée quitte la Grece, et retourne en Colchide.	45
		Hercule emmena avec lui Astyoché, fille du roi	

Avant Jésus-Christ.	Avant la prise de Troye.		Age d'Hercule.
		des Thesprotes, de laquelle il eut Tlépoleme, qui fut tué par Sarpédon au siége de Troye.	
1338	56	Naissance de Tlépoleme ; Hercule abandonne Calydon, à cause d'un meurtre, avec sa femme Déjanire et son fils Hyllus, et se retire à Trachyne chez Céyx.	46
		Guerre d'Hercule contre les Driopes et les Lapithes, en faveur du roi des Doriens, qui, par reconnoissance, lui assure le tiers de ses états.	
1337	55	Guerre d'Hercule contre Orménius, roi des Pélasges des environs du mont Pélion, qui lui avoit refusé sa fille Astydamie. Cet Orménius étoit grand-pere de Phœnix et d'Eurypile, qui se trouverent à la guerre de Troye.	47

Avant Jésus-Christ.	Avant la prise de Troye.		Age d'Hercule.
1336	54	Guerre d'Hercule dans l'AEchalie, contre Eurytus et ses fils ; après avoir défait leur armée, il prend la capitale de leur état, les fait mourir, et emmene Iolé prisonniere.	48
1335	53	Déjanire, craignant que son mari ne la répudiât pour épouser Iolé, lui envoie une robe teinte du sang de Nessus, qu'elle croyoit un philtre ; cette robe empoisonne Hercule, qui se brûle tout vivant, et est reçu au nombre des dieux ; c'est l'apothéose dont parle Apollodore. Cette même année qui étoit celle de l'échéance du troisieme tribut que les Athéniens payoient à Minos, Thésée passa en Crete, tua le Minotaure, enleva Ariadne, et fut	49

Avant Jésus-Christ.	Avant la prise de Troye.	
		poussé par la tempête dans l'île de Cypre, où Ariadne mourut.
1334	52	Commencement du regne de Thésée.
1329	47	Premiere guerre de Thebes entre les deux fils d'OEdipe.
1326	44	Rétablissement des jeux olympiques, selon Thrasylle; guerre entreprise par Thésée contre Créon, roi de Thebes, pour faire ensevelir les Grecs tués au siége de cette ville.
1323	41	Les Héraclides chassés de toute la Gréce par Euristhée, se réfugient à Athénes; Thésée les prend sous sa protection, et marche contre Euristhée avec une armée: ce prince est tué avec ses enfans, par Hyllus, alors âgé de 17 ans. Hyllus passe dans le Péloponése avec ses troupes: mais il est obligé de se retirer au bout de l'année, à cause de la contagion qui désole le pays. Ce

Avant Jésus-Christ.	Avant la prise de Troye.	
		fut dans ce temps-là que Tlépoléme fut obligé de se bannir de la Gréce, à cause du meurtre de son oncle Licymnius.
		Atrée, fils de Pélops, regne à Argos et à Mycénes, après la retraite des Héraclides.
		Apollodore dit qu'Hyllus épousa Iolé après cette expédition ; cette princesse devoit avoir au moins 38 ans, ou même 40.
1320	38	Hyllus revient dans le Péloponése la troisieme année après sa retraite : il est tué en combat singulier par Echemus, roi de Tégée : et les Héraclides se retirent, avec promesse de ne revenir dans le Péloponése qu'au bout de 50 ans.
1319	37	Guerre des Epigones, ou seconde guerre des Thébes : la ville ne pouvant plus se défendre, les Bœotiens se retirent à Arné, en Thessalie; d'où ils ne revinrent à Thébes qu'à la quatrieme génération, c'est-

Avant Jésus-Christ.	Avant la prise de Troye.	
		c'est-à-dire environ 100 ans après.
1318	36	Les Pélasges se répandent dans la Bœotie : une bande de femmes guerrières sorties de la Scythie, pénètre dans la Gréce, et vient faire la guerre à Thésée dans l'Attique, Priam dans Homére, parle de ses exploits contre les Amazones; et l'on montroit de leurs tombeaux auprès de Troye, aussi-bien que dans l'Attique; ce qui feroit croire que cette opinion de la guerre des Amazones auroit un fondement historique.
1317	35	Thésée enléve Héléne, âgée pour lors de dix ans, et part de l'Attique avec Pirithoüs, pour une expédition secrete.
1316	34	Guerre de Castor et de Pollux dans l'Attique, pour délivrer Héléne.
1306	24	Apothéose d'Hercule selon Trasille; ce qui peut s'entendre de l'établissement de

Avant Jésus-Christ. | Avant la prise de Troye.

son culte à Athénes et dans quelques autres lieux de la Gréce : sur quoi on peut voir Plutarque dans, la vie de Thésée.

1305 23 Thésée est obligé d'abandonner Athénes, et de chercher une retraite chez Lycoméde, roi de Skyros, qui le fit mourir. Ce même Lycoméde régnoit encore dix ans après ; et ce fut chez lui que Thétis cacha Achille.

Castor et Pollux moururent avant leur pere Tyndare ; et Héléne porta le royaume de Lacédémone en dot à son mari Ménélas. Les enfans de Tyndare moururent avant leur pere, et depuis le mariage de leur sœur Héléne.

Selon la chronique d'Apollodore, ils furent mis au nombre des Dieux vers le temps de la prise de Troye : mais selon Pausanias, on ne

Avant Jésus-Christ.	Avant la prise de Troye.	
		leur éleva des autels que 40 ans après leur mort.
1304	22	Mnesthée regne à Athénes..
1301	20	Mort d'Atrée : son frere Thyeste lui succéde, selon Homére.
		Héléne est enlevée pour la seconde fois, ayant alors 25 ans : elle est conduite à Troye par Pâris:
1300	18	Mort de Thyeste, et commencement du regne d'Agamemnon, qui emploie huit ans entiers aux préparatif de la guerre contre les Troyens. Quelque long que paroisse ce temps, il étoit nécessaire pour former la ligue des rois de la Gréce, et pour construire les mille vaisseaux avec lesquels on transporta l'armée des Grecs.
1292	10	Commencement de la guere de Troye.
1282		Prise de Troye.
		La destruction du royaume de Troye causa des grandes

Avant Jésus-Christ.	Après la prise de Troye.	
		révolutions dans l'Asie mineure : plusieurs nations passerent de la Thrace dans l'Asie; et il se forma un grand nombre de petits états.
1264	18	Le fils d'Hector se rétablit à Troye, et en chasse Antênor.
1257	25	Troisieme entreprise des Héraclides sur le Péloponése, sous la conduite de Cléodæus, fils d'Hyllus qui n'est pas plus heureux que les autres : il est repoussé par Oreste, qui avoit déjà vengé la mort de son pere Agammemnon, et s'étoit rétabli sur le trône : Cléodæus avoit 54 ans.
	36	Le temple de Diane, à Ephése, brûlé par les Amazones.
1222	60	Les Bœotiens chassés d'Arné, reviennent dans la Bœotie, qu'ils reprennent sur les Pélasges.
		Les Héraclides formérent une quatrieme tentative contre le Péloponése, sous la con-

Avant Jésus-Christ.	Après la prise de Troye.	
		duite d'Aristhomachus, fils de Cléodæus : mais ce prince fut tué au passage de l'Isthme. Oreste qui étoit venu au-devant d'eux, s'avance jusques dans la Bæotie; et son fils Penthilus, avec une partie de ses troupes, s'arrêta dans le voisinage de l'isle d'Eubée; d'où remontant le long de la mer jusqu'à la Thessalie, il passa dans l'Asie mineure, et s'empara de l'isle de Lesbos.
1219	61	Argon, descendu d'Hercule, monte sur le trône de Lydie, où ses descendants regnent jusqu'à la vingt-deuxieme génération.
1202	80	Cinquieme entreprise des Héraclides sur le Péloponnese, sous la conduite des trois fils d'Aristomachus.
		La conquête du Péloponnese dura plusieurs années; et après que tout le pays fut tranquille, on procéda au partage entre les trois fils

Avant Jésus-Christ.	Après la prise de Troye.	
		d'Aristomachus, Aristodeme, Téménus et Oresphonte. Les Lacédémoniens étoient persuadés qu'Aristodeme n'étoit point mort au commencement de l'expédition, mais qu'il avoit demeuré à Lacédémone.
1190	92	Mort d'Aristodeme, l'année même de la naissance de ses enfants : Théra, son beau-frere, est élu tuteur des deux jeunes princes, et gouverne en leur nom pendant plus de vingt ans.
1165	117	Majorité des enfants d'Aristodeme.
1164	118	Arrivée des Minyens chassés de Lemnos, qui se réfugient à Lacédémone.
1162	120	Colonie conduite par Théras dans l'Isle Callistha.
1152	130	Fondation de la ville de Lesbos dans l'Isle de ce nom.
1132	150	Fondation de la ville de Cumes en AEolie.
1115	167	Colonie de Mélos, selon Thucydide.
1114	168	Fondation de la ville de Smyrne.

Avant Jésus-Christ.	Après la prise de Troye	
777	505	Commencement des olympiades vulgaires.
714		Révolte de Gyges, et fin des rois Héraclides de Lydie, selon Hérodote.
708		Mort de Candaule, selon Euphorion.
638		Naissance de Solon.
594		Archontat de Solon, et réformation d'Athénes.
592		Naissance de Crœsus.
585		Mort de Périandre, tyran de Corynthe.
579		Fin des voyages de Solon.
560		Premiere année de Pisistrate.
559		Premiere année du regne de Crœsus.
		Voyage de Solon en Lydie.
550		Crœsus consulte l'oracle de Delphes.
549		Seconde ambassade de Crœsus à Delphes.
547		Commencement de la guerre de Crœsus contre Cyrus.
545		Fin de la guerre, prise de Sardes, et destruction du royaume de Lydie.

OBSERVATIONS SUR LA CYROPÉDIE DE XÉNOPHON,

Principalement par rapport à la géographie.

PREMIERE PARTIE.

LE profond loisir d'une solitude de six mois dont rien ne pouvoit troubler la tranquillité, m'ayant invité à relire les principaux écrivains Grecs et latins, pour rappeller à un examen rigoureux les jugemens que j'en avois portés sur des lectures peut-être un peu trop superficielles, Xénophon fut un de ceux par lesquels je commençai. Je m'apperçus avec surprise en le relisant, que m'étant livré trop légérement à l'opinion com-

mune, les idées peu favorables que je m'étois faites de son exactitude et de sa sincérité, méritoient d'être réformées; mais je manquois alors des secours qui pouvoient éclaircir mes doutes. Aujourd'hui que je me trouve avec ces secours, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de proposer mes conjectures à l'Académie, pour avoir sa décision. Il me semble qu'en général ceux qui traitent Xénophon d'écrivain fabuleux, et qui regardent son histoire de Cyrus comme un roman, se fondent sur la contrariété qui se trouve entre Hérodote et cet écrivain, sur le jugement que Cicéron porte de la Cyropédie, et sur un passage de Platon qui semble contraire à ce même ouvrage.

Pour l'autorité d'Hérodote je ne la crois pas décisive. Cet écrivain convient qu'il y a trois manieres différentes de conter l'histoire de Cyrus, et il assure qu'il n'a pas choisi celle qui faisoit le plus d'honneur aux Persans; il pouvoit

aussi ajouter qu'il n'a pas choisi celle dont les circonstances étoient les plus simples et les plus vraisemblables. Les songes, les oracles et les prodiges qui accompagnent la naissance de Cyrus, les circonstances et les suites de son exposition et de son éducation, la maniere dont Astyage punit la désobéissance d'Harpage, ce pere auquel on fait dévorer les membres de son fils, comme à un autre Thyeste; tout cela me semble déparer un peu les éloges que l'on donne à la sincérité historique d'Hérodote. Un ouvrage où l'on rencontre de semblables faits, ressemble mieux à un roman qu'à une histoire; peut-être même le vraisemblable du roman ne pourroit-il s'en accommoder, et faut-il les renvoyer aux poëtes, auxquels il est permis de tout hasarder? Mais, dit-on, Hérodote a été suivi par tous les autres anciens; et parmi les modernes, par le P. Pétau et par Scaliger. A l'égard des anciens, cela n'est pas sans quelque difficulté

comme je pourrai le faire voir un jour en examinant les ouvrages d'Hérodote. Pour les modernes, leurs suffrages sont partagés. Les éloges qu'ils donnent à Hérodote en général, et que cet écrivain mérite, n'effacent pas un certain air d'incroyable répandu sur quelques-uns des faits qu'il rapporte. Plusieurs écrivains judicieux (1) ont préféré Xénophon, et l'ont trouvé plus conforme à l'écriture; ce qui doit décider la question : puisque les livres de l'écriture méritent plus de croyance que tous les ouvrages des profanes, quand même on ne regarderoit les livres sacrés que comme écrits par des hommes contemporains, sujets des Babyloniens et puis des Perses, parlant la langue des premiers, et ayant passé un temps considérable dans la Chaldée, frontiere de la Perse. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ce parallele, je me contenterai d'examiner

1 Usserius dans ses annales sacrées, et M. Bossuet, évêque de Meaux, discours sur l'histoire universelle.

les passages de Platon et de Cicéron ; avant que de passer à l'ouvrage même de Xénophon.

Platon conjecture dans le second livre des loix, que Cyrus, grand capitaine d'ailleurs et plein d'amour pour son peuple, ignoroit les vrais principes de l'éducation des enfans et de l'économie civile. De-là Athénée (1) et Diogene-Laërce concluent qu'au jugement de Platon, la Cyropédie, où l'on donne une si belle idée de l'éducation qu'avoit reçue Cyrus, n'est qu'une histoire romanesque. Mais quelle conséquence ? Cyrus seroit-il le premier prince, qui, devant une partie de ses grandes qualités à son éducation, auroit négligé d'en procurer une semblable à ses enfans ? Au fond, quelle peut-être l'autorité de Platon en cette matiere ? Doit-elle balancer le témoignage de Xénophon, confirmé par tous les anciens qui nous ont laissé des descriptions si détaillées de la bonne

1 Dipnosop. l. xi, Diogen. Laërt. vit. plat.

éducation que les peres donnoient à leurs enfans ? Platon n'apporte aucune raison de sa conjecture, et la propose comme un simple soupçon, comme une espéce de divination μαντεύομαι, dit-il. Platon et Xénophon, disciples du même maître, et se distinguant par les mêmes talens, ne devoient pas être fort unis; et l'émulation qui avoit été entr'eux dans l'école de Socrate, ayant continué dans la suite, peut-être ne sont-ils pas tout-à-fait croyables dans les critiques indirectes qu'ils font l'un de l'autre. On vient de voir le passage de Platon, qui, selon le rapport d'Athénée et de Diogene-Laërce, étoit regardé comme la critique de la Cyropédie.

Xénophon assure de son côté, dans l'ouvrage des dits mémorables de Socrate, que ce philosophe n'a jamais parlé des choses célestes, ni des principes naturels des êtres, et que ceux qui lui feront tenir des discours sur cette matiere, sont des écrivains peu fideles. C'est-là

une censure manifeste du Timée de Platon, dans lequel on introduit Socrate disputant avec un philosophe Pythagoricien sur la nature des êtres. Xénophon n'est pas le seul qui ait fait ce reproche à Platon. Nous savons que quelques-uns de ceux-là même qu'il introduisoit dans ses dialogues (1), et Socrate lui-même a désavoué plus d'une fois en sa présence les discours qu'il leur faisoit tenir. Je ne parlerai pas des Anachronismes, par lesquels il fait parler ensemble des gens qui n'ont pas vécu dans le même-temps.

Le parti le plus favorable qu'on puisse faire à Platon, c'est de composer ces reproches mutuels et de les regarder comme un effet de la jalousie si commune entre gens qui courent la même carriere. C'est faire honneur aux gens de lettres que d'en borner les effets à quelques critiques indirectes ; on n'a que trop d'exemples

1 Laërt. III, 35, à l'occasion du Lyrsis. Athénée, XI, pag. 505, à l'occasion du Gorgias. Macrob. Satur. I, c. 1. Aristides, orat. Platonica, II.

qu'ils n'ont pas toujours été si modérés.

Le jugement de Cicéron sur la Cyropédie paroît plus précis et plus désintéressé, puisqu'il est accompagné d'un éloge de Xénophon; mais quand on l'examine de près, on s'apperçoit qu'il tombe plutôt sur le caractere personnel que Xénophon donne à Cyrus, que sur la vérité des faits rapportés dans son histoire. Voici le passage(1) : *Cyrus ille à Xenophonte non ad historiæ fidem scriptus, sed ad effigiem justi imperii, cujus summa gravitas ab illo philosopho cum singulari comitate jungitur.* Ces derniers mots prouvent qu'il s'agit là du caractere de Cyrus. Cicéron assure que le Philosophe a embelli le portrait du conquérant, pour en faire l'idée d'un héros parfait. *Nullum est enim prætermissum in iis officium diligentiæ et moderati imperii.* Il ne paroît pas fort persuadé que la douceur de Cyrus, sa fermeté, son empire sur ses passions les

1 Epist. ad fratrem.

plus indisciplinables, l'amour et l'ambition, ayent été tells que Xénophon les décrit, et l'on ne peut s'empêcher de penser comme Cicéron. On a fait voir autrefois dans une savante dissertation lue à cette académie (1), que presque tous les discours de la Cyropédie étoient des allusions aux discours de Socrate, et souvent même des répétitions de ceux que Xénophon avoit déjà fait tenir à ce philosophe dans son livre des Dits mémorables. Ainsi j'avouerai qu'à cet égard Xénophon n'est pas un historien bien scrupuleux; j'avouerai encore, si l'on veut, quoique personne ne s'en soit encore plaint, au moins à ce qu'il me semble, que dans ses harangues, Xénophon a trop donné à l'imagination, et qu'il sent un peu trop le rhéteur; que l'on y est blessé des allusions fréquentes à des points de la mythologie grecque, inconnus aux Persans. Par exemple,

1 Dissert. de M. l'abbé Fraguier, sur Xenophon, second volume des mémoires lus à cette Académie.

dans un combat entre les Medes et les Assyriens, Cyrus invoque Castor et Pollux, divinités particulieres aux Grecs. Les gens sensés n'en devoient pas être moins choqués du temps de Xénophon, que nous le serions aujourd'hui de voir dans une histoire des Califes, les Sarrasins prêts à combattre Jezdegherd, dernier roi de Perse, s'adresser à S. Martin ou à S. Maurice.

Mais après tout, ces choses sont indifférentes au fond de l'histoire et à la description des pays dont Xénophon parle, sur-tout les connoissant comme il faisoit, pour les avoir traversés avec les Grecs qui s'engagerent au service du jeune Cyrus, et pour avoir séjourné quelque tems à Trébisonde, la plus avancée de toutes les colonies grecques dans l'Asie ; car Xénophon n'écrivit la Cyropédie que depuis son retour de Perse : en voici la preuve.

Xénophon faisant allusion à la mort de Socrate, au livre troisieme de sa Cyr

méprises paroissent grossières, et moins on doit l'en croire capable; car enfin elles ne sont pas moindres que de mettre les Indes au nord de l'Arménie, et l'Hircanie au midi de Babylone. Il étoit inutile pour son dessein, quand même il eût voulu écrire un roman philosophique, de bouleverser toute l'Asie, et de changer la situation de ces provinces. Ainsi j'ai cru qu'il ne falloit pas condamner Xénophon sans examen; et par l'attention avec laquelle j'ai relu sa Cyropédie, j'ai découvert que les mêmes choses qui m'avoient paru d'abord des erreurs impardonnables, sont peut-être les matériaux d'un nouveau système de geographie, différent, mais non incompatible avec les notions communes. Lorsqu'il s'éloigne des dénominations usitées parmi les Anciens, c'est pour s'approcher de celles que l'on a employées depuis lui, et souvent de celles qui sont encore actuellement en usage dans les pays dont il parle, et c'est-là

une preuve de son exactitude ; car une étude particuliere de la géographie convaincra toujours que les noms des peuples ne changent presque jamais, lorsque la nation qui les porte, n'a pas changé, et lorsque des étrangers ne donnent point une nouvelle dénomination à ce pays en venant s'y établir.

Je me bornerai dans cette premiere dissertation à quatre points, sur lesquels la différence est plus marquée. Je garde le reste pour une seconde ; mais on peut dès-à-présent voir sur la carte de l'empire de Cyrus, les différences qui se trouvent entre Xénophon et les autres. Cette carte est uniquement composée sur le système géographique de cet historien ; et c'est une attention que n'a point eu Wells dans la carte qu'il a jointe à l'histoire de Xénophon. Comme il place les Indiens, les Bactriens, les Hyrcaniens, les Saques, les Cadusiens et les Chaldéens, suivant l'opinion commune, le récit de

Xénophon devient absolument inintelligible et plein d'absurdités; on va le voir dans les réflexions suivantes.

Premiere observation sur les Chaldéens.

Xénophon, dans sa Cyropédie, non plus que dans sa retraite des dix mille, ne nomme jamais les peuples de la Babylonie Chaldéens; et en effet, en examinant la chose de près, on trouve que le nom des Chaldéens de la Babylonie ne convenoit qu'à une tribu ou famille de gens qui s'appliquoient dès l'enfance à la recherche des choses naturelles, à l'observation des astres, et au culte des dieux, à peu près comme les Mages de Perse et les Brachmanes des Indes.

Xénophon donne le nom de Chaldéens aux peuples qui habitent cette branche du Caucase, où l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe et le Cyrus prennent leur source. Cette position révolte, à la

premiere lecture, des gens accoutumés à la géographie d'Hérodote, qui nomme ces peuples Chalybes, et met les Chaldéens à Babylone; néanmoins Xénophon ayant été suivi par ceux qui sont venus dans la suite, il paroît le plus exact. Strabon (*Lib. x. et xj.*) assure que les peuples nommés anciennement Chalybes, étoient appellés de son temps Chaldéens; et l'empereur Constantin Porphyrogénète, qui appelle les provinces du nom des peuples qui les habitent, donne celui de *Chaldia* au pays dont Thrébisonde étoit la capitale, et qui s'étend fort loin au midi et à l'orient de cette ville, comprenant une grande partie des deux Arménies; il ajoute même que ce nom vient des Perses (1).

Seconde observation sur les Indiens.

Xénophon parlant dans son premier livre des préparatifs du roi d'Assyrie pour faire la guerre aux Medes, dit

1 De themat. l. I, c. 8.

qu'il sollicita les rois de Lydie, de Phrygie, de Paphlagonie et celui des Indes, à joindre leurs armes aux siennes, contre Cyaxare roi des Medes; ce dernier appella les Perses à son secours, qui lui envoyerent Cyrus à la tête d'une armée de trente-mille hommes. A peine Cyrus (*Lib.* 2.) fut-il dans la Médie, qu'il arriva à la cour de Cyaxare des Ambassadeurs du roi des Indiens, chargés de s'informer du sujet de la guerre, et d'offrir le secours du roi leur maître à celui des deux partis dont la cause seroit la plus juste. Cyrus, au nom de Cyaxare, offre de s'en rapporter au roi des Indes, et accepte sa médiation. Pendant que ces Ambassadeurs vont à la cour d'Assyrie s'acquitter de leur commission, Cyrus marche contre le roi d'Arménie, et l'oblige de se soumettre à Cyaxare, dont il avoit toujours été tributaire. Il l'engage à distribuer les terres incultes de ses états aux Chaldéens, montagnards féroces, que la

stérilité

stérilité de leur pays obligeoit de faire des courses sur les terres de leurs voisins. Là Cyrus apprend que ces Chaldéens accoutumés à la guerre, dont ils s'étoient fait une profession, servoient souvent dans les troupes du roi des Indes, *prince riche en or*, le même qui avoit envoyé des ambassadeurs en Médie. Cyrus instruit de ce détail, envoie aussi une ambassade à ce prince, sous prétexte de lui emprunter de l'argent, mais au fond dans le dessein de lui apprendre ses nouveaux succès, et peut-être de négocier une alliance avec lui.

Il propose aux Arméniens et aux Chalybes de lui donner des guides et des interpretes pour accompagner ses ambassadeurs, et leur déclare que si le roi des Indes refuse ses offres, il ne gardera plus de mesures avec lui, et ne suivra que ses intérêts, c'est-à-dire, qu'il lui fera la guerre. Les ambassadeurs de Cyrus partent avec des Arméniens et des Chalybes; cependant il marche

contre le roi d'Assyrie, et à la fin de la campagne, c'est-à-dire, quatre mois au plus après leur départ, les ambassadeurs de Cyrus reviennent avec ceux du roi des Indiens, qui apportent de l'argent et le traité conclu. Avant que cette nouvelle éclate, les Ambassadeurs des Indiens vont à la cour de Lydie examiner les préparatifs de Crésus, et reviennent avant l'ouverture de la campagne en rendre compte à Cyrus.

On avoit connu jusqu'à ce jour deux nations que les anciens ont nommées Indiens; ceux de l'Inde orientale proprement dite, qui habitoient entre l'Indus et le Gange, et les peuples de l'Ethiopie, nommés quelquefois Indiens, comme dans Virgile en parlant du Nil;

Septem discurrit in ora
Usque coloratis amnis devexus ab indis. (Georg. IV. 292.)

Il est clair que Xénophon ne parle ni des uns ni des autres, et qu'il faut

chercher les Indiens dans le voisinage de l'Arménie et du pays des Chaldéens ou Chalybes.

1°. Parce que ces derniers, voisins des Arméniens et des Medes, servoient souvent dans l'armée du roi des Indiens; 2°. parce que c'est chez ces peuples que Cyrus prend des guides et des interprêtes pour aller dans l'Inde; 3°. parce que quatre mois au plus suffisent pour aller d'Arménie dans l'Inde, y négocier un traité, le conclure, et en apporter la nouvelle en Médie; ce qui suppose que ces pays n'étoient pas fort éloignés. J'ai vu des personnes qui croyoient que ces ambassadeurs de Cyrus avoient été dans l'Inde proprement dite par le nord de la mer Caspienne en traversant l'Ibérie, le pays des Sauromates, les vastes plaines arrosées par le *Rha*, le *Rhymnicus*, le *Daix* et le *Jaxartes*, et qu'ils étoient entrés dans l'Inde par la Sogdiane et les montagnes où le fleuve Indus prend sa source.

Mais outre que ce chemin est trop long, et que ces pays qui ne sont pas même fort praticables aujourd'hui, étoient habités alors par des nations barbares, par des Scythes féroces, ennemis des Médes et des Persans, et qui eussent refusé le passage à leurs ambassadeurs, quelle apparence qu'un prince éloigné de la Médie et de l'Assyrie de plus de six cents parasanges ou huit cents lieues, séparé de ces royaumes par des pays immenses, menace ces princes de leur faire la guerre s'ils refusent sa médiation ? C'est à peu près comme si le roi de Perse offroit la sienne aux rois de Suède et de Danemarck, et menaçoit de se déclarer contre l'un d'entr'eux.

Nous ne voyons rien dans l'histoire de Xénophon, qui le puisse faire soupçonner d'une telle façon de raisonner. Il faut donc supposer que ces Indiens sont des peuples connus sous un autre nom; et après avoir examiné la chose avec attention, je n'en vois point dont la situation

convienne mieux avec les circonstances du récit de Xénophon, que les habitans de Colchos et de l'Ibérie : voici les raisons qui m'ont déterminé à prendre ce parti.

Il est certain que les anciens ont donné quelquefois le nom d'Indiens aux peuples de l'Ethiope ;

Usque coloratis amnis devexus ab
Indis, (Georg. IV.)

dit Virgile en parlant du Nil :

Ultra Garamantas et Indos
Proferet imperium, (AEneid. VI. 793.
Strab. XVI.)

dit-il ailleurs, en parlant d'Auguste qui avoit effectivement conquis quelques villes d'Ethiopie, et obligé ces peuples à lui demander la paix par des ambassadeurs.

Elien (De animalib. XVI. 33.) met des Indiens auprès des Garamantes dans la Libye ; en conférant ce passage avec un autre d'Hérodote, on voit qu'il s'agit là de l'Ethiopie.

Dans Procope, l'Ethiopie est nommée

Inde, et je pourrois montrer par un grand nombre de passages des anciens historiens ecclésiastiques, qu'on ne lui donnoit point alors d'autre nom.

On peut apporter plusieurs raisons de cette expression :

1.o La ressemblance qui étoit anciennement entre les Ethiopiens (Lib. 7.) et plusieurs nations indiennes. Hérodote distingue deux sortes d'Ethiopiens ; les uns, orientaux qui habitoient au milieu des Indiens, et servoient avec eux dans les troupes de Darius et Xercès ; les autres, occidentaux, qui demeuroient au midi et à l'occident de l'Egypte ; les uns et les autres étoient également noirs, et différoient seulement par le langage et la forme de leurs cheveux, les Ethiopiens d'Afrique les ayant extrémement crépés comme les Negres, au lieu que ceux de l'Inde les avoient noirs, longs et rudes comme du crin.

2.o L'origine des Ethiopiens, voisins de l'Egypte; car les Indiens croyoient

sur une ancienne tradition, que les Noirs ou Ethiopiens de l'Inde avoient abandonné leur pays pour passer en Afrique, où ils avoient peuplé l'Ethiopie, après en avoir chassé les Egyptiens; c'est Jarchas, philosophe indien, qui l'assure à Apollonius dans Philostrate, et ce philosophe pithagoricien en paroît si persuadé, que dans la suite il parle aux Ethiopiens, sur ce principe.

Eusèbe et George le Syncelle (Lib. 6. c. 6.), après d'anciens historiens, font mention de cette migration des Ethiopiens, et en placent le temps sous le regne d'Aménophis, pere du fameux Sésostris, c'est-à-dire, dans les premiers temps heroïques de la Gréce. Cette migration des Ethiopiens de l'Inde dans l'Afrique n'est peut-être pas tout-à-fait à rejetter; car les Ethiopiens ou Abyssins différent des Negres par leur langue, par leur chevelure, et même par la couleur de leur teint et les traits de leur visage, quand on les examine de près;

les Abyssins ont des cheveux, et non de la laine, ont le teint brun-olivâtre avec des taches noires, et non entièrement noir comme les Negres. Il est vrai qu'aujourd'hui on ne trouve plus de véritables Noirs dans la presqu'Isle de l'Inde, la seule partie de ce pays qui ait été connu des Grecs; mais outre que le témoignage d'Hérodote est précis, les nouvelles découvertes nous ont appris que presque toutes les isles méridionales de l'Inde sont remplies de Noirs; ce qui a fait croire à des très-habiles gens que ces Noirs à longs cheveux sont les anciens et naturels habitans de l'Inde.

Les Portugais donnent le nom de Noirs aux Canarins voisins de Goa, et il semble que les ancêtres de ces Canarins ont été de véritables Noirs, dont le mélange avec les Arabes et les Indiens blancs a altéré la couleur.

Les anciens voyant donc que les Ethiopiens d'Afrique et plusieurs nations de l'Inde se ressembloient dans un point

aussi essentiel que cette noirceur ràdicale, qui, se remarquant dans les enfants, quelques instants après leur naissance, ne peut être attribuée à l'ardeur du soleil; et sachant par une tradition confuse que ces peuples avoient une même origine, ils confondirent leurs noms et les employerent presque comme synonimes, nommant Indiens les peuples de l'Ethiopie, ainsi que je l'ai prouvé ci-dessus, et Ethiopiens les Noirs de l'Inde, ainsi que fait Hérodote qui les appelle ἀπ' ἡλίου ἀνατολέων Αἰθίοπες.

Il paroît même par un endroit des scholies d'Eustathe sur Denys de Charax, que l'on avoit étendu cet usage jusqu'à la Haute-Egypte, et qu'on lui donnoit quelquefois le nom d'Inde, aussi bien que celui d'Ethiopie qu'elle porte souvent de l'aveu de tout le monde.

Après avoir établi que les noms d'Inde et d'Ethiopie étoient quelquefois synonimes chez les anciens, je passe à une seconde proposition, dont Bochart me

fournit les preuves, c'est que l'on donnoit le nom d'Ethiopie à la Colchide; et de-là je conclus qu'on a pu lui donner celui d'Inde, synonime du premier. Bochart rapporte deux exemples de cet usage ; le premier est tiré de saint Jérôme, qui dit que saint Mathias (1) a prêché *in altera Æthiopia, ubi est irruptio Absari et Hyssi portus* ; le fleuve Absarus et le port d'Hyssus sont auprès du Phase dans la Lazique, province de l'ancienne Colchide. Le second exemple est tiré de Sophronius (2) ; il dit dans la vie de saint André, que, vers l'embouchure du fleuve Absarus et sur les bords du Phase, habitent des Ethiopiens. Je sais que ces deux écrivains sont bien postérieurs à Xénophon ; mais outre qu'ils paroissent avoir suivi des mémoires plus anciens qu'eux, il est constant que long-temps avant eux, et même avant Xénophon, des peuples éthiopiens, c'est-à-dire, noirs

1 In catalogo de apostolo Mathia.

2 Sophronius dit ἐν τῇ δευτέρᾳ Αἰθιοπίᾳ.

ou extrêmement basanés, ont habité ce pays.

L'auteur des Argonautiques attribuées à Orphée (741), soit Onomacrite ou un écrivain plus récent, place au fond du Pont-Euxin, au nord des Mossyneques et des Mariandyniens, et au midi du Phase, une nation de Noirs ou de Maures, Μαῦροι. Pindare (*Pythiq. IV.* 376) en parlant des Colches, les nomme κελαινώπεις, *aux visages bruns*; sur quoi le scholiaste observe que ces peuples étant originaires d'Egypte, sont μελανόχροες, *noirs de visage* (*L.* 2. *c.* 204). Hérodote assure que les peuples de Colchos étoient une colonie égyptienne, qu'ils observoient la circoncision, avoient les cheveux frisés, le teint basané et olivâtre, la même physionomie, la même maniere de cultiver et de façonner le lin, observoient tous les mêmes usages, et ce qui est décisif, parloient la même langue que les Egyptiens: Καὶ ἡ ζόη

πᾶσα καὶ ἡ γλῶσσα ἐμφερής ἐστι ἀλλήλοισι.

Hérodote, surpris de cette ressemblance, avoit examiné la chose avec soin, et s'étoit informé aux Colches et aux Egyptiens, du temps où cette colonie égyptienne s'étoit établie à Colchos; mais il n'avoit pu l'apprendre : les Egyptiens soupçonnoient que c'étoit une partie des troupes de Sésostris, que ce prince avoit laissée en cet endroit pour défendre son empire contre les invasions des peuples septentrionaux; car ils ne trouvoient aucune mention de cette colonie dans leurs histoires.

Ce sentiment a été embrassé par tous les écrivains qui sont venus après Hérodote; et quelques-uns ajoutant de nouvelles conjectures à celles des prêtres Egyptiens, assurent, comme Apollonius de Rhodes et son Scholiaste (1) qui cite Dicéarque et Théopompe, que Sésostris bâtit la ville d'AEa sur le confluent du

1 Argon. Δ. 272. Schol. ibid.

Phase et de l'Hippus, aujourd'hui *Skeniscari, fleuve cheval*, à trois cens stades de la mer.

Valérius Flaccus va encore plus loin, car il assure que Sésostris vaincu par les Getes, laissa une partie de ses troupes en cet endroit pour assurer sa retraite.

Cunabula gentis
Colchidos hîc, ortusque tuens, ut prima Sesostris
Intulerit Rex bella Getis, ut clade suorum
Territus, hos Thebas patriumque reducat ad amnem,
Phasidis hos imponat agris, Colchosque vocari
Imperet (421).

Eustathe, dans sa préface sur Denys de Charax, assure que Sésostris avoit laissé aux Sythes des tables géographiques, sur lesquelles étoient gravées ses expéditions et ses voyages. Appollonius de Rhodes (*suprà*) dit que la terre et la mer étoient représentées sur ces tables

avec beaucoup d'exactitude ; aussi-bien que les différens chemins, et que les habitans d'*Æa* les conservoient avec soin.

Pline parlant des métaux au livre 33, chap. 3, dit : *Jam regnaverat in Colchis Salauces et Esubopes qui terram virginem nactus, plurimum argenti aurique eruisse dicitur in Samnorum gente, et alioquin velleribus aureis inclyto regno ; sed et illius aureæ cameræ et argenteæ trabes narrantur, et columnæ atque parastatæ, victo Sesostre Ægypti Rege tam superbo.*

Ce passage de Pline confirme les circonstances de la défaite de Sésostris par les Ibériens, et nous apprend que la tradition des Grecs sur l'abondance et la richesse de ce pays étoit fort ancienne ; ce qui fournit une nouvelle convenance entre la Colchide et l'Inde de Xénophon, dont le roi étoit riche en or. La réputation des richesses de ce pays dura toujours, et nous voyons par la relation

Italienne du P. Lamberti (1) que sans la barbarie où ses habitans sont ensevelis, on pourroit tirer un grand profit des mines d'or et d'argent qui sont en plusieurs lieux de ce pays, mais sur-tout aux environs d'*Aradan* et dans la Mengrélie.

En résumant ce que je viens d'observer, il résulte 1o. que les anciens donnoient le nom d'Ethiopiens aux Indiens, et d'Indiens aux Ethiopiens ; en un mot, que ces deux noms étoient presque synonimes.

2o. Que les peuples de Colchos passoient pour Ethiopiens, parce qu'ils étoient noirs ou du moins basanés, ce qui devoit être très-sensible dans un pays où les autres habitans étoient extrêmement blancs.

3o. Qu'ils étoient Egyptiens, et peut-être même Ethiopiens proprement dits, car Sésostris ayant commencé par la conquête d'Ethiopie, avoit emmené avec

1 Rel. de Mingrelie, par le P. Lamberti, pag. 51.

lui les troupes de cette nation, et en avoit peut-être laissé une partie à Colchos, d'où je conclus que, sans absurdité on peut supposer les Colches Indiens d'origine, et par conséquent que Xénophon a pu les nommer ainsi.

On peut dire encore que les Grecs établis sur les bords du Pont-Euxin et assez près de la Colchide, ayant trouvé en ce pays une nation de gens noirs ou basanés, belliqueux, ayant une langue et une religion différente de celle des peuples voisins, habitant un pays riche en mines d'or et d'argent, ne douterent pas que des peuples qui avoient tant de rapport avec les Indiens par la couleur de leur visage et par la richesse de leurs mines, ne fussent une nation Indienne.

Les Indes passoient pour le pays de l'or; et les Grecs fort ignorans sur la géographie des pays barbares, savoient seulement que les Indes étoient habitées par des hommes basanés, qu'elles étoient

fertiles en or, et à l'extrémité orientale de l'Asie. Le Caucase et le Tanaïs étoient regardés alors comme le bout du monde; on croyoit si bien qu'ils touchoient aux Indes, que, quand Alexandre se trouva vers les frontieres septentrionales de ce pays, les soldats voulurent à toute force y trouver un mont Caucase et un Tanaïs, quoiqu'il n'y eût ni fleuve ni montagne de ce nom. Les Grecs du Pont-Euxin, au contraire, ayant un Caucase et un Tanaïs dans leur voisinage, et trouvant des peuples noirs, les crurent Indiens; car dans leur système de géographie les Indes et le Caucase étoient inséparables. Il arriva alors aux Grecs ce qui est arrivé depuis à Colomb et aux Espagnols; ces derniers convenoient que la terre étoit ronde, mais ils ne connoissoient d'autre continent sur notre globe, que celui qui a été connu des anciens. En s'embarquant sur l'océan Atlantique, ils songeoient moins à découvrir de nouvelles terres, qu'à se faire une nouvelle route

de ces Hyrcaniens, peut faire penser qu'ils composoient cette colonie d'Hyrcaniens établis par les Perses dans la Lydie, selon le témoignage de Strabon et qui étoient entre Thyatire et Pergame ; apparemment que Cyrus les établit en ce lieu pour contenir les Lydiens nouvellement assujettis. Aucun de ceux qui parlent de ces Hyrcaniens, ne fait mention de leurs mœurs Scythiques, et ce silence peut confirmer ma conjecture, et faire croire qu'ils étoient une colonie des Hyrcaniens de la Babylonie, et non pas de ceux de la mer Caspienne.

En examinant le livre v, et suivant le détail des campemens de Cyrus dans la Babylonie, on trouve que ces Hyrcaniens sont à quatre ou cinq journées au midi de la Babylonie, dans le milieu du pays nommé présentement *Irac* ou *Irac Arabi*, pour le distinguer d'une grande province du royaume de Perse, nommée *Iraç Adgemi* ou *Etrangere*,

qui comprend une partie de L'Hyrcanie voisine de la mer Caspienne. Ces deux *Irac* sont séparées par les hautes montagnes du *Curdistan* et du *Lonvestasr*.

De l'aveu de tous les géographes, l'Hircanie d'Hérodote étant comprises aujourd'hu, au moins en partie, dans l'*Irac Adgemi* ou *Etrangere*, on doit penser qu'elle a donné son nom à cette province, sans aucun changement que celui de la terminaison. Je crois qu'il en est arrivé autant à l'*Irac Arabi*, et qu'elle a pris son nom des Hyrcaniens dont parle Xénophon ; je l'avance d'autant plus hardiment, que les Arabes nomment ce pays *Iracain*, mot qui ne differe pas du nom ancien *Hyrcania*.

Xénophon compare la dépendance des Hyrcaniens tributaires des Assyriens, avec l'esclavage des Ilotes, sujets des Lacédémoniens. Peut-être pourroit-on pousser le parallele plus loin, et dire que les Hyrcaniens étoient ainsi que les Ilotes, un reste des anciens habitans

du pays exterminés par des conquérans étrangers, qui avoient réservé une partie des peuples conquis pour cultiver les terres et faire des esclaves. Les Babyloniens étoient des Syriens mêlés de quelques Arabes qui s'étoient emparés de la Chaldée après en avoir chassé les naturels, ainsi que Moyse l'insinue dans la Genese.

IV°. *Observation sur la Bactriane.*

Xénophon parle de la Bactriane en plusieurs endroits de sa Cyropédie; mais je crois que le pays auquel il donne ce nom, n'est pas celui que nous connoissons, et qui est à l'extrémité orientale de la Perse, entre l'*Oxus* et les montagnes de l'Inde: voici mes raisons.

Au livre premier de la Cyropédie on lit que le roi d'Assyrie ayant subjugué les Arabes et tous les peuples de Syrie, et tenant les Bactriens assiégés, πολιορκῶν δὲ κὶ Βακτρίες, pensa que s'il pouvoit soumettre les Medes

et

et les Perses, aucune des nations voisines ne lui résisteroit. Si les Bactriens dont il s'agit ici, étoient ceux de l'*Oxus*, comment Xénophon pourroit-il dire que le roi d'Assyrie les tenoit assiégés, πολιορκῶν; car cette Bactriane est un très grand pays : il ne lui auroit pas même été possible de les attaquer, puisqu'il en étoit séparé par une distance de trois cens lieues, et par les Etats des Medes et des Perses qui étoient entre la Bactriane et l'Assyrie.

Dans les trois livres suivans, il n'est plus parlé des Bactriens, mais au cinquieme on les voit revenir sur la scène.

On lit, qu'après la premiere défaite des Assyriens, Cyrus trouva, parmi les captifs, Panthée, femme d'Abradate, roi de la Susiane et tributaire du roi de Babylone. Cet Abradate étoit pour lors en ambassade à la cour du roi de la Bactriane, pour l'engager dans le parti du roi d'Assyrie, parce qu'il étoit ami et allié du roi des Bactriens, ξένος

γαρ ὢν ἐτυγχανε τῶν Βακτριανων βασιλεῖς ; ce qui montre que la guerre des Medes avoit fait abandonner celle de la Bactriane aux Assyriens.

Si cette Bactriane étoit celle de l'*Oxus*, on ne comprend pas quel chemin Abradate, roi de la Susiane, avoit pris pour s'y rendre par terre ; il ne le pouvoit faire sans traverser la Perse ou la Medie dans toute leur longeur, au hasard d'être arrêté par les peuples dont il étoit ennemi. Par mer, outre que la navigation n'étoit pas fort connue alors dans ces pays orientaux, il falloit toujours traverser une grande partie de la Perse ou remonter l'*Indus* dans toute sa longueur, et franchir les montagnes presqu'impratiquables dans lesquelles il prend sa source, ce qui fait un voyage fort long et fort dangereux.

D'ailleurs quelle apparence qu'Abradate aimant passionnément sa femme Panthée, la laissât à la cour du roi d'Assyrie, jeune prince emporté, accou-

tumé à sacrifier tous ses intérêts à sa passion, et qui avoit été amoureux de cette princesse ? N'est-il pas plus vraisemblable que Panthée, qui chérissoit tendrement son mari, qui haïssoit le roi d'Assyrie, auroit accompagné Abradate jusqu'à Suse, capitale de ses etats, et au travers de laquelle il devoit passer nécessairement, quelque chemin qu'il prît, pour aller dans la Bactriane voisine de l'*Indus* ?

Il faut donc supposer que Xénophon donne ce nom à un autre pays ; le mot *Bacter*, d'où l'on a formé la Bactriane, signifie en général l'Orient, le Levant, ainsi que l'observe M. d'Herbelot (1), et par conséquent convient à tous les pays situés à l'orient de la Perse. Mais cela ne résout pas la difficulté ; car les pays orientaux, à l'égard de la Perse, seront toujours séparés de la Syrie par la Perse même qui est à l'orient de Babylonne ; et par conséquent les Assyriens

1 Bibliotheque orientale.

ne pourront y porter leurs armes sans traverser la Perse.

M. Bochart a conjecturé que la Mésopotamie et l'Assyrie étoient divisées en deux parties ; l'une nommée *Ereb*, occident en-deçà du Tygre ; l'autre nommée *Kedem*, orient au-delà du même fleuve. Cette conjecture qui lui sert à résoudre une difficulté considérable du texte sacré, pourroit, je crois, s'employer en cette occasion, en supposant que les Assyriens avoient donné ce même nom de *Kedem* aux conquêtes qu'ils avoient faites vers l'orient, et que l'on comprenoit sous le nom de *Kedem* ou d'Orient, une partie de la Syracene et des montagnes des Cosséens et des Uxiens, nations belliqueuses que Pline nomme *populi liberæ feritatis*. Néarque cité par Strabon (1), assuroit que les seuls Cosséens, dans une grande guerre contre les Susiens et les Baby-

1 Liv. XI, adde Plin. 6, 27. Plut. in Alex. Arrianum. Diod. Sicul. 17, et alios. Q. Curt. 4, c. 1.

loniens, avoient mis douze cents archers en campagne. La situation de leur pays et l'impossibilité de les forcer dans leurs montagnes, les rendoient si hardis, qu'ils mettoient souvent la Perse à contribution, et que les rois des Parthes étoient contraints de leur payer un tribut annuel, pour se garantir de leurs incursions pendant les voyages qu'ils faisoient tous les ans d'Ecbatane à Babylone.

Les géographes anciens (1) mettent les Cosséens au nombre des habitans de la perse, Κοσσέα μέρος Περσίδος, dit Etienne de Byzance. Ils traduisirent donc en Persan le nom de *Kedem* par celui de *Bacter*, qui a la même signification. Comme ils avoient été pendant quelque temps à l'extrémité orientale de l'Empire Babylonien, on les nomma Orientaux ou Bactriens, par la même raison qui dans la suite fit donner ce nom aux peuples voisins de l'*Oxus*, à l'extrémité orientale de la Perse, aux

1 Strab. Plin. Ptolem.

environs du fleuve nommé d'abord *Zariaspe* et *Araxes* (1), mais dans la suite *Bactrus*; changement qui arriva aussi à la ville nommée depuis *Bactra*, et qui avoit porté d'abord le nom de *Zariaspa*, comme le fleuve. Les Persans modernes nomment encore aujourd'hui toutes ces provinces orientales de leur Empire, *Charazan*, et ce nom signifie seulement le Levant. On sait que les Grecs modernes ont donné le nom d'Anatolie à l'Asie mineure, qui étoit le pays le plus avancé vers l'Orient qu'ils possédassent depuis l'établissement de l'empire des Califes. Les Romains avoient par la même raison donné le nom d'Orient à la Syrie, et à cette partie de la Mésopotamie qui confinoit avec les Parthes et avec les Arabes, et qui étoit par conséquent la frontiere orientale de l'empire. Je pourrois montrer par un grand nombre d'autres exemples, que

2 Strab. ibidem, vide Plin. ibid. Ptolem. Stephan. Ζαριασπ. Plut. de fluv.

cet usage de donner aux nations des noms tirés de leur situation, à l'égard de certains pays, est presqu'universel; mais je ne crois pas que cela ait besoin de preuve.

Ces Cosséens, Mardes, Uxiens et autres peuples montagnards de l'Elymaïde, ne furent jamais bien soumis aux Persans, ni à ceux qui avoient régné avant eux dans ces cantons. Néarque, cité plus haut, assuroit qu'ils avoient fait la guerre aux Babyloniens et aux Susiens en même temps. Cette guerre pourroit bien être celle dont parle Xénophon; car depuis l'établissement des Persans, la Susiane n'a plus fait une province séparée de la Perse, et les Babyloniens n'ont point été en état de lever des troupes. Xénophon ne nous apprend point quel fut le succès de cette guerre; mais comme on voit, dans la suite, le roi d'Assyrie rechercher l'alliance de ces mêmes Bactriens qu'il tenoit peu de temps auparavant bloqués dans leurs montagnes, il est fort vrai-

semblable qu'il n'avoit pu les soumettre.

Au reste, Xénophon n'est pas le seul qui ait mis des Bactriens dans le voisinage de la Susiane ; Hésychius dit (au mot Νησαίας ἵπποις, *chevaux Niséens.*) Μεταξὺ τῆς Συσιανῆς καὶ τῆς Βακτριανῆς, τόπος ἐστὶ Καταστηγῶνα. [Κατὰ στιγόνα *dans Suidas*, Κατὰ στηγωνα *dans Phavorin*,] ὅπερ Ἑλλάδι γλώσσῃ Νῆσος. *Entre la Susiane et la Bactriane, il y a un lieu nommé* Kata Stegona *ou* Kata Stigona, *c'est-à-dire, en langue grecque, l'isle, etc.* Il n'y a pas d'apparence que l'on ait désigné un pays, en disant qu'il étoit entre la Susianne et la Bactriane, sa désignation seroit un peu vague ; j'aimerois autant désigner quelque canton de la France, en disant qu'il est entre l'Espagne et le Danemarck. Il faut donc chercher une autre Bactriane que celle de l'*Oxus*, et qui soit plus près de la Susiane, et cette Bactriane sera

celle de Xénophon. Il y avoit dans la Perse plusieurs plaines avec des haras dont les chevaux étoient nommés *niséens*; il semble même que ce nom étoit celui de tous les grands pâturages où le roi de Perse avoit des haras établis; et Hésychius parle ici des haras de l'Elymaïde auprès de la Susiane. Pline parle de la Bactriane en plusieurs endroits de son ouvrage, et si l'on n'explique une partie de ce qu'il dit, de la Bactriane de Xénophon, non-seulement il se contrediroit d'une façon bien marquée, mais il avanceroit des absurdités palpables; il est cependant étonnant qu'aucun de ceux qui ont commenté cet écrivain, ou qui ont cité les passages dont il s'agit, n'ait soupçonné la difficulté qu'ils contiennent.

Au chapitre 16 du sixieme livre, Pline décrit la Bactriane voisine de l'*Oxus*, située entre le mont *Paropamisus* et la *Sogdiane*; il en parle conformément au systême des géographes qui n'ont connu que cette Bactriane. Mais au chapitre 27,

du même livre, ce n'est plus la même chose ; voici de quelle façon il s'exprime : *Susa à Persico mari absunt* 250 *millia passuum. Susianis ab oriente sunt proximi Cossæi ; supra Cossæos ad septentrionem, Mesobatene sub monte Cambalido, qui est caucasi ramus. Inde molissimo transitu in Bactros, Susianen ab Elymaïde disterminat amnis Eulæus ortus in Medis, medioque spatio cuniculo conditus, ac rursus exortus et per Mesobatenem lapsus, circuit arcem Susorum.* La difficulté de ce passage consiste dans ces mots, *inde molissimo transitu in Bactros* ; à quoi les doit on-rapporter ? Est-ce à *Caucasi ramus*, ou à *Eulœus amnis* ! Faudra-t-il dire que le mont *Cambalidus*, qui est au nord de la Susiane, et qui est une branche du Caucase, est aussi un passage très-commode pour aller dans la Bactriane ? Mais outre que la construction latine ne s'accommode pas avec cette explication, est-il vraisemblable que Pline se

soit exprimé aussi peu exactement? Comment a-t-il pu dire que le mont *Cambalidus* étoit un des passages pour aller dans la Bactriane, dont il ne s'agit point là, qui est éloignée de l'Elymaïde de trois cents lieues, et qui en est séparée par plusieurs royaumes fameux, la Médie, la Perse, la Carmanie, la Parthie, la Margiane, etc.? Pardonneroit-on aujourd'hui à un écrivain qui, parlant de la Navarre ou du Béarn, et décrivant une gorge des Pyrénées, diroit que c'est un passage très-commode pour aller en Champagne ou en Picardie, lorsqu'il ne s'agiroit point du tout de ces provinces? D'ailleurs, l'expression de Pline seroit fausse. Au-delà de la Mésobatène et du mont Cambalidus, il y a encore de très-rudes montagnes, de très-vastes plaines désertes, couvertes de sable salé, et par conséquent absolument stériles, qu'il faut traverser pour aller dans la Bactriane, il ne faut que jetter les yeux sur la carte pour s'en convaincre; ainsi il n'y a point

gouvernemens de ce royaume, publié par *Oléarius* et par Samson le missionnaire (1) joint des Bacthianis aux peuples de l'Aouïse ou de la Susiane, et les met au nombre de ces provinces dont les peuples sont plutôt tributaires que sujets, et sont gouvernés par un *Vali* ou prince de leur nation. Ce pourroit bien être une nation du pays des *Louts* ou peuples du *Louvestan* et du *Courdistan*, car ces montagnards ne sont presque point soumis aux rois de Perse ; ainsi les Bactriens de Xénophon auroient conservé leur nom jusqu'à ce jour. La Bactriane orientale voisine de l'*Oxus* porte aujourd'hui le nom de *Tocharestan*, des peuples nommés *Tochari* par les anciens, et qui faisoient partie de cette Bactriane. Comme ce *Tocharestan* est depuis long temps sous la domination des Jouzbegs, ce ne peut être le pays des Bacthianis, qui sont encore aujourd'hui sujets du roi de Perse.

(1) Etat présent de la Perse.

On trouvera dans une autre dissertation le reste de la justification de la géographie de Xénophon. La carte de Cyrus jointe à celle ci peut faire connoître par avance les principaux points sur quoi elle roulera.

Fin du Tome troisieme.